

# Le Samedi

VOL. X. No 46  
MONTREAL, 15 AVRIL 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

LE CHAMPION DES HOMMES FORTS DU MONDE



LOUIS CYR

LE VAINQUEUR DU TOURNOIS DU PARC SOHMER. LE 3 AVRIL 1899

Photographie pour LE SAMEDI, par M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin St-Laurent.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editours-Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 AVRIL 1899

C'EST LA QUESTION



Le professeur Perlaboul (profondément absorbé). — Que suis-je donc venu faire ici ?

## BOUQUET DE PENSÉES

Si les pourquoi étaient plus rares, il n'y aurait pas tant de parce que.

x

Les chaînes qui nous serrent le plus près sont celles qui paraissent les moins lourdes.

x

Un rhume est comme un tramway : on peut toujours l'attraper quand on n'en a pas besoin.

x

Notre jugement est cinq fois dans l'intention, plutôt qu'une fois dans nos cinq facultés raisonnables.

x

Qu'y a-t-il dans un nom ? La fleur que nous nommons la rose sentirait tout aussi bon sous un autre nom.

x

Il n'y a que deux bonnes femmes au monde : l'une est perdue et l'autre est à trouver. — *Vieux proverbe normand.*

x

Chez beaucoup de femmes la douceur de langage et d'attitude est un étui de velours renfermant une lame d'acier.

x

Faute d'un clou, on a perdu un fer ; faute d'un fer, on a perdu un cheval ; faute d'un cheval, on a perdu un cavalier.

x

On dit que l'époux et l'épouse ne font qu'un. Pourquoi alors ne peuvent-ils voyager en chemin de fer avec un seul billet ?

x

Ne désespérez pas de faire votre chemin dans le monde. Rappelez-vous que l'homme le plus riche de la terre est né sans un sou dans sa poche.

x

Faire tous les hommes est une injustice à l'égard de quelques-uns, un excès de sévérité à l'égard de quelques autres, et toujours un malheur pour soi-même.

UN GLANEUR.

## A CHEVAL SUR LES CONVENANCES

*Monsieur Thomson.* — Massa Sambo, combien allez-vous me chagré pour l'usage de votre nouvel habit noir pendant un couple de semaines ?*Monsieur Sambo (étonné).* — Vous avez besoin d'un habit noir pour deux semaines ?*Monsieur Thomson.* — Ma belle-sœur li est morte ce matin, et je veux poté li petit deuil.

## ENVIRONS DE MARSEILLE

*Visiteur.* — Quelle vigueur de végétation vous avez dans ce pays-ci ?*Marius.* — Ça vous crois, monsieur ! Vous planteriez votre canne dans ce jardin, demain matin elle aurait des feuilles !

## CES BONNES AMIES

*Julie.* — Cette détestable Mme Pasfine dit que je parais avoir trente ans.*Maud.* — Mais c'est parfaitement absurde !*Julie (avec joie).* — Franchement quel âge me donnerais-tu ?*Maud.* — A peu près quarante ans.

## PRÉSUMPTUEUSE JEUNESSE

*M. Bonnebille.* — Oh, docteur, je vous ai mandé, mais je dois vous avouer que je n'ai pas la moindre foi dans la science médicale moderne.*Le docteur.* — Cela ne fait rien. Voyez un âne, il n'a pas même foi au vétérinaire et cependant il le guérit tout de même.

## PAS TOUS LES JOURS FÊTE

*Le curé.* — Ah, Bidou Lajeunesse, vous ne vous êtes pas lavé la figure aujourd'hui, mon ami.*Bidou Lajeunesse.* — Ça n'est pas aujourd'hui dimanche, m'sieu l'curé.

## IL CHERCHAIT A S'INSTRUIRE

*Maman.* — Que fais-tu donc là, Tommy ?*Tommy.* — Je regarde dans le miroir pour voir quelle apparence j'aurais si j'étais jumeau.

## HISTOIRES DE BRIGANDS

*Mme Timide.* — N'avez-vous jamais trouvé un homme sous votre lit ?*Mme Apic.* — Oui ; une nuit que nous pensions qu'il y avait des voleurs dans la maison. J'y ai trouvé mon mari.

## CLASSE HASARDEUSE

*L'agent d'assurance (remplissant son blanc d'application).* — Votre santé est généralement bonne, n'est-ce pas ?*L'applicant.* — Je n'ai jamais été malade de ma vie.*L'agent.* — Bon. Et vous n'avez en vue aucune entreprise hasardeuse, je suppose ?*L'applicant.* — Ah, pour ça, si. Je dois me marier mercredi prochain.

## IL PARLAIT D'EXPÉRIENCE

*Petit Georges.* — Papa, qu'est-ce qu'un autocrate ?*Papa.* — Une femme, vingt minutes après qu'elle a promis d'aimer son mari, de le respecter et de lui obéir !

## L'ÉTERNEL FÉMININ

*Angéline (nervusement).* — Écoute, Henri, mon bien cher, rends-moi cette bague d'engagement que je t'ai donnée hier, vite ! voici celui qui me l'avait achetée, qui s'en vient là-bas.

## IDÉE GÉNIALE



*Mr Lamoureux.* — Quel est le meilleur jour de la semaine pour se marier, mon vieux ?

*Mr Laconnais.* — Le vendredi, mon garçon, parce que vous aurez au moins sur quoi rejeter le blâme, après la cérémonie.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DDXXXI

## LE SOMMEIL D'UN ENFANT

Le cher ange dormait, les lèvres demi-closes.  
— Les lèvres d'un enfant s'ouvrent, comme les roses.  
Au souffle de la nuit. — Ses petits bras lassés  
Avalent dans son panier glissé, les mains ouvertes ;  
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.  
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés ?  
Je l'ignore. On eût dit qu'en tombant sur sa couche,  
Il avait à moitié laissé quelque chanson,  
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,  
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.  
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans les miennes,  
Je me suis incliné sans l'éveiller pourtant.  
O Gunther ! — J'ai posé mes lèvres sur les tiennes,  
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

A. DE MUSET.

## LA PRIÈRE DU PELERIN POLONAIS

Seigneur Dieu tout-puissant ! les enfants d'une nation guerrière élèvent vers toi, de diverses parties du monde, leurs mains désarmées. Ils t'appellent du fond des mines de Sibérie, et des neiges du Kamtschatka, et des steppes de l'Algérie, et de la terre étrangère de France. Et du sein de notre patrie qui t'est restée fidèle, il ne serait pas permis de t'appeler ! et nos vieillards, nos femmes et nos enfants ne pourraient te prier que dans le mystère, par la pensée et les larmes ! Dieu des Jagellons, Dieu de Sobieski, Dieu de Kesciuszko ! aie pitié de notre patrie, aie pitié de nous. Accorde-nous de pouvoir encore te prier un jour comme te priaient nos ancêtres sur le champ de bataille, les armes à la main, devant un autel de tambours et de canons, et sous un baldaquin d'aigles blancs et d'ardentes bannières. Permits à nos familles de te prier dans les églises de nos villes et de nos villages, et permets à nos enfants de te prier sur nos tombeaux. Et cependant que ta volonté, et non la nôtre, soit faite aux cieux comme sur la terre.

Ainsi soit-il.

ADAM MICKIEWICZ.

## LE COMBLE DE LA DISTRACTION

Un professeur distrait rentrait chez lui à une heure avancée de la nuit et quand il eut fait de la lumière, il crut entendre du bruit. Il éleva la voix et dit :

— Y a-t-il quelqu'un là ?

Un voleur était justement caché sous le lit. Peut-être connaissait-il le défaut du professeur, toujours est-il qu'en entendant la question, il répondit :

— Non !

Et en l'entendant, le professeur s'exclama, tout surpris :

— C'est étrange, mais j'étais bien sûr qu'il y avait quelqu'un sous le lit. Puis il se coucha tranquillement.

## S'IL MARCHÉ TOUJOURS

*Rouleau.* — C'est étonnant comme un billet de cinq dollars peut aller loin.

*Bouleau.* — Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

*Rouleau.* — Dame, celui que je t'ai prêté doit avoir fait le tour du monde plusieurs fois.

## DÉSAGRÉABLE EN EFFET

*M. Beaufrils (avec suffisance).* — Je sais très exactement ce que les gens pensent de moi !

*L'héritière.* — Vraiment ! Comme cela doit être désagréable pour vous.

## ILS NE SE SONT PAS COMPRIS

*Jeune dame sentimentale (qui a un faible pour la pastorale).* — Gentil berger, où est votre pipeau ?

*Le berger.* — Je l'ai laissé à la maison, madame, parce que je n'avais pas de tabac.

## PAS EU LE TEMPS

*Papa.* — Pourquoi désires-tu l'épouser, Alice ?

*Alice.* — Mais, parce qu'il m'aime.

*Papa.* — Mais toi, l'aimes-tu ?

*Alicé.* — Ma foi, je n'ai jamais pensé à cela. J'étais tellement intéressée à ce qu'il me fit la proposition de mariage que je n'ai pas eu le temps d'y penser.

## LA VRAIE FÉLICITÉ

*Rouleau.* — Vous n'êtes pas encore marié ?

*Bouleau.* — Non ; mais je suis fiancé et c'est aussi bien que marié.

*Rouleau.* — C'est bien mieux, si vous saviez.

## UN VRAI PRODIGE

*La tendre maman (montrant le bébé au visiteur).* — Et il est endormi. Le cher trésor ! N'est-il pas le plus ravissant que vous ayez jamais vu ?

*Le visiteur (sans conviction).* — Peut-il parler ?

*La tendre maman.* — Parler ? Je pense bien qu'il peut parler ! Tenez, il peut dire "goo" et "ga" et "you" ! Et il a trouvé tout cela de lui-même.

## UNE QUI VOYAIT DE LOIN

*Le jeune joaillier.* — Bébé, viens ici et dis-moi, comme un bon petit garçon, si tu as déjà entendu ta sœur Cordélia, dire quelque chose de moi.

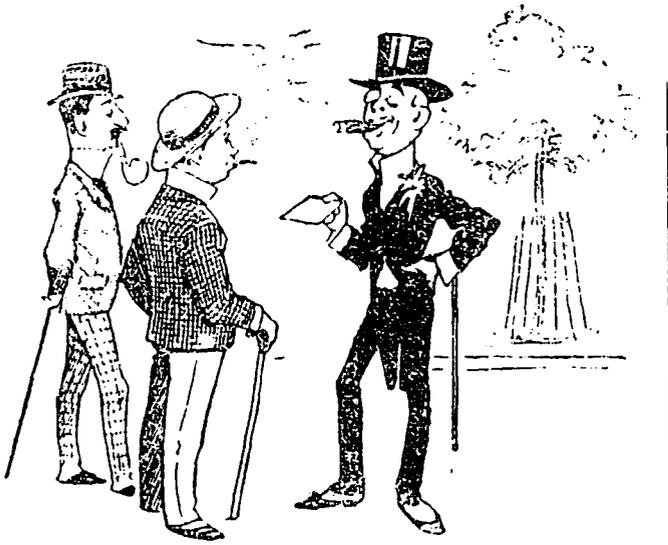
*Bébé.* — Hier elle disait à maman que ce serait une bonne affaire pour vous de l'épouser parce que l'anneau de mariage ne vous coûterait rien, que tous ses amis achèteraient des cadeaux chez vous et que peut-être, même, vous pourriez les revendre par la suite.

## AU HER MAJESTY'S THEATRE



Mme BERGÈS, Chanteuse légère.

## UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ



I  
Lapose était un beau garçon mais aimait à épater ses amis. Hier il en rencontre deux auxquels il fait part de son bonheur.  
— J'ai un billet pour le bal masqué !  
— Vainard, s'écrièrent en chœur les deux malheureux.  
— Ça n'est pas des mendiants comme vous qui irent là, leur jeta superbement Lapose en s'en allant.



II  
Nous voici au bal masqué où deux dames attirent, par leur grâce, les yeux de toute la société ; elles ont également produit une grande impression sur le sensible Lapose qui finit par leur offrir un petit souper, qu'elles acceptent de suite, sans trop se faire prier.

## AVEU

Avec la fraîcheur d'une rose  
Qui se réveille chastement,  
Deux tourterelles, dans l'air rose  
Et léger, volaient tendrement.

Blanches d'une neige récente,  
Souple duvet, charmant satin,  
Elles volaient, dans le matin,  
Sous l'œil d'une fée innocente.

L'éther semblait, à les porter,  
Sentir une volupté tendre,  
Et, dans le jeune azur entendre  
Une discrète voix chanter.

Oh ! le doux vol des beautés frêles !  
Porte-t-il au ciel notre vœu ?  
— Car je compare tout aveu  
Au vol léger des tourterelles.

ABEL LETALE.

## UN MAUVAIS QUART D'HEURE

Les villes de certains départements sont un peu comme les plantes de la même famille ; elles ont dans leur physionomie des traits similaires qui révèlent la parenté commune. La Haute-Marne a la spécialité des villes haut perchées, silencieuses et réverbatives, et, parmi ces vieilles citées, L... et sans contre-fait celle où les caractères familiaux s'accusent avec le plus d'originalité. Bâtie au sommet d'une colline rocheuse, protégée du côté sud par une citadelle à huit bastions, elle dresse pittoresquement, du côté nord, ses tours, son hospice, sa cathédrale au profil sévère et les noires murailles de ses anciens remparts, où se trouve encastré un arc de triomphe gallo-romain. Elle tient de séminaire et de la caserne. Ses rues froides sont balayées sans cesse par un rude vent de bise. Presque toutes les maisons bourgeoises y sont précédées d'une cour humide et sombre, défendue elle-même contre la curiosité par un haut mur et une porte cochère hermétiquement close. Peu de fenêtres sur la rue ; en revanche de nombreuses ouvertures sur les jardins intérieurs et la campagne. On sent que les habitants ne flânent guère en dehors et mettent en pratique la devise anglaise : *My house is my castle*.

Les bourgeois de L... sont, en effet, casaniers, peu communicatifs et d'abord peu engageant, ce qui ne les empêche pas, en leur particulier, de posséder un fonds d'humeur gouailleuse et de se montrer, à leurs heures, fougueusement passionnés, avec une pointe d'exaltation et d'excentricité. Ils ressemblent à leur ville, dont les maisons maussades sont sans cesse battues du vent, mais dont les fenêtres s'ouvrent sur de vastes et poétiques horizons ; — et c'est précisément à ces grandes hori-

zons, à ces bises violentes, qu'ils doivent leur humeur, leur verve, leur tour d'esprit indépendant et leur grain de folie.  
Mon vieux cousin Mélasippe Rousselot habitait L... depuis un temps immémorial. Il y exerçait la médecine et résumait en sa personne toutes les vertus et aussi toutes les bizarreries de ses compatriotes Grand, sec, froid et d'aspect rébarbatif comme son rocher natal, opiniâtre et passionné dans ses goûts et ses opinions. Il avait avec cela de douces manies de collectionneur, d'héroïques chimères et de mignons défauts, comme la gourmandise et une certaine tendance à mystifier le prochain. Fougueux et emporté, il tenait de la nature du sanglier ; souvent même, il était courageux jusqu'à la témérité. Il se vantait de n'avoir eu peur qu'une fois, et voici dans quelles circonstances :

En 1870, le département de la Haute-Marne fut envahi, dès le mois d'août, par les

troupes allemandes. Elles en occupaient les principaux points : Saint-Dizier, Chaumont, Bourbonne, etc., mais, bien que L... fût une ville forte, les Prussiens avaient négligé d'en faire le siège. Maîtres de circuler à droite et à gauche, en contournant cette position, ils jugeaient sans doute inutile de perdre du temps et des hommes à l'investir. Aussi, jusqu'au commencement de janvier 1871, on n'avait pas encore aperçu un casque à pointe ni échangé un coup de canon. Néanmoins, l'invasion progressait, les communications avec l'extérieur devenaient de plus en plus difficiles, les vivres commençaient à être rares et coûteux et, comme on s'attendait d'un jour à l'autre à être assiégé, chacun se rationnait et faisait maigre chère.

On s'aperçut tout à coup que les ambulances allaient manquer de produits pharmaceutiques, et qu'il était grand temps de se réapprovisionner. On savait qu'à une dizaine de lieues, à Recey-sur-Orce, existait une pharmacie militaire protégée par des troupes françaises qui occupaient cette partie non envahie du département de la Côte-d'Or ; mais, pour gagner cette petite ville bourguignonne, on risquait de tomber dans les lignes allemandes. Mon cousin Mélasippe Rousselot faisait partie de l'Association de la Croix de Genève, et il s'offrit très crânement pour aller quérir à Recey la quinine et les antiseptiques qui faisaient défaut.

Un matin donc, décoré du brassard de la Croix-Rouge et bien emmitouffé dans sa pelisse fourrée, il partit, mollement secoué par son antique cabriolet que traînait une jument fort ingambe. La route était libre ; pas un Prussien sur les plateaux ni dans les bois d'Auberive, et il arriva sans encombre à destination. Là, après avoir bourré le caisson de son cabriolet de toute une pharmacie, il gagna la principale auberge et résolut de s'y commander un plantureux dîner.

— Si je dois, se disait-il, me serrer le ventre dans les jours à venir, il

## UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ — (Suite et fin)



III  
La gaieté est complète et ces dames mangent et boivent comme des dragons, au grand plaisir de Lapose qui compte bien leur offrir un léger plumet. — Charmantes dames, dit-il, au champagne ; auriez-vous la barbarie de ne pas me faire voir vos charmants visages ?



IV  
— Non... firent en se démasquant subitement les deux charmantes dames. Non, mon vieux camarade, car tu fais très bien les choses et le souper était exquis !  
Les deux "mendiants" avaient eu leur revanche... et des billets.



ÇA DÉPEND DES SITUATIONS

est juste et équitable que je m'en dédommage par avance en faisant une petite débauche...

Dans la salle à manger de l'hôtel, il trouva nombreuse et bruyante compagnie : officiers, médecins-majors, délégués de la préfecture, tous gens bien endentés et amateurs de friands morceaux. On s'attabla joyeusement et on fit honneur au menu qui était excellent : succulentes *meurettes* de carpe et d'anguille, filets de sanglier aux truffes de Bourgogne, cuissot de chevreuil cuit à point, le tout arrosé de nuits et de corton. — Au dessert, on causa des éventualités militaires et de la marche de l'ennemi. Mon cousin raconta son expédition et dit qu'il avait trouvé le chemin libre depuis L... jusqu'à Recey.

— Ah ! vous venez de L..., docteur, interrompit un des délégués de la préfecture ; quand y retournez-vous ?

— Demain matin.

— En ce cas, je vais vous charger d'une dépêche pour le sous-préfet... Il y a urgence.

Mélasippe s'empressa de se mettre à la disposition de l'autorité préfectorale. Le conseiller rédigea sa dépêche, la scella dans une enveloppe officielle et la remit solennellement au cousin, en ajoutant d'un ton grave :

— Je vous la recommande... Il s'agit de choses très importantes et je vous serai obligé de la remettre en mains propres au sous-préfet.

Le lendemain, après avoir serré précieusement la missive officielle dans la poche de son veston et après s'être lesté d'une belle rôtie au vin de Bourgogne, Mélasippe Rousselot remonta dans son cabriolet et fouetta sa jument qui partit d'un bon trot dans la direction de L... Il faisait un joli temps clair et sec, le vin de l'hôtelier de Recey avait donné du ton à mon vieux cousin et il se sentait d'humeur goguenarde. Aussi, au sortir d'Auberive, voyant un fermier de sa connaissance, qui se tenait, préoccupé, sur le seuil de sa grange, l'interpella-t-il d'un ton gouailleur :

— Hé ! bonjour, père Saussuret, qu'avez-vous faites donc là, tout pantois ?... Est-ce que vous attendez les Prussiens ?

— Je ne les attends pas, répondit l'autre sarcastiquement, ils sont, ma foi, bel et bien arrivés... Vous n'avez qu'à regarder du côté de Montavoire ! Mélasippe releva brusquement la tête et aperçut, dans la direction indiquée, le versant tout noir de Prussiens qui venaient de déboucher de la forêt.

Un frisson le secoua des pieds à la tête, une sueur froide monilla ses tempes et il allongea un coup de fouet à la jument, qui reprit le trot. Il songeait à la dépêche "importante" qu'il avait en poche, et une succession de réflexions lugubres défilait dans son cerveau : "La route va être occupée... On me fouillera... On trouvera la dépêche... Communication avec l'ennemi sous le couvert du brassard de Genève... Le code militaire est impitoyable... Je serai fusillé... Ça n'est pas drôle !..."

Comment remplir la mission patriotique dont il était chargé, tout en se débarrassant d'un papier compromettant ? Il se souvint fort à propos d'un roman de Dumas où Chicot dans des circonstances analogues, détruit une lettre confidentielle de Henri III, après l'avoir apprise par cœur... C'était une idée : il brûlerait la dépêche après avoir lu le texte et s'en être pénétré. Mais les bois, à droite et à gauche, étaient peut-être garnis de sentinelles ennemies. On l'épiait sans doute déjà. Frotter une allumette, brûler un papier, cela semblerait fort suspect et on l'empoigneraient... Tandis qu'avec de cruelles transes et une vague colique il agitait ces pensées et avait d'ahan à cette pénible opération mentale, il sentit tout à coup sa pipe dans la poche de sa pelisse.

— Sauvé ! se dit-il ; allumer un brûle-gueule avec un chiffon de papier n'a rien que de fort naturel et n'excitera nullement les soupçons.

Là-dessus, il accrocha les guides au tablier du cabriolet, prépara ses allumettes, décacheta rapidement la dépêche à l'abri de la capote et se mit en devoir de la lire.

Voici ce qu'elle contenait, mot pour mot :

"Préfecture de la Côte-d'Or au sous-préfet de L..."

"Bonjour, vieux copain ; comment vas-tu ? Tu dois t'embêter bigrement



*Le père (gravement).* — Je pense, moi, que dix-neuf ans c'est encore trop jeune pour marier une fille.  
*La mère (avec un soupir).* — Je le crois aussi, mais je me rappelle le temps où je ne le croyais pas... et je me rappelle aussi le temps où tu n'y croyais pas non plus.

sur ton rocher... Ce soir, nous viderons une bouteille à ta santé...

"GASTON."

— Non de nom ! jura Rousselot en tordant furieusement les papiers officiels et en les faisant flamber avec rage sur le fourneau de sa pipe, ça s'est f... ichu de moi...

Il rentra paisiblement à L... comme il en était parti ; mais, aujourd'hui encore, après tantôt vingt-huit ans, le cousin Mélasippe n'a pas pardonné au rédacteur de la dépêche. Chaque fois qu'il raconte son aventure, il ne manque pas d'ajouter, en montrant le poing, comme s'il avait devant lui son ancien mystificateur.

— Ah ! le *peut* matin, il me le paiera... Qu'il ne retombe jamais sous ma patte !

ANDRÉ THEURIET.

### ÇA DEVAIT ÊTRE LA RAISON

*Le petit garçon.* — Pourquoi toutes ces femmes sont-elles ici ?

*La petite fille.* — Elles ont été en haut pour voir le bébé.

*Le petit garçon.* — Des bébés, il y en a bien assez.

*La petite fille.* — Oui, mais celui-ci est nouveau et je pense qu'elles veulent connaître la dernière mode.

### PAS DIFFICILE

*M. Mélomane.* — Il y a une pianiste au café concert qui joue avec ses ortoils.

*M. Nouveaupère.* — Bah ! ça n'est rien ça ! Mon bébé en fait tout autant !

### PAS BESOIN DE SE TOURMENTER

*M. Nouveaumarié (le visage triste).* — Mon salaire a été diminué de 10 pour cent !

*Mme Nouveaumarié (joyeusement).* — Oh ! ne te tourmente pas pour cela, mon ami. Au "Ruban de Soie" on annonce de très jolies occasions, avec un rabais de 20 %.

### SES ÉCONOMIES

*Ladébauche.* — On dit qu'il est plus coûteux de vivre marié que célibataire ; c'est de la blague. J'ai été marié pendant un an et j'ai économisé autant que j'en avais l'habitude.

*L'aupin.* — Ah ! et combien as-tu placé ?

*Ladébauche.* — Rien.

### OUI, PROSE !

*Lui (très sentimental).* — Il n'est rien dans la vie qui soit de moitié aussi doux que les rêves d'amour.

*Elle.* — Hum !... Les chocolats mélangés sont très bons aussi.

Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts, le meilleur est celui qui en a le moins. — HORACE.

Si vous toussiez prenez le

BAUMH RHUMAL

## CONCOURS DE BÉBÉS



No 43.



No 40.



No 37.

## \$100 DE PRIMES

Le concours que nous avons ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs a été accueilli avec le succès le plus complet et nous nous bornons à le constater en rappelant à tous ceux qui désirent y participer, les conditions générales insérées dans nos précédents numéros. Les photographies des bébés, — de 3 mois à 2 ans — doivent nous parvenir sous enveloppe, avec la mention : "Concours de Bébés". Elles doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents.

Elles seront reçues jusqu'au 1er juillet 1899 et paraîtront successivement dans chacun de nos numéros du 25 mars au 1er juillet, portant le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux ; les noms ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les personnes désirant manifester leur préférence en faveur de tel ou tel des bébés dont paraîtront les photographies, voudront bien insérer sur ce coupon le No d'ordre du bébé qu'elles choisissent, découper ce coupon et le conserver pour nous l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription : "Concours de Bébés".

*Vous pouvez adresser autant de coupons que vous le désirez et de n'importe quelle semaine en faveur du bébé que vous choisissez. Voyez vos amis, faites-les voter en faveur de votre bébé ! Les primes seront au plus populaires, à celui auquel ses parents auront réussi à amener le plus grand nombre de suffrages.*

Celui des bébés qui réunira le plus de coupons de vote aura la 1re prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 et le quatrième \$10

Prière, afin de nous éviter un travail inutile, de suivre à la lettre ces prescriptions.



No 16.



No 24.



No 25.

No 26.



No 23.



No 46.



No 22.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 39.



No 44.



No 45.



No 38.



No 35.

No 36.



No 42.



No 29.



No 41.



No 34.



Lorbite et Pansu, à l'arrière plan, examinent un groupe de dames, causant avec animation. Pansu.—Quel peut bien être ce rassemblement, là, au coin ?  
Lorbite —C'est le Souris-Club ! Ces dames sont en cession secrète.

## PERDU EN MER

Le 10 du mois de septembre !... Comme les jours s'enfuyaient !

Un matin où il y avait déjà une brume froide sur la terre, un vrai matin d'automne, le soleil levant la trouva assise de très bonne heure sous le porche de la chapelle des naufragés, au lieu où vont prier les veuves ; — assises, les yeux fixes, les tempes serrées comme dans un anneau de fer.

Depuis deux jours, ces brumes tristes de l'aube avaient commencé, et ce matin-là Gaud s'était réveillée avec une inquiétude plus poignante, à cause de cette impression d'hiver... Qu'avait donc cette journée, cette heure, cette minute, de plus que les précédentes ?... On voit très bien des bateaux retardés de quinze jours, même d'un mois.

Ce matin-là avait bien quelque chose de particulier, sans doute, puisqu'elle était venue pour la première fois s'asseoir sous ce porche de chapelle, et relire les noms des jeunes hommes morts.

En mémoire de  
GAOS, Yvos, perdu en mer  
aux environs de Norden-Fiord...

Comme un grand frisson on entendit une rafale de vent se lever de la mer, et en même temps, sur la voûte, quelque chose s'abattre comme une pluie : les feuilles mortes !... Il en entra toute une volée sous ce porche ; les vieux arbres ébouriffés du préau se dépeuillaient, secoués par ce vent du large. — L'hiver qui venait !...

perdu en mer  
aux environs de Norden-Fiord,  
dans l'ouragan du 4 au 5 août 1880.

Elle lisait machinalement, et, par l'ogive de la porte, ses yeux cherchaient au loin la mer : ce matin-là, elle était très vague, sous la brume grise, et une panne suspendue traînait sur les lointains comme un grand rideau de deuil.

Encore une rafale et des feuilles mortes qui entraient en dansant. Une rafale plus forte, comme si ce vent d'ouest, qui avait jadis semé ces morts sur la mer, voulait encore tourmenter jusqu'à ces inscriptions qui rappelaient leurs noms aux vivants.

Gaud regardait, avec une persistance involontaire, une place vide, sur le mur, qui semblait attendre. Avec une obsession terrible, elle était poursuivie par l'idée d'une plaque neuve qu'il faudrait peut-être mettre là, bientôt, avec un autre nom que, même en esprit, elle n'osait pas redire dans un pareil lieu.

Elle avait froid, et restait assise sur le banc de granit, la tête renversée contre la pierre.

...perdu aux environs de Norden-Fiord  
dans l'ouragan du 4 au 5 août  
à l'âge de 23 ans...  
Qu'il repose en paix !

L'Islande lui apparaissait, avec le petit cimetière de là-bas, — l'Islande lointaine, lointaine, éclairée par en dessous au soleil de minuit... Et tout, à coup, — toujours à cette même place vide du mur qui semblait attendre — elle eut, avec une netteté horrible, la vision de cette plaque neuve à laquelle elle songeait : une plaque fraîche, une tête de mort, des cs en croix et au milieu, dans un flamboiement, un nom, le nom adoré, *Yavn Gaos* !... Alors elle se dressa tout debout, en poussant un cri rauque de la gorge, comme une folle...

Dehors, il y avait toujours sur la terre la brume grise du matin : et les feuilles mortent continuaient d'entrer en dansant.

Des pas dans le sentier ! — Quelqu'un venait ? — Alors elle se leva, bien droite ; d'un tour de main rajusta sa coiffe, se composa une figure. Les pas se rapprochaient, on allait entrer. Vite, elle prit un air d'être là par hasard, ne voulant pas encore, pour rien au monde, ressembler à une femme de naufragé.

Justement, c'était Fante Floury, la femme du second de la *Léopoldine*. Elle comprit tout de suite, celle-là, ce que Gaud faisait là ; inutile de feindre avec elle. Et d'abord, elles restèrent muettes,

l'une devant l'autre, les deux femmes, épouvantées davantage et s'en voulant de s'être rencontrées dans un même sentiment de terreur, presque haineuses.

— Tous ceux de Tréguier et de Saint-Brieuc sont rentrés depuis huit jours, dit enfin Fante, impitoyable, d'une voix sourde et comme irritée.

Elle apportait un cierge pour faire un vœu.

Ah ! oui... un vœu... Gaud n'avait pas encore voulu y songer, à ce moyen des désolées. Mais elle rentra dans la chapelle derrière Fante, sans rien dire, et elles s'agenouillèrent près l'une de l'autre, comme deux sœurs.

À la Vierge Etoile-de-la-Mer, elles dirent des prières ardentes, avec toute leur âme. Et puis, bientôt, on n'entendit plus qu'un bruit de sanglots, et leurs larmes pressées commencèrent à tomber sur la terre...

(Pêcheur d'Islande.)

PIERRE LOTTI.

## ELLE NE RECOMMENCERA PLUS

Une jeune fille assez insouciance avait dit à une de ses amies que lors de son mariage les noms des donateurs ne figureraient pas avec les cadeaux. Naturellement, l'amie répéta la chose. Le jour du mariage vint et les cadeaux ne figurèrent pas non plus. Ils consistaient en 732 cuillers d'argent et 380 salières.

## PAS LA MÊME CHOSE



La mère. — Eh bien, vous vous donnez du bon temps ! Comme grand-papa est bon de vouloir bien jouer avec toi !  
La petite fille. — Mais, c'est moi qui joue avec lui.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 15 AVRIL 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

IX — CRUELLE ATTENTE!

(Suite)



Et son couteau disparut dans la gorgo de Korrigan.

— Non, ma foi, avouai-je, je n'ai rien remarqué qui ait pu me donner cette idée-là... Alors, selon toi, cette femme serait donc...

— Sa fille !

— Sa fille !

— Ou plutôt l'une de ses filles, car, bien qu'il parle peu, Korrigan ne nous a-t-il pas dit un jour que le baron en avait deux ?

— En effet, répondis-je très étonné. Mais ce que tu supposes là est invraisemblable, insensé... Pourquoi le baron viendrait-il enfermer sa fille ici, enfermer sa fille au château de Morgoff, quand, au contraire, il aurait tant de raisons de la garder auprès de lui pour la soigner et tâcher de la guérir ?

— Oui, mais peut-être aussi est-ce pour cela qu'il a tenu à se séparer d'elle, dit vivement le camarade. Peut-être ne l'a-t-il reléguée ici que parce que, dans son amour-propre et son orgueil, il souffrirait qu'on puisse la voir dans le triste état où elle est ? Enfin, ce qui doit achever de te convaincre que je ne me trompe pas et que je touche juste, c'est que tu penses bien que le baron, qui ne doit pas tenir à se faire une mauvaise affaire, n'aurait pas amené cette femme s'il n'avait sur elle aucun droit, aucune autorité.

— Oui, va, c'est bien sa fille ! ajouta-t-il de plus en plus convaincue. Oh ! je sais bien que l'on ne s'en douterait pas quand ses yeux se fixent sur elle et qu'il la regarde, le front tout sombre et l'air presque menaçant !... Mais quel que soit le mystère qui se cache là-dessous et que je n'ai pas la prétention de pouvoir deviner, ce qu'il y a de très clair, c'est que cette femme est bien sa fille !...

— Puis, me tournant le dos :

— Et là-dessus, ronflons ! dit mon compagnon. Mais tu verras !

Et peu de jours après, en effet, poursuivit Plenoëc, grâce à une conversation que nous avons pu surprendre entre Korrigan et sa

femme, nous savions, à n'en plus douter, que cette jeune femme était bien l'une des filles du baron : Mlle Yvonne de Chancel. . . .

— Mais, quant au véritable motif pour lequel la malheureuse était claquemurée au château de Morgoff, c'était ce que nous ignorions et ce que, du reste, j'ignore encore aujourd'hui. . . .

— Pourtant, ce qui nous faisait croire que ce n'était peut-être pas seulement à cause de la folie, c'est que nous connaissions les ordres sévères que le baron, avant de quitter le château, avait donnés à Korrigan.

— D'après ces ordres, celui-ci ne devait parler à personne de sa prisonnière. . . Elle ne devait non plus voir personne que lui et la vieille Micheline. . . Défense aussi d'entre-bâiller les portes du château à aucun étranger. . . Enfin, pour le camarade comme pour moi, défense très expresse aussi de l'approcher. . . Défense très expresse également de dire un seul mot à n'importe qui de cette aventure. . .

— En un mot, il nous semblait que si le baron avait enfoncé sa fille dans cette prison, c'était moins pour tâcher de la guérir et lui procurer le repos qui pouvait lui être nécessaire, que pour assouvir sur elle quelque haine atroce et mystérieuse et la plonger toute vivante dans une tombe dont elle ne sortirait plus.

— Mais si on nous avait défendu d'approcher de la pauvre femme, en revanche on avait oublié de nous défendre de l'entendre, continua Plenoëc avec un sourire ironique. Car il ne se passait pas de jour, surtout dans les premiers temps, sans qu'elle poussât, pendant des heures entières, des cris terribles, des cris qui faisaient bondir de colère, bondir de rage, Korrigan et la vieille Micheline. . . .

— Et cela durait depuis je ne sais combien de semaines quand, une autre nuit, le camarade et moi, nous eûmes une autre surprise.

— Cette nuit-là, la chandelle éteinte, nous parlions précisément de la folie, — comme nous appelions entre nous Mlle de Chancel, — et nous nous étonnions qu'elle pût vivre encore, quand nous l'avions vue si faible et si chancelante, lorsque, tout à coup, nous éprouvâmes un brusque saisissement.

— Il nous semblait que dans la cour un bruit léger s'était fait entendre.

— Plus attentifs, nous prêtâmes l'oreille et le même bruit nous arriva. . . .

— Cela nous paraissait d'autant plus étrange, d'autant plus extraordinaire, que, ce jour-là, Korrigan et sa femme s'étaient encore couchés plus tôt que d'habitude et que nous savions bien que personne ne pouvait rôder dans le château. . . .

— Et pourtant nous ne rêvions pas, et si le bruit avait cessé, nous l'avions parfaitement entendu. . . .

— Qu'était-ce donc ?

— Il fallait voir.

— Alors, nous glissant très doucement en bas du lit, nous nous avançons à pas de loup vers la fenêtre, quo l'étroitesse de notre chambre, qui ressemblait à un cabanon, nous forçait à laisser constamment ouverte.

— Retenant notre souffle, nous plongeons un œil au-dessous de nous, et notre surprise redouble.

— Il y a de la lumière dans la chambre de Korrigan, et le bruit que nous avons entendu, c'est celui qu'il a dû faire en ouvrant sa porte, car nous le voyons debout sur le seuil.

— Quo peut-il bien faire là, à cette heure indue ? me souille à l'oreille mon compagnon. On dirait qu'il écoute et qu'il guette. . .

— En effet, l'oreille tendue, Korrigan épiait et guettait, comme la vieille Micheline avait épié et guetté la nuit où le baron avait amené sa fille au château.

— Un long moment s'écoula, puis, tout à coup, nous vîmes Korrigan tressaillir, courir d'un bond vers la porte, puis y coller son oreille, écouter encore. . . .

— Entends-tu quelque chose ? me demanda le camarade.

— Rien, répondis-je.

— Et, en effet, dans la nuit profonde qui enveloppait le château de Morgoff, on n'entendait pas le plus léger bruit, pas le moindre écho.

— Seuls, sur les hautes tours, des oiseaux de nuit, chouettes, hiboux, orfraies, hululaient, poussaient, comme toujours à pareille heure leurs cris lugubres et sinistres.

— Mais Korrigan avait l'ouïe plus fine que nous, car, soudain, ce fut lui qui tressaillit.

— Un roulement encore très éloigné, à peine perceptible, venait de me parvenir. Et mon camarade, à qui je venais de pousser le bras en lui disant d'écouter, l'entendait très distinctement aussi. Encore une voiture qui gravissait la côte de Morgoff !... Encore une voiture qui se dirigeait vers le château !... Que se passait-il donc ?

— Décidément, ce château est le château des mystères ! dit mon compagnon en se mettant à rire. Qu'est-ce encore que cette visite qui nous arrive ?

— Mais je venais déjà de lui faire signe de se taire, car, à son tour, la vieille Micheline venait de se montrer sur le seuil de la porte.

— Eh bien, Korrigan ? fit-elle à voix basse.

— Eh bien, le voilà ! répondit celui-ci qui écoutait toujours.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

—En es-tu sûr ?  
 —Très sûr... As-tu fait ce que je t'avais dit ?  
 —Quoi ?  
 —La chambre ?  
 —Elle est prête.  
 —Où ça ?  
 —Sur la terrasse.  
 —À côté de la folle ?  
 —Oui.  
 —Tu aurais pu trouver mieux... Il faudrait éviter qu'elles se voient...  
 —Oh ! on arrangera ça plus tard, répondit la vieille mégère. D'ailleurs, j'avais déjà pensé à faire déménager la folle et la remiser là-haut, dans la tourelle...  
 —Bonne idée !  
 —Mais, en attendant, on peut toujours s'en tirer de cette façon-là pour le moment... Seulement, que je te recommande une chose, Korrigan, ajouta-t-elle vivement. Ouvre bien l'œil !  
 —C'est entendu !  
 —N'ouvre pas avant d'être bien certain que c'est bien...  
 —Qui veux-tu que ce soit ?... répondit-il en ricanant.  
 —Est-ce qu'on peut savoir ?... Si c'était quelque piège pour venir nous reprendre l'autre... pour venir nous enlever la folle ?  
 —Allons donc !... C'est toi qui es folle ! ricana-t-il encore. Un piège !... Ce n'est pas avec moi qu'il faudrait jouer ce jeu-là...  
 —C'est possible, mais es-tu bien sûr de le reconnaître ?  
 —Entre mille !  
 —C'est un individu assez fort, très brun, avec une épaisse moustache et l'air très dur... Oh ! moi, je l'ai encore devant les yeux, et si tu veux que je m'assure par moi-même...  
 —Mais Korrigan venait brusquement de se retourner avec un geste furieux.  
 —Ce que je veux, c'est que tu taises ton bec ! lui cria-t-il, toujours à voix basse. Ce que je veux, c'est que tu files !... La voiture est là ?...  
 —En effet, on venait d'entendre la voiture s'arrêter à quelques pas du château.  
 —La vieille Micheline s'esquiva rapidement, puis un moment s'écoula...  
 —Enfin, des pas se rapprochèrent de la porte, puis une main vigoureuse frappa très vivement, très fortement.  
 —Korrigan venait d'entre-bâiller le judas, et il y eut un silence.  
 —De plus en plus curieux de savoir quelle pouvait bien être encore cette mystérieuse aventure, je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle attention mon camarade tendait l'oreille, avec quelle attention aussi j'écoutais !...  
 —D'ailleurs, la porte était assez rapprochée de nous pour que, dans la paix profonde qui régnait, il nous fût possible de tout entendre.  
 —Ce fut celui qui venait de frapper qui parla le premier.  
 —C'est moi qui viens de la part de votre maître, dit-il sans trop baisser le ton. Vous avez dû recevoir la dépêche que je vous ai envoyée quand je me suis mis en route, puisque vous m'attendiez et que vous êtes là ?  
 —En effet.  
 —Je suis, au surplus, porteur d'une lettre que vous écrit M. le baron de Chancel et que je vous remettrai tout à l'heure... Eh bien, ajouta un peu nerveusement l'inconnu, pourquoi ne bougez-vous pas ?  
 —Un instant ! répondit Korrigan.  
 —Et toujours très calme, toujours sans se presser, il continuait de dévisager son interlocuteur.  
 —Puis, comme enfin il devait être sûr de ne pas se tromper :  
 —C'est bien ! dit-il en ouvrant à deux battants la porte du château. Entrez !...  
 —Attendez ! fit l'homme. Vous savez que je ne suis pas seul...  
 —Et il disparut.  
 —Tiens ! tiens ! me dit mon camarade, voilà que ça se corse... Est-ce que celui-là aurait aussi quelque malheureuse à cacher ici ?... Est-ce que, décidément, le château de Morgoff deviendrait une prison ?...  
 —Peut-être ! lui répondis-je. Car, regarde !  
 —Et, d'un coup d'œil, je lui montrais l'inconnu derrière lequel les portes du château venaient de se refermer et qui traversait rapidement la cour, escorté de Korrigan.  
 —Mais comme il venait de le dire, en effet, il n'était pas seul, car il venait de retirer de la voiture, qui demeurait immobile en face du château, un enfant qu'il portait étendu et couché sur ses bras.  
 —Et comme il venait de disparaître dans la chambre de Korrigan, mon camarade brusquement se redressa.  
 —As-tu vu cet enfant ? me dit-il.  
 —À peine, répondis-je.  
 —On dirait qu'il est mort !  
 —Mort ou endormi ?

—Et cet individu, reprit-il, est-ce qu'il ne te rappelle rien ?... est-ce qui ne te semble pas le reconnaître ?  
 —Comment veux-tu que je le reconnaisse, répondis-je encore, puisque je n'ai pas eu le temps de voir son visage ?  
 —Ni moi non plus, mais c'est son allure qui me frappe... Si je ne me trompe, c'est le même particulier que nous avons déjà vu l'autre nuit... la nuit de la folle... avec le baron de Chancel... Oui, je mettrais ma main au feu que c'est lui !...  
 —Mais attends !... attends ! ajouta-t-il. Je veux en avoir le cœur net... je veux tacher de savoir ce qui se passe là-dedans...  
 —Dans la chambre de Korrigan ?  
 —Parfaitement !  
 —Comment ça ?  
 —Oh ! c'est bien simple... Tu vas voir !...  
 —Et, courant ouvrir une petite porte qui se trouvait derrière la tête de notre lit, il me cria :  
 —Eh bien, et par là ?... par ce chemin-là ?... Ah ça ! tu n'y es donc plus !...  
 —Si ! si ! m'écriai-je à mon tour. La casemate !... Ah ! pardieu, tu as raison, je n'y pensais plus !...  
 —Nous appelions la *casemate* une petite pièce qui se trouvait juste au-dessous de notre chambre, et qui était un des mille recoins ignorés, des mille trous perdus du château de Morgoff...  
 —Elle avait eu autrefois une petite porte qui ouvrait sur la cour, en face même de la chambre de Korrigan, mais depuis très longtemps cette porte avait été enlevée et bouchée par un mur... Seul, le petit croisillon qui jadis la surmontait existait encore et servait à lui donner un peu de jour... Grâce à lui, rien n'allait nous être plus facile que de voir tout ce qui se passerait chez Korrigan...  
 —Et nous voilà, à la clarté de quelques allumettes que le camarade faisait flamber de temps à autre, filant le long du corridor qui conduisait à la casemate.  
 —Ce corridor était si étroit que nos épaules touchaient ses murs, et il fallait être très prudent et n'avancer qu'avec beaucoup de précaution, car il aboutissait à pic, continué seulement par une échelle, à la casemate même.  
 —Faire une chute, c'était infailliblement se briser la tête.  
 —Enfin, nous arrivons sans encombre jusqu'au bout et nous descendons.  
 —Le camarade enlève l'échelle et la colle contre le mur, de façon qu'en grimpaient tous les deux côte à côte sur les échelons, notre regard puisse plonger à travers le croisillon.  
 —Et, comme nous avons de bons yeux, nous sommes là comme dans la chambre même de Korrigan...  
 —Mais que se passait-il dans cette chambre ?  
 —D'abord nous n'apercevons que des ombres immobiles, un peu vagues... Mais bientôt nous distinguons mieux et la scène se dessine, se précise...  
 —A quelques pas de la porte et nous tournant le dos, l'individu qui est venu tout à l'heure frapper à la porte du château et qui a apporté l'enfant se tient debout.  
 —Assis près de la table, Korrigan lit très attentivement une lettre, la lettre, sans doute, que cet individu disait avoir à lui remettre de la part du baron de Chancel.  
 —Enfin, accroupie dans un coin, avec sa face de chouette et son regard qui semble encore plus sombre, plus mauvais, nous entre-voyons la vieille Micheline dont les yeux restent rivés sur son mari.  
 —Mais l'enfant, où donc est-il ?  
 —Nous ne l'avons pas encore aperçu.  
 —Et comme nous nous tordions le cou pour tâcher de mieux voir, pour tacher de le trouver, tout à coup mon compagnon eut une sourde exclamation :  
 —Je le vois ! s'écria-t-il.  
 —Où donc ?  
 —Près de la cheminée... Ah ! misère !... C'est une fillette !... une gamine qui n'a pas douze ans !... La vois-tu ?  
 —Oui ! oui ! répondis-je tout ému, tout saisi, tant cette pauvre petite, que je venais d'apercevoir à mon tour, était défaite et pâle. Ma parole, on croirait que c'est un cadavre que cet homme vient d'apporter !...  
 —Mais je n'avais pas encore achevé que nous eûmes un tressaillement de surprise, un cri de colère et de pitié.  
 —Cette petite, qui ressemblait à une morte, venait lentement de se soulever, puis de jeter un long regard autour d'elle... Et soudain, d'un bond, elle s'était levée, poussant un cri plein d'effroi, tandis que l'individu qui l'avait apportée se ruait sur elle d'un bond aussi.  
 —Le camarade et moi, nous nous regardions de plus en plus saisis, en face de cette scène vraiment émouvante, vraiment dramatique, car l'homme avait beau vouloir la faire taire, l'enfant criait, hurlait toujours...  
 —Et le mot qui revenait sans cesse à travers ses pleurs, à travers ses cris, était toujours le même, toujours le nom de sa mère !  
 —Oh ! le gredin !... Il aura volé cette petite ! me dit mon

compagnon. Oui, oui, pour sûr, il y a quelque crime, quelque infamie là-dessous ! . . .

“Tiens ! vois comme elle se recule de lui ! . . . Vois comme elle s'en écarte avec effroi ! . . .”

“En effet, au moment où l'homme s'était élancé vers elle, le premier mouvement de l'enfant avait été de se rejeter brusquement en arrière. . . Mais, soudain, faisant sans doute un immense effort pour surmonter la peur qu'il lui inspirait, nous la vîmes, au contraire, se rapprocher, joindre les mains, supplier. . .

“Ce qu'elle disait, nous ne pouvions l'entendre, mais l'homme n'avait pas l'air d'être très sensible à ses larmes.”

“Il avait même, au contraire, des mouvements d'impatience si brusques, des gestes si nerveux et si violets qu'on aurait pu croire qu'il allait la battre. . .

“Lentement, Korrigan s'était levé, puis avait serré dans la poche de sa veste la lettre qu'il venait de lire.

“Quant à la vieille Micheline, qui venait aussi de se lever, elle demeurait immobile à la même place. . . Mais les yeux avec lesquels maintenant elle regardait l'enfant nous faisaient frémir, tant ils avaient des éclairs menaçants, tant ils étaient durs, implacables et féroces !

“Et, tout à coup, tandis que la pauvre petite continuait de pousser des cris qui nous déchiraient l'âme, nous la vîmes, de son pas traînant, se diriger vers le fond de la chambre.

“Quelques secondes s'écoulèrent, puis elle reparut avec une lanterne allumée.

“Alors, brusquement, comme le tigre bondit sur sa proie, l'homme s'élança, bondit sur l'enfant.

“Celle-ci criait, hurlait encore, mais il la serrait avec tant de force contre lui que l'on n'entendait plus que des plaintes étouffées. . .

“Pendant ce temps, Korrigan demeurait impassible, et la vieille Micheline venait de courir vers la porte qu'elle ouvrit brutalement.

“Alors, comme l'homme venait de se retourner pour la suivre, son visage nous apparut en pleine lumière. . .

“Et c'était bien lui ! . . . c'était bien le même individu que nous avions déjà vu avec le baron de Chancel la nuit où les portes du château de Morgoff s'étaient refermées pour toujours peut-être sur la fille de celui-ci, sur la pauvre et malheureuse folle ! . . .

“La vieille Micheline s'élança vivement hors de la chambre ; puis, courant presque, nous la vîmes disparaître en un clin d'œil, suivie de l'homme qui toujours étreignait de plus en plus fortement, de plus en plus violemment l'enfant, par l'escalier qui est à deux pas d'ici. . . par l'étroit et tortueux escalier qui conduit à la terrasse.

“Tout pâles, nous regardions Korrigan qui allait et venait lentement dans sa chambre, et, bien que nous sachions déjà à quoi nous en tenir sur son compte, ce qui nous étonnait, c'était son calme, sa tranquillité, sa parfaite indifférence en face de ce qui se passait. . .

“Dix bonnes minutes se passèrent. . .

“Le château était retombé dans son morne silence. . .

“Enfin, tout à coup, le bruit d'un pas rapide retentit dans la cour.

“C'était la vieille Micheline qui venait de là-haut. . . de la terrasse, et qui redescendait seule et sans lumière. . .

“Pourquoi seule ? . . . qu'était-il donc arrivé que l'homme restait avec l'enfant ? . . .

“Et c'était ce que nous nous demandions, tout en prêtant l'oreille du côté de la terrasse, quand il nous sembla entendre encore, mais très affaiblis, des cris terribles, des cris déchirants. . .

“Puis, plus rien ! . . .

“Subitement, un grand silence encore. . .

“Enfin, quand l'homme reparut, mais assez longtemps après, Korrigan et sa femme le guettaient sur leur porte. . .

“Il courut vers eux et leur parla rapidement, fébrilement, à voix basse, comme si, avant de les quitter, il leur donnait ses derniers ordres, ses dernières instructions. . .

“Et comme la lanterne qu'il avait rapportée et qu'il venait de remettre à la vieille Micheline l'éclairait encore en plein, nous ne pûmes nous empêcher de nous regarder, le camarade et moi. . .

“Car ce n'était plus le même homme ! . . . Car il était à présent plus pâle qu'un mort. . . pâle comme quelqu'un qui est encore sous le coup de quelque grand frayeur, de quelque immense émotion. . .

“Il parla deux ou trois minutes, puis, brusquement, il s'éloigna d'un pas rapide, précédé de Korrigan qui était allé ouvrir la porte du château. . .

“Là, ils échangèrent encore quelques paroles, puis la porte se referma, et bientôt nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'éloignait et se perdait dans le lointain. . .

Joé Plennoïc fit une longue pause, puis, enfin, reprit :

—Les deux prisonnières du château de Morgoff étaient si bien gardées, si bien sequestrées, qu'il nous était impossible de les voir. . .

“D'ailleurs, Korrigan lui-même ne les voyait guère plus que nous, et c'était la vieille Micheline seule qui mettait les pieds sur la terrasse. . .

“Aussi, quand je la voyais parfois, les sourcils froncés et les lèvres serrées, sortir comme une furie de sa chambre et disparaître

en courant par le petit escalier qui aboutit là-haut, ne pouvais-je m'empêcher de trembler pour ces deux pauvres créatures qu'on lui avait abandonnées et qui, entre ses mains, étaient devenues de véritables martyres. . .

“Combien de fois, à ces moments-là, n'ai-je pas entendu l'enfant emplir le château de ses cris !

“Et les jours s'écoulaient. . . le temps passait, quand une autre nuit, à notre grand étonnement, nous aperçûmes encore de la lumière dans la chambre des Korrigan.

“On y parlait très haut, et nous nous demandions ce qui pouvait bien encore arriver d'étrange, ce qui pouvait bien encore arriver d'extraordinaire, quand nous reconnûmes la voix furieuse et pleine de colère de la femme.

“Comme leur porte était ouverte, sa voix remplissait la cour, mais elle parlait si vite qu'il nous aurait été impossible de comprendre un seul mot de ce qu'elle disait.

“Mais tout à coup, pourtant, quelques lambeaux de phrases nous étant parvenus plus directement, notre première pensée, en nous regardant, le camarade et moi, fut que la vieille coquino était subitement devenue folle.

“Car ne disait-elle pas que ses deux prisonnières n'étaient plus là-haut, sur la terrasse ? . . . car ne criait-elle pas qu'elles s'étaient évadées ! . . .

“Évadées ! . . .

“Évadée, cette pauvre femme qui avait à peine la force de marcher. . . à peine la force de se traîner ! . . .

“Évadée, cette pauvre petite que nous avions vue si faible et à demi morte aussi ! . . .

“Oh ! oui, pour sûr, il fallait que la vieille Micheline, pour avoir une pareille pensée, eût perdu tout esprit ! . . .

“Mais elle avait pourtant trouvé des arguments pour convaincre Korrigan, car, soudain, nous entendîmes celui-ci pousser à son tour un cri de rage, tandis que, tout défilé, et bousculant sa femme qui avait peine à le suivre, il s'engouffrait comme un ouragan dans l'escalier de la terrasse. . .

“—Décidément, ils sont à lier tous les deux !” me dit mon compagnon qui se mit à rire en haussant les épaules.

“Voilà maintenant Korrigan qui croit que c'est arrivé ! . . . Voilà maintenant Korrigan qui croit que ces deux malheureuses se sont sauvées ! . . .

“Non, vrai, c'est trop drôle ! . . . Se sauver d'ici ! . . . S'échapper du château de Morgoff ! . . . Est-ce que tu t'en chargerais, toi ?

“—Pas trop ! répondis-je en riant aussi.

“—Eh bien, ni moi non plus, ni beaucoup d'autres qui sont plus malins que nous ! . . . Car, pour se sauver. . . pour s'échapper, il faudrait trouver une issue, et où la trouverait-on ? . . . Moi je n'en connais pas, ou plutôt je n'en connais qu'une. . .

“—L'abîme ? dis-je.

“—Oui, l'abîme ! . . . Mais je ne crois pas que ce soit par là que l'on puisse tenter de s'évader. . . Quand je te dis que ces gens sont fous ! . . .

“—Oui, parbleu, je suis de ton avis, répondis-je. Il est bien certain que sortir du château de Morgoff est chose impossible et que les Korrigan, qui devraient le savoir mieux que nous, s'emballent un peu trop vite. . . Mais, cependant, il faut bien qu'il se passe tout de même quelque chose puisque la folle et la gamine ne sont plus là-haut dans leurs chambres, où si tu préfères, dans leurs cachots. . .

“Mais mon camarade, toujours sceptique, ricanaît.

“—Sois tranquille ! fit-il. Si elles ne sont plus dans leurs chambres, elles ne sont pas bien loin, et je serais bien étonné si Korrigan ne les avait pas déjà retrouvées. . .

“Aussi notre surprise fut-elle grande quand, quelques heures plus tard et comme le jour venait de paraître, nous vîmes tout à coup Korrigan accourir vers nous, la figure toute décomposée.

“—Vite ! vite ! nous cria-t-il, la voix étranglée. La voiture ! . . . Attelez ! . . . Vite ! vite ! . . .”

“Puis, sans nous laisser même le temps de nous reconnaître, sans nous laisser même le temps de nous retourner, il se mit à nous bousculer, furieux, nous criant que nous étions trop mous et qu'il allait faire le travail lui-même.

“Et moins d'une minute après, en effet, grâce à lui seul, la voiture était déjà prête.

“D'un bond, il courut ouvrir la porte du château, puis s'élança sur le siège en nous criant :

“—Arrivez, vous autres !”

“Et, cinglés de vigoureux coups de fouet, les chevaux défilèrent dans un galop fou, et de plus en plus fouettés, de plus en plus excités, descendirent avec la rapidité de l'éclair la côte si rapide et si dangereuse de Morgoff. . .

“À chaque seconde nous aurions pu nous casser le cou, mais Korrigan n'avait pas l'air d'y songer.

“Très pâle et les dents serrées, il était sous le coup d'une colère si violente et si terrible, qu'il n'avait certainement plus assez de

sang-froid pour se rendre compte du danger qu'il courait et qu'il nous faisait courir.

"Parfois même, poussant l'imprudencence encore plus loin, il se levait d'un bond, et tandis que les roues sautaient, que la voiture bondissait, la main sur ses yeux, il regardait, aussi loin que sa vue pouvait porter, la route qui s'étendait devant nous dans un long ruban sans fin.

"—Rien ! grommelait-il alors. Pourtant je suis bien sûr que je ne me suis pas trompé... je suis bien sûr que je les ai vues !... Ah ! les coquines !... les coquines !..."

"Et, comme nous nous regardions, le camarade et moi, stupides de surprise et n'en revenant pas que le château de Morgoff eût pu lâcher ses deux prisonnières, brusquement, il éprouva le besoin de s'épancher.

"Et, alors, voici ce qu'il nous raconta :

"Au milieu de la nuit, il avait tout à coup été réveillé par la vieille Micheline qui avait les pressentiments les plus étranges, les plus singuliers..."

"Il s'agissait de la folle et de l'enfant qu'elle tremblait de ne plus retrouver le lendemain au château de Morgoff..."

"Une pareille idée paraissait tellement absurde, tellement insensée à Korrigan, qu'il n'avait pu s'empêcher de rire. Mais, malgré tout ce qu'il avait pu lui dire, la vieille Micheline, qui restait toujours très inquiète, avait absolument voulu savoir à quoi s'en tenir.

"Alors, se levant d'un bond, elle avait à peine pris le temps de se vêtir, puis s'était élancée là-haut, sur la terrasse..."

"—Ma pauvre femme n'y est plus !... Ma pauvre femme démenage !" avait pensé Korrigan.

"Et, très tranquillement, comme un homme qui n'a aucun souci, aucune appréhension, il s'était remis à ronfler.

"Mais il n'avait pas eu le temps de faire de longs rêves ?..."

"—Tout à coup, nous dit-il, je sens une main qui s'abat sur moi... une main qui me secoue si violemment que je me dresse d'un bond, tout effaré et tout saisi.

"Micheline est devant moi, et elle n'a pas encore eu le temps de dire un mot, que j'ai déjà compris que tout à l'heure j'avais eu tort de rire et que ses pressentiments se sont réalisés..."

"Mais cependant je ne peux pas le croire !... Mais elle a beau me dire et me répéter, toute tremblante de surprise et de colère, que là-haut elle n'a plus retrouvé la folle, plus retrouvé l'enfant, je n'ai qu'une pensée et qu'un cri :

"—C'est impossible !... impossible !..."

"Et, d'un bond, je suis debout à mon tour !... Et, comme un fou, je m'élance sur la terrasse !..."

"Je cours dans la chambre de la gamine : rien !..."

"Je cours dans la chambre de la folle : rien !..."

"Mes jambes chancelent, un nuage me passe devant les yeux et je crois que je deviens fou... Cependant je tâche de me ressaisir et de rassurer Micheline qui écume de colère et de rage... Car, après tout, si la folle et la gamine ont pu s'évader de leurs chambres, où elles étaient pourtant bien bouclées, les portes du château ne s'ouvrent heureusement pas aussi facilement..."

"Nous allons donc, pour sûr, les retrouver dans quelque coin, et quand nous les aurons de nouveau bouclées entre leurs quatre murs, nous n'aurons plus qu'à leur donner une petite leçon pour leur ôter toute envie de recommencer..."

"Mais nous avons beau chercher et fouiller partout : rien... toujours rien !... Je ne comprends pas, je ne comprends plus !... Mais, à mon tour, c'est une rage folle, une rage terrible qui me prend !..."

"Ah ! les gueuses, si je les tenais !..."

"Et je réfléchis, je rumine toujours quand, soudain, une idée me vient... L'abîme !... Je songe à l'abîme !..."

"Peut-être, par mégarde, y sont-elles tombées ?... Peut-être aussi, par désespoir, s'y sont-elles jetées ?..."

"Et alors c'est plus fort que moi, il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir... il faut absolument que j'y courre !..."

"Micheline se cramponne à moi... Micheline me crie : "N'y va pas, Korrigan, n'y va pas !" Mais elle n'a pas achevé que je suis loin déjà, que je vole déjà vers la terrasse.

"Et là, pendant quelques secondes, mon regard plonge, cherche, fouille... Mais ce gouffre est d'une profondeur immense... impossible de rien voir, de rien distinguer... Il faut descendre... Et je descends !..."

"Le camarade et moi, nous n'avions pu retenir un mouvement d'effroi.

"—Dans l'abîme !

"—Oui, dans l'abîme !... Oui, au risque d'y laisser ma peau, j'y descends..."

"Micheline, qui s'est mise à courir derrière moi pour tâcher de me retenir... Micheline est là qui me supplie de remonter et de ne pas m'exposer ainsi..."

"Mais je ne l'entends plus... Déjà, m'aidant des ronces qui se

trouvent sous mes mains, des moindres trous qui se trouvent sous mes pieds, je me laisse glisser..."

"Quelques minutes s'écoulent..."

"Je m'arrête et je me retourne pour regarder au fond..."

"Mais l'abîme est encore plus profond que je l'aurais cru, et, le fond, je ne le distingue pas encore..."

"De l'ombre, du noir, et c'est tout.

"Il faut aller plus loin, descendre plus bas, et de nouveau je me laisse glisser de nouveau et je descends..."

"Oh ! c'était jouer une partie terrible... c'était à chaque seconde risquer ma vie, et je ne vous cache pas que, lorsque j'y pense, je sens un petit frisson me courir dans le dos.

"Mais, à ce moment-là, j'étais si calme et si sûr de moi que je ne songeais même pas au danger, et que ma seule pensée fixe, c'était la folle, c'était l'enfant..."

"Enfin, comme je venais de m'arrêter et de me retourner encore, comme mon œil venait encore de plonger dans le fond du gouffre où je ne croyais voir que le vide, tout à coup j'eus un si brusque tressaillement que je faillis lâcher la touffe de ronces à laquelle je me cramponnais..."

"Là-bas, et s'éloignant rapidement du château, je venais d'apercevoir deux silhouettes qui, de seconde en seconde, devenaient moins distinctes, et, dans ces deux silhouettes, j'avais cru reconnaître celles que je cherchais !..."

"Mais, bien que j'aie encore de bons yeux, un doute pouvait me rester, et ce doute il fallait l'éclaircir... l'éclaircir sur le champ.

"Alors, sans perdre un instant, je regrimpai aussi vite que je peux, et comme un fou, je cours là-haut, dans la chambre qui me sert de grenier... là-haut, dans cette chambre d'où l'œil peut embrasser tout le vaste horizon de Morgoff..."

"Puis, braquant au loin une jumelle marine, je cherche, je fouille... et c'est un cri de joie, un cri de triomphe qui m'échappe !..."

"Oui, là-bas, ce sont bien mes deux fugitives !

"Oui, je ne me suis pas trompé, ce sont bien mes deux prisonnières que maintenant je revois !... que maintenant je reconnais !..."

"Et voilà pourquoi, garçons, vous n'avez vu tout à l'heure arriver comme un fou dans la cour du château !... Et voilà pourquoi nous courons, au risque de nous rompre les os, à travers ces chemins qui sont pleins de fondrières !

"Et, tout en achevant de parler ainsi, Korrigan venait encore de cingler les chevaux, puis, se dressant de nouveau sur le siège, de regarder devant lui..."

"Mais, devant lui, devant nous, c'était toujours la grande route toute nue, la grande route complètement déserte.

"Alors Korrigan eut un petit ricanement sinistre, un petit ricanement que j'entends encore :

"—Oh ! ça ne fait rien, dit-il, elles peuvent avoir de l'avance, nous les rattraperons... tout de même !... Et quand une fois je leur aurai remis la main dessus... quand une fois je les aurai ramenées au château, je le jure bien qu'elles ne fileront plus !..."

"Et, continuant de ricaner, il eut un geste de menace.

"Mais les chevaux, les naseaux fumants et le poitrail ruisselant de sueur, avaient beau voler, dévorer l'espace, en face de nous, sur la grande route qui s'étendait à perte de vue, c'était toujours le même vide, la même solitude.

"—Pourtant, je parierais ma tête, reprit Korrigan qui parlait toujours les dents serrées, qu'elles n'ont pas dû passer ailleurs et que c'est bien ce chemin-là qu'elles ont du suivre..."

"D'abord, elles ne connaissent pas les sentiers de la traverse... Ensuite, elles auront certainement pensé qu'en suivant la grande route, elles rencontreraient une maison où elles pourraient trouver un asile..."

"Mais voilà ! ajouta-t-il avec un nouveau ricanement. Ce qu'elles ne savaient pas, c'est que c'est un désert ici... un véritable désert !..."

"Et, en effet, c'est en vain que sur la grande route de Morgoff on chercherait une maison, une cabane, la moindre hutte..."

"Aussi n'en doutais-je pas moi-même : si les deux fugitives avaient eu la mauvaise inspiration de prendre ce chemin-là, elles seraient infailliblement rattrapées, infailliblement ramenées dans leurs cachots du château de Morgoff..."

"Et je venais précisément de faire cette réflexion, quand, soudain, je tressaillis.

"Korrigan venait de se dresser d'un bond, tout saisi, et le camarade restait pâle de surprise.

"Car, bien que la route semblât toujours aussi déserte, un grand cri venait de nous arriver... un grand cri plein de détresse.

"—Au secours !... Au secours !

"—La gamine !... C'est la gamine ! s'écria Korrigan qui venait d'avoir à son tour un cri de triomphe. Ah ! je savais bien que nous les rattraperions !..."

"Et son fouet sifflait, sifflait, tandis que la route filait derrière nous avec une rapidité vertigineuse et que la voix de la gamine, de plus en plus pleine d'effroi, continuait de jeter son appel à l'aide, son appel au secours..."

“ La voiture roula encore pendant environ trois minutes, puis, brusquement, s'arrêta.

“ Déjà, avec un cri de bête fauve, Korrigan venait de sauter à terre, puis, le poing fermé et l'injure à la bouche, de courir vers ses deux prisonnières.

“ Étendue sur le dos et les bras en croix, la folle, les yeux clos, demeurait la face tournée vers le ciel. Elle avait la bouche entr'ouverte comme si elle venait d'exhaler son dernier soupir, et son visage, d'une pâleur de marbre, exprimait, en même temps que la souffrance et la lassitude, l'angoisse la plus poignante, le désespoir le plus terrible.

“ La petite, que nous avions d'abord entrevue sur le bord du chemin, jetant dans la solitude qui l'entourait son grand cri de détresse, la petite avait dû sans doute reconnaître de loin Korrigan, car elle avait soudainement disparu, et maintenant nous la retrouvions devant la folle, les bras étendus comme pour la défendre et lui faire un rempart de son corps.

“ Et alors, messieurs, continua Plennioëc, ce qui se passa m'a laissé non seulement un souvenir si pénible, mais encore un remords si douloureux, que j'aimerais mieux ne jamais plus y penser.

“ Je parle de remords, car certainement j'ai eu tort d'être assez lâche pour me montrer dur aussi, brutal aussi envers ces deux pauvres femmes...

“ Mais, mon excuse, si je pouvais en invoquer une, serait dans la crainte que nous inspirait ce scélérat de Korrigan... Elle serait aussi dans la peur que nous avions de perdre notre place et d'être chassés du château si nous ne montrions pas assez de zèle.

“ Mais je le jure ! si j'avais l'air d'approuver Korrigan et de me faire son complice, ce n'était qu'une profonde pitié que j'avais au fond de l'âme pour la pauvre folle et la pauvre petite...

“ Et cela est si vrai, que je leur en voulais de s'être laissé reprendre, de s'être laissé rattraper...

“ Comment n'avaient-elles donc pas compris que, sitôt leur disparition constatée, l'homme qui s'était fait leur géolier se mettrait à leur poursuite ?

“ Comment n'avaient-elles donc pas compris que, si elles voulaient faire perdre leurs traces, elles devaient, au lieu de suivre la grande route, se jeter au hasard à travers les sentiers perdus ?

“ Comment, enfin, avec l'avance considérable qu'elles avaient sur nous, je veux dire sur Korrigan, n'étaient-elles pas plus loin, si loin qu'il n'aurait plus été possible de les rejoindre ?

“ Mais, en y réfléchissant mieux, je compris ce qui avait dû se passer.

“ Une fois hors des murs du château de Morgoff... une fois hors des griffes de Korrigan et de la vieille Micheline, elles avaient dû courir tout droit sur le premier chemin qui se rencontrait devant elles, c'est-à-dire s'engager à tout hasard sur la grande route... Puis, si elles n'avaient pas parcouru une plus grande distance, c'est que sans doute, la folle, qui ne vivait plus que par miracle, n'avait pas pu aller plus loin et était tombée là, à bout de forces, à bout de courage...

“ D'un bond, Korrigan s'était élancé vers la folle ; mais, comme je viens de le dire, il avait trouvé la petite devant lui...

“ Et jamais je n'aurais cru qu'une enfant si frêle et si délicate pût se défendre avec une telle vaillance, une telle énergie...

“ Les grosses mains de Korrigan avaient beau s'abattre de tout leur poids sur elle, ses poings avaient beau la meurtrir et lui arracher parfois des cris de douleur, il ne pouvait parvenir à l'écartier, et c'était avec le plus effrayant désespoir qu'elle se cramponnait à lui, criant, hurlant toujours...

“ Pendant que cette scène se passait et que la pauvre petite se débattait ainsi contre son géolier, la folle n'avait pas eu un mouvement, pas eu un souffle...

“ Sa face semblait même de plus en plus pâle, son corps de plus en plus rigide...

“ Aussi ne pouvais-je m'empêcher de me dire que celle-là, du moins, ne retomberait plus sous la coupe de la vieille Micheline et de Korrigan, et qu'il n'y avait plus qu'à creuser pour elle un trou dans le vieux cimetière de Morgoff...

“ Cependant Korrigan, exaspéré, hors de lui, avait fini par venir à bout de la résistance de l'enfant.

“ Le front ensanglanté, toute livide, celle-ci maintenant, les mains jointes et le visage inondé de larmes, lui demandait grâce et le suppliait d'avoir pitié d'elle, pitié de sa compagne...

“ Avec des accents vraiment émouvants, elle parlait de sa mère qui mourait de ne plus la revoir... de sa mère qui était très riche, et c'était en son nom qu'elle promettait à Korrigan une fortune s'il voulait leur laisser la liberté.

“ Et pendant ce temps, pendant que la pauvre petite, pleine de désespoir et d'épouvante, le suppliait ainsi, Korrigan n'avait qu'un petit rire menaçant, qu'un petit rire sinistre...

“ Et comme, enfin, il fallait en finir... comme malgré la solitude qui nous entourait, les cris de la petite auraient pu peut-être attirer

quelqu'un, en un tour de main la folle fut enlevée, emportée vers la voiture...

“ Encore une minute, et nous allions reprendre le chemin du château de Morgoff avec nos deux prisonnières.

“ Mais, soudain, nous nous arrêtâmes, tout saisis.

“ Comme la petite poussait des cris de plus en plus aigus, de plus en plus perçants, une voiture, qui semblait aussi se diriger du côté de Morgoff, arriva sur nous avec la rapidité de l'éclair... Et nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître, que la portière, s'étant brusquement ouverte, un homme sauta d'un bond à terre et s'avança vers nous...

“ Et son attitude était si résolue et presque si menaçante que, lorsqu'il demanda à Korrigan ce qui se passait et pourquoi l'enfant criait, Korrigan, malgré tout son aplomb, se troubla, bégaya...

“ Il finit pourtant par dire la vérité, c'est-à-dire qu'il était le gardien du château de Morgoff et le géolier de ces deux femmes qui avaient réussi à s'évader.

“ — Et c'est parce que je viens de les rattraper que cette petite pleure, ” ajouta-t-il.

“ Mais l'inconnu, qui avait déjà tressailli quand Korrigan avait prononcé le nom du château de Morgoff, regardait maintenant très attentivement la folle et je voyais une profonde surprise se peindre sur son visage.

“ Puis, tout à coup, ce fut Korrigan qui tressaillit, car cet homme qu'il ne connaissait pas, cet homme que le hasard venait de jeter pour la première fois sur son chemin, venait de lui dire son nom :

“ Vous êtes Korrigan ! ”

“ Et celui-ci n'était pas encore remis de son saisissement, que sa surprise se changea en stupeur, car l'homme lui disait à présent le nom de la folle :

“ — Yvonne de Chancel ! ”

“ Et le nom de l'enfant :

“ — Suzanne Didier ! ”

“ Puis, son regard s'étant de nouveau porté sur l'insensée qui, toute blanche, toute raide, ressemblait à une morte, il ne put retenir un cri de pitié... Et d'un ton bref et d'un geste impérieux, il ordonna à Korrigan de la déposer à un endroit qu'il lui indiquait et qui était précisément le même où tout à l'heure nous l'avions trouvée...

“ Et s'étant tourné vers sa voiture, sur le siège de laquelle, à côté du cocher, un autre domestique était assis, il n'eut qu'un signe à faire pour être aussitôt compris, aussitôt obéi...

“ D'un bond, le domestique dégringola du siège et retira de la voiture une boîte qu'il lui apporta.

“ Et alors, tandis que nous l'entourions, sans dire un mot, doucement il mouilla le front et les tempes de la folle, doucement il lui fit avaler quelques gouttes d'un flacon.

“ — Oh ! va, c'est trop tard ! me disais-je en hochant la tête. Tu ne la ressusciteras pas !... ”

“ Mais, comme je venais d'avoir cette pensée-là, soudain la petite ne put retenir un cri de joie, et nous autres, Korrigan, le camarade et moi, un cri de surprise.

“ Car si, cette morte ressuscitait !... Car si, ce cadavre se ranimait !... Car cet homme, que je ne pouvais m'empêcher de regarder avec une admiration superstitieuse, et cet homme venait de faire là, en quelques secondes ; de faire là, sous nos yeux, un véritable miracle !... ”

“ La folle, immobile et rigide tout à l'heure, avait eu d'abord comme un faible tressaillement, comme un imperceptible frémissement. Puis ses traits, horriblement contractés par la souffrance et le désespoir, lentement et peu à peu se détendaient... Son affreuse pâleur aussi disparaissait, un peu de sang colorait ses joues décharnées et creuses...

Ses lèvres, d'une blancheur de cire quelques instant auparavant, se rosaient, ses dents se desserraient, un souffle qui de plus en plus grandissait, soulevait sa poitrine, et, tout à coup, ses yeux que je croyais bien clos pour l'éternité, lentement se rouvrirent...

“ Ce ne fut d'abord qu'un regard sans flamme, sans vie, un regard qui ne se posait, ne se fixait sur rien.

“ La petite, accroupie devant elle, agenouillée à ses pieds, étreignait avec force ses mains encore inertes et qui devaient avoir la froideur du marbre, et, de son air hagard, elle la regardait, l'écoutait, mais ne la reconnaissait pas, comme elle ne reconnaissait pas non plus Korrigan, comme il lui aurait été impossible de reconnaître personne.

“ Le visage de l'inconnu qui avait été très sombre, très inquiet, s'était rasséréiné, comme si, à présent, il n'éprouvait plus aucune crainte...

“ Un assez long moment s'écoula dans un très profond silence...

“ De plus en plus la pauvre folle revivait, renaissait, le front de moins en moins pâle, les yeux de moins en moins égarés, et, soudain, comme son regard venait de se porter par hasard sur Korrigan, elle eut, en même temps qu'un cri rauque, un tel tressaillement d'épouvante, un tel tressaillement d'effroi, que celui-ci recula brusquement,

géné par le coup d'œil profond, par le coup d'œil perçant que l'inconnu, en se relevant, venait de fixer sur lui.

— Voyez comme cette malheureuse femme a peur de vous ! lui dit-il à demi-voix et avec un accent où il y avait du mépris et de la colère. Pourquoi ne pout-elle donc vous voir sans trembler ainsi ?... Que se passait-il donc au château de Morgoff ?...

— Korrigan, de plus en plus embarrassé par le regard pénétrant que l'inconnu continuait d'attacher sur lui, bégaya alors quelques paroles que je ne compris pas.

— Mais l'autre ne le laissa même pas achever.

— Brusquement, il le saisit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Ils étaient environ à une vingtaine de pas de nous et il était impossible d'entendre les mots qui s'échangeaient entre eux ; mais, à défaut des paroles, leurs gestes et leurs attitudes suffisaient à me faire comprendre que ce qui se passait entre ces deux hommes devait être très grave.

— Très brusquement, très rapidement, l'inconnu avait sorti de sa poche un portefeuille et en avait retiré une lettre qu'il avait donnée à Korrigan. Et cette lettre, à mesure qu'il la lisait, celui-ci tressaillait, pâlisait, semblait de plus en plus étonné, de plus en plus saisi.

— L'inconnu, les bras croisés, attendait, puis, quand Korrigan eut enfin fini de lire, le geste brusque et l'air plein d'autorité, il lui dit encore quelques mots que toujours je n'entendis pas, mais qui m'intriguèrent beaucoup, tant Korrigan était devenu souple, docile et obéissant.

— Et je me demandais ce que cela pouvait bien signifier, ce que cet inconnu pouvait bien avoir dit au vieux gardien du château de Morgoff, quand ma surprise se changea tout à coup en une véritable stupéfaction, en un véritable ahurissement.

— Tous les deux s'étaient tu et se rapprochaient de nous.

— L'inconnu jeta encore un coup d'œil sur la folle, qui maintenant avait complètement repris connaissance, et serrait éperdument contre son cœur sa petite compagne qui l'embrassait et la mangeait de caresses.

— Puis, la voix très brève, très impérieuse :

— Voici votre chemin ! dit-il à Korrigan en faisant un geste dans la direction de Morgoff. Et voici le mien ! ajouta-t-il en désignant l'autre bout de la route.

— Et Korrigan ne répliqua pas un mot.

— Il nous appela.

— Venez, garçons !

— Et comme il trouvait que nous ne bougions pas assez vite, il nous poussa devant lui, nous entraîna vers la voiture.

— Moins d'une minute après, nous reprenions le chemin du château, mais nous le reprenions sans la folle et l'enfant que l'inconnu, dans un galop rapide, emmenait, emportait je ne sais où...

— Alors de plus en plus intrigué en face de cette étrange aventure, en face de ce nouveau mystère, j'essayai de faire parler Korrigan.

— Pourquoi la folle et la petite ne revenaient-elles pas avec nous ?

— Pourquoi, quand on s'était donné tant de mal pour les rattraper, ne les réintégrait-on pas au château de Morgoff ?

— Pourquoi venait-on de laisser cet homme nous enlever les deux prisonnières ?

— Mais, Korrigan, qui d'abord n'avait pas répondu, finit par m'apostropher brutalement.

— Vous voulez en savoir trop long, Pennoëc, me dit-il, beaucoup plus long que je n'en sais moi-même...

— Mais si vous tenez absolument à être renseigné, vous pouvez vous adresser auprès de votre maître, auprès de M. le baron de Chancel...

— Auprès de M. le baron ?

— Oui, auprès de lui qui me fait reprendre aujourd'hui ces deux femmes qu'il m'avait confiées... Maintenant, pourquoi me les reprend-ils ?... Où les emmène-t-on ?... Quel est cet individu que nous avons si étrangement rencontré ? C'est ce que j'ignore aussi complètement que vous...

— Mais je ne me soucie guère de le savoir, ajouta-t-il, et même s'il faut vous dire franchement toute ma pensée, je ne suis pas fâché d'être débarrassé de cette corvée-là...

— Et pendant tout le reste du trajet, tout pâle et l'air tout pensif, il ne desserra plus les dents.

— Trois ou quatre jours se passèrent pendant lesquels cette singulière aventure resta mon idée fixe, l'idée fixe aussi de mon camarade.

— Puis, comme le mot de cette énigme demeurait pour nous toujours aussi obscur, toujours aussi indéchiffrable, nous finîmes par prendre le parti le plus sage, c'est-à-dire par prendre le parti de n'y plus songer.

— Et voilà, messieurs, ajouta Pennoëc, tout ce que je savais et tout ce que je puis dire au sujet des deux femmes qui étaient renfermées au château de Morgoff...

Le procureur de la République et le juge d'instruction avaient écouté attentivement cette longue déposition.

Pas une seule fois ils n'avaient interrompu Pennoëc ; mais, bien qu'ils voulussent paraître très froids et très impassibles, leurs visa-

ges exprimèrent la profonde surprise que leur avait fait éprouver cet étrange et dramatique récit.

— Ainsi donc, pensaient-ils, la justice ne se trouvait pas seulement en présence d'un mystère, mais en présence de deux mystères : l'enlèvement de ces deux femmes qui avaient été séquestrées au château de Morgoff, et la très étrange, la très extraordinaire disparition du vieux Korrigan et de la vieille Micheline.

Les deux magistrats venaient, pendant un moment, de se consulter à voix basse.

Pour l'enlèvement de la folle et de l'enfant, les ténèbres étaient moins obscures, moins profondes, et la justice n'aurait sans doute qu'à appeler le baron de Chancel pour faire la lumière la plus complète sur cet événement-là...

Mais le plus difficile et la tâche la plus ardue, c'était d'arriver à découvrir ce qu'étaient devenus les deux vieux gardiens du château.

Les deux magistrats étudiaient toutes les hypothèses sans pouvoir s'arrêter à aucune.

D'après les bruits qui circulaient dans le pays de Morgoff et d'après les dépositions qu'ils venaient d'entendre, Korrigan était non seulement un être avare et cupide, mais encore un scélérat qui pour s'enrichir était capable des crimes les plus monstrueux, des forfaits les plus horribles.

— Était-ce la crainte du châtement qu'il avait mérité — si vraiment il était aussi infâme qu'on le disait — qui était la cause de sa brusque disparition ?

— Était-ce ce trésor que l'on prétendait qu'il avait amassé, en dépouillant les malheureux naufragés, qui avait fait tomber à leur tour les gardiens du château de Morgoff sous les coups de bandits venus pour les voler ?

Et ne sachant à quelle opinion s'arrêter, le procureur de la République et le juge d'instruction continuaient à s'entretenir tout bas.

— Les deux hypothèses que nous venons d'envisager sont également admissibles, dit le procureur. Mais cependant on peut faire à l'une et à l'autre les objections les plus sérieuses...

— Tel que ce garçon, tel que ce Pennoëc qui a vécu avec lui, et qui, par conséquent, l'a beaucoup connu, vient de nous le dépeindre, ce Korrigan devait être un gredin plein de sang-froid et qui ne devait guère avoir l'appréhension de la justice.

— D'ailleurs, le genre de crimes qu'il commettait, ces massacres sans témoins, au milieu des tempêtes et de la nuit, devaient lui donner la certitude de l'impunité.

— Ce n'est donc pas, comme je l'avais pensé d'abord, la peur d'être découvert et d'être châtié qui a pu le pousser au suicide et y pousser aussi sa femme, cette vieille Micheline qui était sa complice.

— D'un autre côté, faut-il chercher l'explication de leur disparition dans ce prétendu trésor qu'ils avaient amassé, dans cette prétendue fortune qu'ils devaient cacher dans quelque coin du château de Morgoff ?...

— Eh bien, là encore j'hésite, là encore, je ne sais que conclure, je ne sais que répondre...

— Les habitants de ce pays sont tous de braves gens qui ne peuvent être soupçonnés.

— Il faudrait donc, si la disparition de Korrigan et de sa femme a eu pour cause le désir de s'emparer de leurs richesses, que le coup eût été commis par des gens qui ne sont pas d'ici... que le coup eût été fait par des étrangers.

— Or, mon cher collègue, des étrangers, il n'y en a pas à Morgoff...

— Le pays est trop pauvre, trop désert, et trop éloigné de toute voie de communication importante, pour que les rôdeurs, les trimardeurs, les vagabonds viennent s'y aventurer...

— Or, si selon moi, les Korrigan n'ont pas dû se suicider... s'ils n'ont pas pu non plus être assassinés, il reste donc à leur disparition une autre cause de plus en plus mystérieuse, et cette cause-là, je vous avoue que pour le moment je ne la vois pas, je ne la devine pas...

— Et pas le moindre indice !... Et rien dans tout ce que nous venons d'entendre qui puisse nous guider ! dit vivement le juge d'instruction.

— Les recherches qui ont été faites dans le château par Pennoëc et d'autres habitants n'ont donné aucun résultat...

— Nous marchons donc en pleines ténèbres ! et, jusqu'à nouvel ordre, je ne vois guère que le hasard, sur lequel il faut toujours compter, pour nous permettre de tirer au clair cette affaire...

— Cependant...

Et le juge d'instruction se tut, les bras croisés, le regard fixe.

Il réfléchissait, et comme son silence se prolongeait :

— Cependant ? fit toujours tout bas le procureur de la République. Quelle pensée vous est venue et que vouliez-vous dire, mon cher collègue ?

Mais, sans répondre, le juge d'instruction se tournant vivement vers Pennoëc, qui causait dans un groupe, lui fit signe de s'approcher.

— C'est ici la chambre de Korrigan, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, monsieur.

—Et il n'en bougeait guère ?

—C'est-à-dire qu'il lui arrivait souvent d'y rester des semaines entières sans sortir...

—Très bien !

Le juge se leva et se mit à marcher lentement dans la chambre, cherchant, fouillant du regard autour de lui, tandis que le procureur de la République et les témoins suivaient curieusement chacun de ses pas, chacun de ses mouvements, se demandant ce qu'il pensait trouver dans cette chambre...

Trois ou quatre fois, le juge en fit le tour, examinant longuement les murs, tâtant parfois aussi du pied le plancher...

Puis, tout à coup, revenant encore à Plennoëc :

—Korrigan, demanda-t-il, n'avait-il que ce coin-là dans le château ?... n'avait-il pas encore à sa disposition un autre appartement, une autre chambre ?

—Si, monsieur, répondit Plennoëc, il avait encore une autre chambre qu'il appelait son grenier et où jamais personne ne mettait les pieds que sa femme et lui...

—Ah ! fit vivement le magistrat. Et où cette chambre se trouvait-elle située ?

—Ici ! dit Plennoëc en montrant d'un geste une des deux tours dont était flanquée la porte du château.

—Et naturellement, reprit le juge, cette porte est fermée et vous ne savez pas où est la clef ?...

—La clef ne quittait jamais Korrigan, répondit Plennoëc. Mais, ajouta-t-il en riant, un bon coup d'épaupe permettrait de s'en passer.

—C'est bien. Conduisez nous.

—Volontiers, messieurs.

Et, passant le premier, Plennoëc monta jusqu'au sommet de la tour où se trouvait le grenier Korrigan.

La porte, en effet, se trouvait fermée, mais Plennoëc, aidé de deux ou trois autres témoins, eut bientôt fait de l'enfoncer.

Cette chambre, on doit s'en souvenir, était celle où l'ancien gélier d'Yvonne et de la petite Suzanne, après être remontés de l'abîme où il était allé chercher ses deux prisonnières, s'était précipité comme un fou pour explorer l'horizon.

C'était aussi de la fenêtre de cette chambre que Korrigan, joyeux et triomphant de retrouver enfin leurs traces, avait aperçu les deux malheureuses femmes s'enfuir.

A peine avaient-ils fait quelques pas que le procureur de la République et le juge d'instruction se regardèrent, tout saisis, car les preuves des crimes de Korrigan étaient là rassemblées, entassées...

Tous ces objets amoncelés dans les coins, toutes ces choses dont quelques-unes avaient une très grande valeur, c'étaient les dépouilles arrachées à ses victimes, c'était le butin volé aux malheureux naufragés.

Le juge d'instruction eut un éclair dans le regard, puis il murmura pour lui seul :

—Ce doit être ici !

Et, là encore, il se mit à étudier, à examiner très longuement et très attentivement tous les murs, s'arrêtant même parfois pour y frapper de grands coups secs.

Et les murs explorés, il se pencha, se mit très longuement aussi à examiner le plancher, ne laissant pas une place sans y poser le pied, sans y frapper aussi parfois de grands coups.

Le procureur de la République venait de se rapprocher de lui, et tout bas :

—Vous cherchez la cachette de Korrigan, dit-il.

Oui, répondit sur le même ton le juge d'instruction. Je voudrais découvrir l'endroit où il a pu enfouir son trésor, car peut-être cette découverte-là jetterait-elle un peu de lumière dans cette ténébreuse affaire...

Vide ou pleine, cette cachette nous renseignerait...

—En effet, dit l'autre magistrat. Mais comment voulez-vous, dans ce château où il y a mille caves, mille trous que nous ne connaissons pas, que personne peut-être ne connaissait que Korrigan lui-même, comment voulez-vous arriver à découvrir l'endroit où cet homme enfouissait sa fortune ?

Mais le juge d'instruction songeait, réfléchissait...

Puis, brusquement :

Attendez donc ! fit-il. Je crois, en effet, que nous faisons fausse route et que ce n'est pas ici que nous aurions quelques chances de trouver ce que nous cherchons...

Mais il me vient une idée...

—Quelle idée, mon cher collègue ?

—Une idée que je crois très juste.

Korrigan était, paraît-il, d'une horrible avarice.

Or, un avare comme lui, un avare qui, pour s'enrichir, ne recule même pas devant des crimes, ne s'éloigne pas beaucoup de son or.

Dès lors, il est donc à peu près certain que Korrigan l'avait gardé tout près de lui, de façon à l'avoir sous la main.

Par conséquent, je me suis trop pressé de monter ici, et c'est dans la chambre où nous étions tout à l'heure... dans la chambre où il couchait, où il vivait, qu'il nous faut chercher encore...

—Pourtant...

—Oui, on a déjà fait là des recherches, mais peut-être n'ai-je pas bien vu...

Et, au grand étonnement de Plennoëc et des autres témoins, qui n'avaient pu saisir un seul mot de cette conversation, les deux magistrats sortirent rapidement.

Revenu dans la chambre de Korrigan, le juge d'instruction demeura immobile, jetant un regard autour de lui.

—Cette chambre n'est cependant pas grande, reprit-il. Si elle a quelque cachette, comme j'en suis de plus en plus convaincu, on devrait donc la découvrir tout de suite, et je ne vois rien, aucun trou dans les murs, aucun vide sous le plancher.

Et de nouveau il venait de se baisser, de nouveau il venait de se mettre à chercher quand, soudain, comme il arrivait tout au fond de la chambre, et tout près du lit de Korrigan, il ne put retenir un mouvement de surprise.

Ses yeux venaient de tomber sur une petite plaque de fer... sur une petite plaque ronde, pas plus large qu'une pièce de quarante sous, et si rouillée qu'elle se confondait avec la couleur du plancher.

Et, brusquement, il eut le pressentiment qu'il brûlait... le pressentiment que ce devait être là l'endroit où le sinistre gardien du château de Morgoff enfouissait son horrible trésor.

Il examina encore plus attentivement cette petite plaque, et de plus en plus il fut convaincu qu'il ne devait pas se tromper.

—Oui, sans doute un ressort secret, murmura-t-il, un ressort qui doit faire ouvrir là un trou, une cachette...

Et, son doigt s'étant appuyé sur la plaque, il eut un cri de saisissement... un cri qui fit accourir aussitôt le procureur de la République et les témoins.

Car, instantanément, une trappe venait de s'ouvrir, un vide de se faire dans le plancher, et, l'air triomphant, le juge d'instruction montrait le trou à son collègue.

—Tenez, dit-il, voilà ce que je cherchais !... Voilà ce que je voulais trouver !...

Il se pencha...

Ce trou était plein d'ombre, plein de ténèbres, très étroit et très peu profond.

Un escalier de quelques marches seulement, presque tout droit, y conduisait...

Cette fois encore le juge d'instruction se tourna vers Plennoëc :

—Il nous faudrait de la lumière, dit-il. Tâchez de trouver une bougie... une lampe...

Plennoëc n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur la cheminée pour y trouver une bougie dans un vieux chandelier de cuivre.

Il alluma, puis revint vivement vers le magistrat.

—Éclairez-moi ! reprit celui-ci. Et descendez aussi...

Et tous deux disparurent lentement dans le trou ouvert sous le plancher.

Mais à peine venaient-ils de toucher le sol qu'ils faillirent se heurter à une caisse placée le long du mur de gauche...

Dans ce caveau, si humide et si froid que tout de suite on y grelottait, aucune autre chose, du reste.

—Prenez cette caisse... Montez-la, dit le juge à Plennoëc.

Mais celui-ci, tout en la soulevant, se mit à rire.

—La fortune, le magot, le trésor des Korrigan ! dit-il.

—Non, le trésor des naufragés ! répondit le magistrat, la voix grave. Oui, je crois que c'est là-dedans que le bandit devait renfermer les prises qu'il faisait pendant les tempêtes...

Le magistrat ne se trompait pas.

Cette caisse, en effet, était bien celle que nous avons vu un jour la vieille Micheline traîner devant Korrigan... c'était bien la caisse où les deux misérables enchaînaient le produit de leurs crimes...

Plennoëc venait de la déposer au milieu de la chambre et, tout saisis, tout anxieux, tous les autres témoins venaient de se rapprocher, dans l'attente de voir quelle grosse fortune, quel immense trésor elle pouvait contenir, quand le juge d'instruction, s'adressant encore à l'ancien domestique du baron de Chancel, dit :

—Ouvrez-la !

Mais la caisse était si bien fermée, si bien cadenassée, que l'ouvrir n'était pas chose facile.

Mais Plennoëc n'était pas non plus homme à se trouver longtemps embarrassé.

Se levant d'un bond, il courut vers la table dans le tiroir de laquelle il savait que l'ancien gardien du château de Morgoff serrait parfois quelques outils.

Et, effectivement, sa main tomba tout de suite sur ce qu'il lui fallait, c'est-à-dire — chose étrange ! — précisément sur le ciseau et le marteau qui avaient servi à la vieille Micheline pour desceller la dalle du souterrain et que Korrigan avait jetés là...

—Voici l'affaire ! dit vivement Plennoëc. Oh ? ce sera vite fait !...

Et ce fut vite fait, en effet. Quelques coups de marteau suffirent à faire sauter le couvercle de la caisse, et, brusquement, le trésor des vieux gardiens du château de Morgoff apparut étincelant, aveuglant...

“ Les deux magistrats eux-mêmes s'étaient redressés, tout saisis, tandis que Plennoïc et les autres témoins n'avaient pu s'empêcher de tressaillir et se regardaient tout pâles.

“ Quoi ! ce trésor que l'on prétendait que les Korrigan cachaient... ce trésor dont on se parlait à voix basse, n'était donc pas un conte, n'était donc pas une légende !

“ Quoi ! tous ces crimes dont on accusait le vieux misérable et auxquels on n'aurait pas mieux demandé que de ne pas croire, tant ils étaient épouvantables et horribles ; quoi ! tous ces crimes étaient donc bien vrais, bien prouvés !..

“ Et dans le grand silence qui se prolongeait, tous les yeux continuaient à demeurer fixés sur ce tas d'or dont l'éclat éblouissait et donnait le vertige.

“ —Et il y a aussi des bijoux !.. toute une collection de bijoux ! s'écria Plennoïc, la voix étranglée. Ah ! le vieux gueux, comment pouvait-il dormir tranquille avec tous ces crimes, toutes ces infâmies sur la conscience !”

“ Cependant le juge d'instruction venait à son tour de se baisser et de prendre une poignée de pièces d'or.

“ —Tenez ! dit-il en les montrant à son collègue, il y en a de tous les pays, de toutes les nations... Et quant à ces bijoux, il y en a qui valent une véritable fortune !.. Des colliers de diamants ou de perles rares !.. Et des brillants, des saphirs, mille pierres précieuses !.. Et ce bracelet-là ! ajouta-t-il. Quel travail ! quelle richesse !.. On croirait qu'il a dû orner le bras d'une reine !..”

“ Et comme il retournait entre ses doigts ce magnifique bracelet dont la richesse l'émerveillait, tout à coup, il demeura de nouveau tout saisi.

“ —Et regardez !.. regardez ! s'écria-t-il. Cette tache brune... C'est le doigt de Korrigan dont l'empreinte sanglante est restée là !”

“ Et il venait de rejeter le bracelet et son regard continuait de fouiller dans les bijoux, quand il eut encore un frisson.

“ Car il y en avait d'autres qui portaient aussi la même tache brune... la même tache de sang !.. Car à une boucle d'oreille, d'une valeur inestimable, il venait d'apercevoir non plus seulement la trace des doigts rouges de Korrigan, mais, chose affreuse ! un morceau de chair, comme si, pour s'emparer plus vite du bijou, Korrigan avait coupé l'oreille avec un couteau !

“ Le magistrat se releva vivement très pâle :

“ —Tâchez de refermer cette caisse... de la refermer solidement,” dit-il à Plennoïc.

“ Puis, emmenant à l'écart le procureur de la République :

“ —Eh bien, mon cher collègue, que dites-vous de ma découverte ? lui demanda-t-il.

“ —Je dis, mon cher collègue, répondit vivement le procureur, que je suis enchanté que vos recherches qui auraient pu ne pas aboutir aient donné ce résultat-là, un résultat d'une si grande importance...

“ Je dis quo, grâce à la trouvaille que vous venez de faire, on peut bien dire par miracle, car rien ne vous guidait, — cette affaire va s'éclaircir, devenir beaucoup moins compliquée...

“ Oh ! certes, elle reste encore bien étrange et bien mystérieuse, mais peut-être pourrions-nous maintenant arriver plus sûrement, plus rapidement à la vérité.

“ Car non seulement la découverte du trésor de Korrigan prouve que l'opinion publique ne s'était pas trompée sur son compte et que cet homme était bien le pire des brigands, le pire des criminels, mais encore elle prouve aussi que la disparition de ce misérable et de la vieille Micheline ne doit pas être attribuée à un crime dont le vol aurait été le mobile.

“ Car des voleurs, des malfaiteurs qui se seraient introduits ici dans l'intention de s'emparer de ce trésor dont tout le monde parlait, auraient remué toutes les pierres du château plutôt que de s'en aller les mains vides... plutôt que de ne pas dénicher la cachette où Korrigan enfouissait sa fortune...

“ —C'est clair !

“ —Par conséquent, votre découverte est donc très précieuse, puisque, ainsi que je le disais tout à l'heure, elle simplifie les choses, puisqu'elle va nous permettre de ne plus faire porter nos investigations que sur deux points.”

“ Et, la voix plus lente, le procureur de la République reprit :

“ —Premièrement : la disparition de Korrigan et de sa femme est-elle le résultat d'un suicide ?

“ —Hum ! fit en souriant le juge d'instruction.

“ —Oui, oui, je sais bien que nous n'y croyons pas, reprit plus vivement le procureur, je sais bien que cette supposition paraît très invraisemblable quand on connaît le caractère de ce bandit, le caractère aussi de sa vieille coquine de femme...

“ Mais cependant, comme nous devons tout envisager, arrêtons-nous, pour un instant, à cette supposition-là...

“ Oh ! je ne parle pas de remords, je ne parle pas de repentir, bien entendu !.. Ce sont là des sentiments que des âmes perverses comme Korrigan, qui semblait né pour le crime, sont incapables de commettre...

“ Mais cherchons, tâchons de nous rendre compte si ces misérables n'ont pas pu avoir une autre raison pour en finir avec l'existence... cherchons si, à défaut de remords ou de repentir, il ne pouvait pas y avoir à leur suicide une autre cause...

“ —Et quelle cause, mon cher collègue ? interrompit vivement le juge d'instruction.

“ La peur du baigne ?.. La peur de l'échafaud ?.. Mais ne tombions-nous pas d'accord, tout à l'heure aussi, que si ces coquins ne pouvaient pas connaître le remords, ils ne pouvaient pas davantage connaître la crainte ?.. Mais ne disions-nous pas également qu'ils avaient, en effet, d'excellentes raisons pour croire à l'impunité ?

“ —Oui, les tempêtes, la nuit, la solitude étaient les seuls témoins de leurs crimes...

“ —Et ils auraient eu peur d'être trahis !

“ —Peut-être !

“ —Comment ?

“ —Car remarquez qu'il y a un fait... un fait auquel nous ne nous sommes pas assez arrêtés tout d'abord, puisque, naturellement, la pensée ne se fixe sur rien dans les premiers tâtonnements d'une instruction, mais qui maintenant me revient et me frappe davantage...

“ —Quel fait, mon cher collègue ?

“ —Rappelez-vous ce que viennent de nous déclarer les témoins que nous avons entendus...

“ Tous n'ont-ils pas été unanimes à nous dire que si Korrigan était vu de mauvais œil à Morgoff et que si tout le monde le fuyait, c'est qu'il avait la réputation d'être un voleur et un assassin ?

“ —En effet !

“ —Enfin ces histoires de naufrages... ces histoires de crimes inouis commis à la faveur des tempêtes ne couraient-elles pas tout le pays ?

“ —Eh bien ?

“ Eh bien, mon cher collègue, quoique tous ces vilains bruits qui couraient sur son compte ne fussent colportés qu'à voix très basse... quoique toutes ces terribles histoires de naufrages ne fussent racontées que portes closes et pour ainsi dire à l'oreille, ce ne serait pas supposer l'impossible que d'admettre qu'il a pu connaître... qu'il a pu savoir les soupçons qui pesaient sur lui...

“ Et alors qui sait ce qui a pu se passer, à un moment donné, dans son esprit ?

“ Qui sait ce qui a pu se passer aussi dans le cerveau de la vieille Micheline ?

“ Qui sait si, malgré tout, ils n'ont pas eu la terrible vision du baigne, la terrible vision de l'échafaud ?..

“ Qui pourrait dire, enfin, si malgré tout leur aplomb, toute leur audace et tout leur sang-froid, ces deux brutes n'ont pas eu une minute de folie... une minute où ils ont pourtant frémi en croyant entendre les gendarmes les appeler... les gendarmes frapper à la porte du château de Morgoff ?

“ Et alors...

“ —Ils se tuent ?

“ —Je n'en sais rien... Mais c'est la question que je me pose... la question que je voudrais résoudre...

“ —Mais, dans ce cas-là, dit vivement le juge d'instruction, on retrouverait leurs cadavres, et leurs cadavres ne se trouvent pas !.. Ce Plennoïc, qui connaît admirablement le château, l'a fouillé de fond en comble, et rien !.. rien !.. pas la moindre trace de Korrigan !.. pas la moindre trace de la vieille Micheline !..

“ —Cela ne prouve pas grand'chose... ,

“ —Ah !

“ —Le château est entouré d'abîmes, ils ont pu s'y jeter... La mer est à deux pas, ils ont pu y courir...

“ Oh ! je ne dis pas que cela soit, ajouta vivement le procureur en s'apercevant que le juge d'instruction hochait la tête, je dis seulement que cela pourrait être.

“ Maintenant, je reconnais très volontiers qu'il serait très difficile de se faire une opinion définitive sur ce point-là... très difficile même, dans le cas où les choses se seraient bien passées comme je viens de le supposer, d'en avoir la moindre preuve, la moindre certitude...

“ Car comment pouvait-on demander leur secret à ces abîmes sans fond... à ces gouffres dont la vue seule donne le vertige et remplit d'épouvante !

“ Car comment faire rendre à l'Océan les cadavres qu'il emporte dans ses abîmes plus profonds, plus insondables encore !

“ Mais enfin, mon cher collègue, il est toujours une chose sur laquelle, je crois, nous allons être du même avis...

“ —Et cette chose, monsieur le procureur de la République ?

“ —Cette chose, mon cher juge, c'est que si Korrigan, c'est que si la vieille Micheline étaient encore de ce monde... c'est que si, pour échapper au châtimeut et à l'expiation dont les bruits menaçants qui les entouraient auraient pu leur paraître les avant-coureurs, ils s'étaient tout simplement enfuis du château, tout simplement enfuis

de leur repaire, ils ne se seraient pas enfuis en laissant derrière eux ce trésor, en laissant derrière eux cette fortune...

— Or, puisqu'ils l'ont laissé, puisqu'ils l'ont abandonné, puisque ce trésor est là, c'est bien la preuve certaine, la preuve évidente que les deux coquins ne sont plus vivants... N'est-ce pas aussi votre opinion ?

— Oh ! complètement ! répondit le juge d'instruction. Il est bien certain que les Korrigan n'auraient pas quitté le château en renonçant à tout cet or qui leur avait coûté tant de crimes...

— Mais laissons la question de suicide qui ne vaut pas la peine, je crois, d'être plus longuement discutée, et venons-en au second point sur lequel, selon vous, mon cher collègue, devraient porter nos investigations...

— En bien, ce second point auquel j'allais arriver, en effet, le voici. Mais il faut encore que je vous rappelle les déclarations, les dépositions des quelques témoins qui sont ici et que nous avons interrogés.

— Or, à cette question que nous leur avons posée : "Cet homme, ce Korrigan était-il du pays ?" Qu'est-ce que ces témoins nous ont répondu avec une telle vivacité, je dirai même avec un tel accent de révolte, qu'il était clair que ces braves gens s'indignaient qu'on pût croire une seule minute qu'un pareil bandit fût un des leurs, un de leurs compatriotes !



Et le marquis, passant le premier, s'enfonça dans le souterrain.

— Non, non ! se sont-ils écriés, Korrigan n'était pas de Morgoff !... Korrigan était un étranger !...

— Mais c'était tout ce qu'ils savaient, tout ce qu'ils pouvaient dire, et personne ne savait rien de ses origines, rien de son passé...

— Seul, le baron de Chancel, que nous entendrons, pourra peut-être nous en apprendre un peu plus long sur son ancien serviteur, mais encore cela n'est-il pas bien prouvé.

— Mais passons et arrivons tout de suite où je voulais en venir.

— Et je dis :

— Si nous ignorons tout des antécédents de Korrigan et si rien ne nous est connu de son existence avant son arrivée dans le pays de Morgoff, nous pouvons cependant, sans courir le risque de le calomnier, je pense, nous faire une idée de ce qu'il était autrefois en nous rappelant ce qu'il était aujourd'hui ; le plus vil des gredins et le dernier des misérables.

— Or, pourquoi, avant de venir ici, avant de venir habiter le château de Morgoff, n'aurait-il pas eu déjà sur la conscience une de ces infamies, un de ces crimes que la loi ne peut pas toujours atteindre, soit par fautes de preuves, soit pour d'autres raisons ?...

— En un mot, pourquoi n'aurait-il pas eu derrière lui une haine implacable, une haine qui, pour s'assouvir et se satisfaire, se serait

brusquement dressée en face de lui au moment où il s'y attendait le moins ?

— Une vengeance ?

— Pourquoi pas ?

— Non, mon cher collègue, je ne crois pas plus à une vengeance dont Korrigan aurait pu être la victime que je ne crois à son suicide...

— Et vos raisons ?

— Oh ! j'en ai une foule !...

— Dites !... Dites !...

— Remarquez d'abord que Korrigan n'a pas disparu seul et que l'on ne retrouve plus non plus sa femme... que l'on ne retrouve plus non plus la vieille Michelin...

— Il aurait donc fallu qu'on les frappe tous deux en même temps, et cela ne devenait possible que si l'on pénétrait dans le château...

— Eh bien ?

— Mais que d'obstacles, mon cher collègue, que d'obstacles auxquels vous n'avez point réfléchi !

— En premier lieu, le coup n'aurait pu se faire que la nuit, car en plein jour et bien que Morgoff ne soit pas très habité, comment aurait-on pu se risquer à faire disparaître les deux cadavres, puisque, encore une fois, ils ne sont plus là !

— En second lieu, si Korrigan était si méfiant qu'il n'entr'ouvrait jamais à personne la porte du château, même dans la journée, comment n'aurait-il pas été encore plus soupçonneux en présence de cette étrange visite qui lui arrivait en un tel moment ?

— Mais je veux même admettre que je me trompe... je veux même admettre que Korrigan, contrairement à son habitude, s'est empressé d'ouvrir au premier appel, au premier coup qu'il a entendu frapper...

— Ce que je viens de dire est tellement en dehors de toute vraisemblance que j'ai eu tort de le supposer, mais enfin admettons-le.

— Admettons aussi que tout a bien marché au gré de ceux qui voulaient se venger de Korrigan...

— Celui-ci est tombé sous leurs coups, la vieille Michelin aussi.

— Il s'agit donc maintenant, — j'y reviens toujours — puisqu'on ne veut pas laisser de traces de crime, de les faire disparaître.

— Ah ! oui, il y a des abîmes !... Il y a la mer !... Mais nous sommes au milieu de la nuit, ne l'oubliez pas !... Il faudrait donc de la lumière pour se guider, pour s'avancer à travers les rochers, pour éviter soi-même ces abîmes !...

— Et pour aller à la mer, c'est le même chemin, encore plus dangereux, car il est beaucoup plus long !

— Et pendant ce temps, est-ce que cette lumière que l'on pourrait voir courir au pied du château de Morgoff... que l'on pourrait voir errer à travers les rochers au beau milieu de la nuit... est-ce que cette lumière, qui annoncerait quelque chose de mystérieux et d'étrange, n'exposerait pas à toutes les surprises et à tous les dangers ?

— Non, non, mon cher collègue, croyez-moi, ajouta avec un accent de plus en plus convaincu le juge d'instruction, il n'y a dans le cas de ces deux misérables, si brusquement et si soudainement disparus, ni suicide, ni vengeance assouvie...

— Qu'y a-t-il, je n'en sais rien, car nous ne sommes encore qu'au début de notre enquête, mais je le saurai, nous le saurons !

— Et les deux magistrats, que Plénocée et les autres témoins regardaient avec curiosité, échangèrent encore quelques paroles à voix basse.

— Un quart d'heure plus tard, ils remontaient en voiture et s'éloignaient rapidement de Morgoff...

— Les scellés avaient été apposés sur la caisse qui renfermait le trésor des Korrigan, et Plénocée et un autre habitant du pays constitués gardiens du château.

— Puis le journal que le hasard avait fait tomber entre les mains de Clotilde ajoutait :

— Tel est, dans tous ses détails, le dramatique événement qui vient de se passer dans le vieux château de Morgoff...

— Nous tiendrons, du reste, nos lecteurs au courant des moindres faits qui pourraient survenir et apporter enfin un peu de lumière dans cette affaire, qui non seulement passionne au plus haut point les habitants de Morgoff, mais encore tous ceux des pays environnants.

— Vingt fois, tandis qu'elle lisait, ou plutôt qu'elle dévorait ce long article dont elle n'avait pas sauté une seule ligne, sauté un seul mot, Clotilde avait été sur le point de défaillir.

— Ah ! sa pauvre enfant... Sa pauvre petite Suzanne entre les mains de cet affreux Korrigan... entre les mains de cette horrible Michelin, ce qu'elle avait dû souffrir !

— Pauvre petite !... Pauvre petite ! murmurait-elle en se tordant les bras de colère et de désespoir.

— Elle appelait sa mère pour que je la défende contre ce de Guérande, le monstre qui me l'a volée !... pour que je l'arrache des mains de ces deux infâmes, qui s'étaient faits ses tortionnaires et ses bourreaux !...

« Oui, elle m'appelait, et ses cris je ne les entendais pas ... et je ne pouvais rien pour elle... rien!... rien!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

Et des flots de larmes l'aveuglaient, tandis qu'elle sentait son cerveau s'emplier de vertige, s'emplier de folie.

Mais, soudain aussi, parfois elle se redressait toute frémissante, l'œil chargé d'éclairs, tout son pâle visage de martyr exprimait une haine terrible.

C'est qu'alors sa pensée se fixait encore sur l'ancien fiancé d'Adrienne... sur le misérable père du petit Maurice... sur l'ignoble comte de Guérande, enfin!

Oh! celui-là... ce tourmenteur de femmes, ce tourmenteur d'enfants... cet être qui n'avait aucun sentiment, aucune pitié... ce monstre pour qui elle avait failli mourir, par qui peut-être elle perdrait son enfant... Oh! oui, est-ce que celui-là resterait toujours impuni!... Est-ce que le crime sans nom qu'il avait commis ne serait pas châtié!

Oh! non, non, non, cela ne pouvait pas être... cela n'était pas possible!... Oh! non, Dieu ne pouvait pas se faire le complice de cet homme!... Non, Dieu ne pouvait pas refuser de la venger!...

Et elle se renversait encore, toute blanche, les poings crispés, effrayante d'une indicible colère.

Mais ce qui surtout lui déchirait et lui broyait le cœur, ce qui surtout était pour elle une torture sans nom, c'était, dans ce journal qu'elle venait de lire et qu'elle tenait encore dans ses mains fiévreuses, l'émuant et dramatique récit que Plannoëc avait fait aux magistrats de l'évasion d'Yvonne et de la petite Suzanne du sombre château du baron de Chancel... le saisissant récit de ce qui s'était passé sur la route de Morgoff quand le misérable Korrigan avait eu enfin la joie de retrouver, de rattraper ses deux victimes...

Et alors ce n'était plus seulement le nom de sa fille, le nom de sa Suzanne adorée qui montait à ses lèvres, mais encore celui de cette pauvre femme, de cette pauvre mère qui, elle aussi, avait tant souffert!... mais encore le nom d'Yvonne...

Et il lui semblait la voir, entraînée par la petite Suzanne, fuyant, toute pâle encore des mille supplices qu'elle avait subis, des mille tortures qu'elle avait endurées, l'affreux cachot, l'horrible prison où on l'avait jetée, où l'on espérait bien la voir mourir!...

Oui, cette scène-là... cette scène de l'évasion des deux prisonnières lui avait causé une si profonde émotion que c'était elle toujours qu'elle revoyait... que c'était à elle toujours qu'elle repensait...

Les yeux fermés et la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, elle suivait, dans leur fuite éperdue, la folle et l'enfant.

Comme elles avaient dû être heureuses de se sentir libres... de ne plus sentir peser sur elles la lourde pierre de ce sépulcre!...

Comme pour échapper à leurs bourreaux, elles avaient dû soudain retrouver toutes leurs forces, tout leur courage, toute leur énergie!

Et elle les voyait aussi trembler parfois au moindre bruit qu'elles pouvaient entendre derrière elles...

Et les voyait aussi se retourner parfois toutes frissonnantes, pour jeter encore un regard sur les vieilles tours du château de Morgoff...

Elle voyait Yvonne, pâle, défaite, presque défaillante, et cependant se raidissant pour ne pas tomber en chemin, et puisant dans le souvenir de son fils, dans son amour pour son cher petit Maurice, qu'elle allait bientôt revoir, une énergie surhumaine.

Mais devant elle, à perte de vue, la route de Morgoff s'allongeait, s'allongeait, déserte et solitaire...

La petite Suzanne, qui toujours l'entraînait, qui de plus en plus la sentait faiblir et chanceler, cherchait éperdument autour d'elle un asile, une maison où l'on aurait bien voulu leur donner l'hospitalité, un refuge, enfin où elles auraient pu échapper à Korrigan qu'elle croyait parfois entendre les poursuivre et les talonner!...

Et Clotilde, toujours les yeux fermés, toujours évoquant cette scène qui la rendait toute frissonnante, Clotilde continuait de suivre dans leur course folle, dans leur course hors d'haleine, les deux prisonnières.

Et, soudain, son visage se crispa, elle eut un cri sourd et douloureux.

Elle venait de voir Yvonne s'arrêter brusquement, prise de vertige, prise d'une faiblesse qu'elle ne pouvait plus vaincre...

Elle venait de la voir chanceler entre les bras de la petite Suzanne et tomber comme une masse sur le sol, les bras en croix, sa face livide de morte tournée vers le ciel qui les avait abandonnées!... vers le ciel qui allait les trahir!...

Car là-bas, là-bas, tout au fond de la route... là-bas, du côté du château de Morgoff, Clotilde voyait s'élever de gros nuages de poussière... de gros nuages qui à chaque minute se rapprochaient, grandissaient...

Clotilde voila son visage de ses mains:

— Mon Dieu! c'est lui! murmura-t-elle, c'est Korrigan!... c'est leur bourreau qui va les reprendre!...

Puis, soudain, elle tressaillit, car les cris que la petite Suzanne

avait jetés à ce moment-là... ces cris si désespérés et si déchirants, elle venait de les entendre!

Et dans cette vision où tout s'évoquait pour elle avec une si étrange netteté, elle voyait aussi la joie hideuse de Korrigan en retrouvant enfin les deux fugitives.

Et toute frémissante, hors d'elle, elle assistait à la lutte sauvage, à la lutte sans pitié de ce misérable avec la pauvre enfant si frêle, mais aussi si courageuse, si vaillante et si brave!...

Et elle entendait aussi les cris de triomphe du monstre, quand enfin l'enfant était vaincue, terrassée!...

Et elle entendait aussi ses ricanements ironiques et menaçants quand la pauvre petite, éperdue de terreur et de désespoir, se traînait à ses pieds et lui demandait grâce!

— Oh! l'infâme! Oh! l'infâme!... murmurait-elle les dents serrées, tous les traits décomposés.

Puis son visage exprimait tour à tour la surprise, le saisissement, une angoisse immense.

Elle voyait Korrigan reprendre seul le chemin du château de Morgoff... et cet inconnu, cet étranger, ce passant qu'il venait de rencontrer sur la route, emmener Yvonne et Suzanne!...

Quel était donc cet homme?

Quel rôle celui-là allait-il donc jouer dans ce drame de plus en plus sombre, de plus en plus mystérieux?

Où donc avait-il emmené sa fille?... Où donc avait-il emmené la mère de Maurice?... Où donc les cachait-il?... dans quel autre cachot?... dans quelle autre prison?

Car, pour sûr, cet inconnu devait être aussi pour elles un géôlier, devait être aussi pour elles un bourreau!

Car, s'il en eût été autrement, si cet homme eût été un ami, un sauveur, est-ce que la pauvre Yvonne n'aurait pas déjà été rendue à Maurice?... est-ce que la petite Suzanne n'aurait pas été depuis longtemps déjà dans les bras de sa mère?

Et si elles n'étaient pas encore revenues, si elles n'étaient pas encore rendues à ceux qui les aimaient, c'était donc qu'en s'évadant du château de Morgoff, les deux pauvres femmes n'avaient fait que changer de tombe, que changer d'enfer!...

Et le comte de Belleruche, que faisait-il?

Que faisait de Prades?

Chaque jour, elle attendait de leurs nouvelles, et, chaque jour, c'était le même silence inquiétant, le même silence étrange!

Étaient-ils sur la trace de cet inconnu?

Était-ce là la cause de leur retard, la complication qui la laissait sans nouvelles?

Oui, peut-être!

Mais cette incertitude devenait pour elle un supplice plus horrible chaque jour... Mais il y avait des moments où un si grand désespoir s'emparait d'elle, qu'elle avait peur de devenir folle aussi... folle comme la malheureuse Yvonne!

Des sanglots venaient de la reprendre, et elle laissa tomber lourdement sa tête dans ses mains.

Mais elle n'était plus seule.

Doucement, la porte s'était ouverte et, pâle et triste aussi, le petit Maurice était apparu.

Pendant quelques secondes, il demeura immobile; puis, comme il venait de s'apercevoir que Clotilde pleurait, d'un bond il courut vers elle, dans un élan de tout son cœur, de toute son âme...

Puis, lui écartant les mains et lui voyant le visage tout baigné de larmes:

— Mère, dit-il vivement, la voix toute tremblante, mère, pourquoi pleures-tu?

Car maintenant il l'appelait ainsi, de ce doux nom de mère, comme s'il eût parlé à Yvonne.

— Mère, pourquoi pleures-tu? reprit-il toujours très ému. Parle-moi!...

— Mon pauvre petit!... Mon pauvre petit! murmura-t-elle entre deux nouveaux sanglots et en l'étreignant avec force contre sa poitrine.

Mais elle n'en put dire davantage, et comme elle continuait de le serrer plus énergiquement encore entre ses bras, le petit Maurice qui, lui aussi, avait à présent les yeux pleins de larmes, essaya de la consoler.

— Mère, ne pleure pas! dit-il en lui mettant un long baiser au front. Ne pleure pas, car tu sais bien combien je suis malheureux et combien je souffre quand tu as du chagrin...

« Ne pleure pas!... Espère!... Ces jours de tristesse et d'angoisses finiront bientôt, je te le jure!...

« Oni, bientôt M. de Belleruche reviendra... M. le marquis de Prades aussi... et ils ne reviendront pas seuls... ils reviendront avec celles vers qui vont toutes nos pensées... avec celles sans lesquelles il n'y aurait plus pour nous de joie et de bonheur sur la terre... ils reviendront avec ma mère et avec Suzanne...

— Ta mère!... Suzanne!... Ah! mon pauvre enfant! ne put s'empêcher de s'écrier Clotilde. Qui sait si nous ne nous berçons pas d'un fol espoir!... Qui sait si nous les reverrons jamais!...

Le petit Maurice avait tressailli, livide.

—Que veux-tu dire ? s'écria-t-il la voix étranglée. Oh ! mère, tu me tues !... Parle vite !... explique-toi, je t'en supplie !...

Il était devenu encore plus pâle et tout son corps tremblait.

—Pourquoi ne reverrions-nous pas ma mère ? Pourquoi ne reverrions-nous pas Suzanne ? reprit-il, haletant. Ne savons-nous pas qu'elles sont au château de Morgoff... au château de Morgoff d'où M. de Belleruche et le marquis de Prades les ont déjà sans doute délivrées ?

—Au château de Morgoff !

—Eh bien, parle !... Que me caches-tu ?... Que se passe-t-il donc ?... Quelle affreuse nouvelle as-tu à m'apprendre ?...

—Parle ! parle !... Tu vois bien que je me meurs d'inquiétude, que je me meurs de douleur !...

Et l'enfant, qui venait de tomber à genoux, s'emparait des mains de Clotilde, et, les portant à ses lèvres, les inondait de ses larmes.

—Parle ! parle ! supplia t-il encore.

—Oui, ta pauvre mère... Oui, ma pauvre petite Suzanne, répondit Clotilde, la voix si tremblante qu'on l'entendait à peine, étaient, en effet, au château de Morgoff... dans ce vieux et sombre château où les avaient jetées ces deux bandits qui s'appellent le baron de Chancel et le comte de Guérande.

—Oui, c'était là où M. le comte de Belleruche et M. le marquis de Prades pensaient les retrouver quand ils nous ont quittés.

—Mais elles n'y sont plus !

—Plus au château de Morgoff !

—Non, mon enfant, elles n'y sont plus !

—Mais alors où sont-elles ?... Oh ! tu le sais, mère !...

—Hélas ! non... Tout ce que je sais, c'est qu'on leur a choisi une autre prison, une autre tombe... Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais été plus malheureuse et plus désespérée...

—Tiens ! tiens, mon enfant ! ajouta vivement la jeune femme en montrant au petit Maurice le journal qu'un moment auparavant elle avait laissé glisser sur le tapis, lis ce que je viens de lire... lis ce qui s'est passé au château de Morgoff... lis ces lignes dont chacune était pour moi un coup de poignard !

L'enfant venait de ramasser le journal, tout en continuant à regarder Clotilde,

Que voulait-elle donc dire !

Que s'était-il donc passé au château de Morgoff ?

Que venait-elle donc d'apprendre qui lui avait causé une si profonde douleur ?

Debout au milieu de la chambre, le journal largement déplié, il venait de commencer à lire.

Clotilde, appuyée sur le bras du fauteuil, s'était penchée vers lui, inquiète et anxieuse.

D'abord le long compte rendu des faits étranges qui venaient de se passer au château de Morgoff ne parlait que de Korrigan et de la vieille Micheline :

Très calme, le petit Maurice continuait donc sa lecture.

Mais, soudain, Clotilde le vit tressaillir, pâlir, trembler !...

C'est que, maintenant, il ne s'agissait plus seulement des deux gardiens du château de Morgoff, des deux âmes damnées du baron de Chancel, mais qu'il était question de sa mère, question de Suzanne !

—Ma mère !... Suzanne ! murmura-t-il tandis qu'une sueur froide lui glaçait le front.

Et, de plus en plus pâle, de plus en plus tremblant, il continuait cette lecture dont chaque ligne, où plutôt chaque mot était pour lui aussi un supplice atroce, un coup de couteau en plein cœur.

Et Clotilde, dont le regard ne le quittait pas ; Clotilde, qui demeurait toujours penchée vers lui, non seulement se repentait de lui avoir mis sous les yeux ce journal, qui contenait pour lui, comme pour elle, une si terrible nouvelle, mais encore s'effrayait de le voir devenir à chaque seconde plus livide et plus défait.

Et, brusquement, le journal lui échappant des mains, l'enfant tomba, les genoux brisés, le front dans ses mains, pleurant, sanglotant, hurlant presque.

—Ma mère !... Suzanne !... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

Et Clotilde, qui aurait voulu l'apaiser, le consoler, ne trouvait rien à lui dire.

Du reste, n'était-elle pas elle-même accablée, désespérée, sous le coup d'une douleur qui l'affolait !

Elle bégaya pourtant :

—Maurice... mon petit Maurice, aie pitié de moi !... Oh ! si tu savais ce que tes larmes me font souffrir !... C'est moi, maintenant, qui t'en conjure, ne pleure pas ainsi, ne sanglote pas ainsi... Dieu ne nous abandonnera pas !... Dieu viendra à notre secours !... Dieu nous rendra celles sans lesquelles nous ne pourrions vivre

Mais elle avait beau vouloir donner à l'enfant l'exemple du courage, mais elle avait beau vouloir se montrer forte et pleine de confiance, on sentait bien qu'elle avait le cœur brisé et l'âme éperdue, car c'était en vain qu'elle faisait les plus immenses efforts pour raffermir sa voix et pour retenir les sanglots qui l'étouffaient.

—Ma mère... ma mère, où donc es-tu ?... où donc te retrouverai-je ? s'écria le petit Maurice dans une nouvelle crise de larmes. Est-ce que je ne te reverrai plus ?... est-ce que tu es à tout jamais perdu pour moi... pour ton fils qui t'aime... pour ton enfant qui a déjà tant souffert loin de toi... pour ton enfant qui aimerait mieux mourir s'il ne devait plus recevoir tes caresses, s'il devait vivre sans te sentir près de lui ?

—Oh ! je ne suis qu'un enfant, ajouta-t-il avec énergie, mais si je savais où tu m'appelles, mais si je savais où tu agonises, comme je courrais vers toi !... comme j'irais te défendre !... comme j'irais t'arracher à tes bourreaux et aux miens !

—Oh ! oui, je sens que j'en aurais la force et qu'il n'y aurait pas d'obstacle qui m'empêcherait de te sauver !...

Et, toujours à genoux, toujours anéanti par le coup de foudre qui venait de le frapper, il se meurtrissait le front de ses poings fermés, il criait, il hurlait toujours son immense et inconsolable douleur.

Et Clotilde, qui n'avait plus la force de parler... Clotilde, qui était aussi pâle, aussi livide et aussi défaite que le jour où le glas avait sonné pour elle... Clotilde, qui se demandait aussi si jamais elle recevrait encore les baisers de sa fille, mêlait ses cris et ses sanglots à ceux du pauvre petit !...

Ah ! oui, pleure, pleure, pauvre mère !... pleure, pauvre enfant !... Mais pourtant une joie est en route qui va vous venir... vous venir dans quelques instants... dans quelques minutes peut-être... une grande joie qui séchera vos larmes et vous rendra tout votre espoir !

## X. — LA BASTIDE DES OLIVIERS

Une joie !

D'où donc pouvait-elle leur venir ?

Oh de loin, de bien loin, d'un pays dont ils n'avaient jamais entendu parler et que presque tout le monde ignore... d'un petit pays perdu, là-bas, dans la banlieue de Toulon, en face de la mer aux flots bleus, sous le rayonnant soleil du Midi et dans l'enivrant parfum des orangers et des lauriers-roses...

Là, dans un vrai décor de paradis, se dressait, sur une hauteur et non loin du rivage, une riche maison que l'on appelait "la bastide des Oliviers."

Cette maison était restée longtemps ses volets clos, et son immense et magnifique jardin rempli d'un profond silence.

Puis, un beau jour, peu de temps après que Clotilde était tombée dans sa mort léthargique, ses volets s'étaient rouverts et la vie lui étaient revenus.

C'est que cette maison qui, depuis plusieurs mois, était à vendre, avait enfin trouvé un acquéreur, un nouveau propriétaire qui, disait-on, était venu s'y installer avec sa fille pour le reste de l'été.

A travers la grille du jardin, on avait quelquefois entrevu cet homme dont la physionomie était peu sympathique.

C'était un vieillard, la taille haute et droite, à l'air très froid, au front très sévère.

Quant à sa fille, elle était si belle, mais aussi si triste, si pâle et si faible, qu'on ne pouvait la voir sans se sentir profondément ému.

Quelquefois, à la tombée du jour, on pouvait l'apercevoir assise côté à côté avec le vieillard, sur un banc du jardin ; mais c'était le seul moment où on les voyait ensemble.

En revanche, on pouvait voir, pendant des journées entières, la jeune fille aller et venir, dans sa robe blanche, à travers les longues allées touffues, les longues allées ombrées de la bastide.

Elle marchait lentement, tantôt caecillant des fleurs dont elle composait de magnifiques bouquets, tantôt tournant d'un doigt distraait les feuillet d'un livre.

Mais c'était surtout près de la grille d'où l'on voyait la mer se dérouler à perte de vue, que le plus souvent on la trouvait assise sur un petit banc de pierre caché sous un barreau de verdure.

Les yeux humides, comme si elle retenait des larmes, elle demeurait immobile, le regard fixe, et la pensée très loin, très loin...

Des barques passaient avec leurs voiles blanches dorées par le soleil, des chants de matelots lui arrivaient apportés par la brise, mais rien ne pouvait la distraire, l'arracher aux pensées qui l'absorbaient...

Parfois même, tandis qu'elle demeurait toujours étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, brusquement, comme sous le coup d'une émotion soudaine et violente, elle tressaillit, pendant qu'un lourd et long soupir soulevait son sein.

Quel était donc le rêve qui hantait cette enfant et qui mettait à son front si pur ce sombre voile de mélancolie, ce sombre voile de tristesse ?

Où donc allaient les pensées de cette belle jeune fille qui aurait dû être si heureuse et qui, au contraire, semblait si à plaindre ?

Hélas ! elles allaient vers un passé plein de chagrin, d'amertume et de désespoir !..

Elles allaient vers un passé si douloureux et si récent que son cœur en saignait encore !

Elles allaient vers un être très cher, vers l'être qu'elle aimait le plus au monde et qu'elle pleurait, vers sa sœur, jeune et belle comme elle, et qui plus malheureuse qu'elle encore, souffrait le plus cruel et le plus horrible des martyres !

Elles allaient vers celle qui avait toute sa tendresse et tout son amour, vers cette sœur chérie dont la raison s'était éteinte, et ce qu'elle voyait quand elle restait ainsi le regard fixe en face de la mer, c'était là-bas, dans la vieille Bretagne le coin désert et perdu où s'élevait, sombre et triste comme une prison, le vieux château de Morgoff... le vieux château où se mourait, où déjà peut-être, à cette heure, était morte l'infortunée Yvonne !

Car cette jeune fille si belle, cette jeune fille si pâle et si triste, avons-nous besoin de la nommer et ne l'a-t-on pas déjà reconnue ?

C'était Adrienne... Adrienne si rayonnante quelques mois auparavant, mais qui n'était plus aujourd'hui, ainsi que Clotilde, ainsi qu'Yvonne, que l'ombre d'elle-même.

Or, la veille du jour où nous venons de voir Clotilde et le petit Maurice recevoir ce nouveau coup de foudre de la disparition d'Yvonne et de Suzanne du château de Morgoff, Adrienne se promenait, ainsi qu'elle en avait l'habitude, dans l'immense jardin qui entourait la bastide des Oliviers, un magnifique jardin tout embaumé du parfum des fleurs et tout plein de la joie du soleil.

C'était aux premières heures du matin, et la campagne restait encore plongée dans le plus profond silence.

En face d'elle, la mer immense, la mer sans bornes, la mer où nulle voile n'apparaissait, se déroulait jusqu'à l'infini.

Et elle marchait toujours très lentement, toujours en proie à la même idée fixe qui ne la quittait plus, à la même idée fixe qui, nuit et jour, l'obsédait, remplissait sa vie.

— Yvonne !.. Yvonne !.. Ma pauvre Yvonne ! murmurait-elle si émue qu'elle devenait encore plus pâle et que dans ses yeux brillaient des larmes.

Mais à peine le nom d'Yvonne s'était-il échappé de ses lèvres, qu'elle se retourna brusquement, toute craintive, toute saisie, comme si elle avait eu peur que quelqu'un pût surprendre ce cri de son cœur.

Mais la large allée qu'elle suivait restait déserte... .

Personne... .

Autour d'elle, toujours le même silence profond.

Seuls, s'échappant des nids, les oiseaux se poursuivaient de branche en branche en jetant leurs cris joyeux, et Adrienne, qui s'arrêtait parfois pour suivre leur vol de son regard si doux et si mélancolique, Adrienne ne pouvait s'empêcher de se redire ces beaux vers de son poète aimé, ces beaux vers qu'elle avait relus la veille et qui chantaient encore dans sa mémoire :

Fraîche était la forêt, plus douce était son ombre,  
Lentement je marchais, pensif, dans le bois sombre,  
Tandis que les oiseaux, ennemis des hivers,  
Chœur aidé du Printemps, du Matin, de l'Aurore,  
Heureux, insoucians qu'un rayon fait éclore,  
J'étais en s'enfuyant leurs chansons dans les airs.

Elle fit encore quelques pas d'une allure de plus en plus ralentie, comme elle se sentait très lasse, car elle était si faible ! elle se laissa tomber sur un banc qui se trouvait au tournant d'une allée.

Et son doux, son beau visage se couvrit d'un nuage encore plus sombre, tandis que tout ses traits se contractaient, comme si les pensées qui maintenant l'assaillaient lui causaient l'émotion la plus vive, la plus douloureuse.

Car, en effet, malgré elle, les souvenirs les plus tristes lui revenaient sans qu'elle pût les chasser ; c'était à présent toute sa vie depuis quelques mois qui repassait devant ses yeux.

Un frisson la prit, et ses lèvres eurent un sourire d'immense mépris, d'immense dégoût, car elle venait de voir se dresser tout à coup l'hypocrite figure de son ancien fiancé, l'hypocrite figure du comte de Guérande.

Et c'était en devenant plus pâle et frissonnant de plus en plus qu'elle se souvenait du jour où elle avait failli devenir l'épouse de ce misérable !

Elle revoyait, là-bas, la foule énorme et bruyante qui encomrait les abords de la mairie... .

Elle se revoyait dans la salle des mariages, côte à côte avec le comte... avec le comte dont l'œil étincelait de triomphe, tandis qu'elle, la fiancée que l'on voulait sacrifier à cet homme, était plus blanche que son voile nuptial !

Et, tout à coup, c'était le petit Maurice qu'elle voyait se jeter comme un fou entre le comte et elle... le petit Maurice dont elle entendait encore les prières, les supplications et les cris de douleur... le petit Maurice dont elle voyait encore le doux et beau visage tout inondé de larmes !

Puis c'était la scène terrible du refus... la scène terrible où, au milieu des murmures de surprise et des clameurs de saisissement des invités, elle avait jeté si fièrement à la face du comte tout le mépris qu'il lui inspirait... .

Puis c'étaient, dans la rue, les applaudissements de la foule, l'enthousiaste et longue ovation qu'elle lui avait faite en apprenant ce qui venait de se passer, tandis que, plein de honte et de rage, le comte de Guérande, ainsi souffleté, s'enfuyait en jurant sans doute de se venger... .

Puis c'était la rencontre inespérée... la rencontre miraculeuse qu'elle avait faite d'Yvonne dans ce petit hôtel meublé de la rue Montmartre.

Oh ! cette scène-là... cette scène qu'elle ne pourrait jamais oublier, de quel attendrissement et de quelle émotion elle remplissait encore la jeune fille !

Toujours, oui, toujours, elle revoyait Yvonne mourante, Yvonne agonisante, Yvonne avec ses yeux luisants et sa pâle face de spectre !..

Quoi ! cette pauvre créature si accablée par le sort... cette pauvre femme dont la vie ne tenait plus qu'à un souffle, c'était donc là sa sœur... cette sœur bien-aimée dont le souvenir ne l'avait jamais quittée un seul instant, une seule seconde... cette sœur qu'elle avait connue quelques années auparavant d'une beauté si rayonnante et si souveraine !

Oh ! comme son cœur avait saigné en face du spectacle de cette misère !.. en face du spectacle de cette douleur !

Et, toute tressaillante, des larmes coulant lentement sur ses joues, elle le sentait saigner encore !.. .

Mais, brusquement, elle eut un éclair dans les yeux, car c'était encore *lui*, c'était encore le comte de Guérande qui venait de lui apparaître !..

Oui, c'était lui qu'elle voyait entrer pâle de colère et l'air menaçant dans la chambre de sa victime, dans la chambre de celle que sa trahison avait tuée... .

Et elle le voyait encore s'enfuir affolé... s'enfuir comme un lâche, tandis qu'indignée de son audace et de son cynisme, elle le poursuivait d'un cri de malédiction... tandis que le petit Maurice sanglotait, écrasé de douleur... tandis que, brusquement, soudainement, Yvonne n'était plus Yvonne, mais hélas ! une pauvre folle !.. mais hélas ! une malheureuse insensée !

Et, à partir de ce moment-là, quelle existence horrible, quelle existence pleine de tortures avait été la sienne !..

Quelles luttes affreuses elle avait eu à soutenir contre son père à cause de cet homme qu'elle repoussait... à cause de ce misérable dont elle ne voulait pas, dont elle ne pouvait pas vouloir.

Et comme si elle ne souffrait pas assez de tous ses chagrins, il avait encore fallu qu'elle souffrit à cause de Maurice qu'elle avait failli perdre aussi... .

Mais là sa pensée se calmait, s'apaisait un peu, car c'était à son tour le comte de Belleruche, cet homme si généreux et si bon, cet homme d'une si haute intelligence et d'un si grand cœur, qui se dressait devant elle et dont elle croyait entendre la voix si douce lui parler, la fortifier, lui rendre un peu de courage... .

Et, avec le comte, lui apparaissait aussi Clotilde, cette autre pauvre mère si cruellement, si terriblement frappée aussi... .

— Clotilde ! murmura Adrienne qui eut encore un léger frisson. Ah ! oui, une martyre aussi comme ma pauvre sœur... comme ma pauvre Yvonne !..

Et maintenant c'était dans la chambre funèbre, dans la chambre mortuaire où, pour la dernière fois, elle avait vu la mère de la petite Suzanne, que se reportait la pensée de la jeune fille.

Toujours, oui, toujours aussi elle avait sous les yeux Clotilde étendue sur son lit de mort... Clotilde avec son regard fixe si étrange... Clotilde toute blanche sous la pâle et vacillante clarté des cierges... .

Et c'était ce jour-là... le jour où elle lui avait mis au front le baiser du dernier adieu... le jour où, le cœur brisé de sanglots, elle l'avait quittée en lui murmurant : " Dors en paix ! " oui, c'était ce jour-là qu'elle aussi avait failli mourir !..

Une pâleur livide venait d'envahir le front d'Adrienne, et, pendant un moment, elle parut grelotter comme si, soudain, le feu de la fièvre venait de s'allumer dans ses veines.

Car c'était là un souvenir qu'elle ne pouvait jamais se rappeler sans effroi, qu'elle ne pouvait jamais évoquer sans épouvante.

(A suivre)

#### LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## SAUVETAGE !

Nous empruntons au dernier recueil de la Société des Gens de lettres le poignant récit qu'on va lire. Les catastrophes que les récentes tempêtes ont déchaînées donnent à ces pages un douloureux intérêt d'actualité :

La mer fait rage. Depuis deux heures de l'après-midi, le canot de sauvetage est sorti, non sans peine, par exemple. Il est allé se placer en travers de la barre, à l'entrée du chenal qui relie le port à la haute mer. Le long du môle, les vagues ont cinq mètres, et la moindre d'entre elles emporterait comme des fétus, les garde-fous en fonte si elle les atteignait.

Le coup d'œil est grandiose et sinistre.

Aussi loin que le regard s'étend, la mer bout comme une chaudière. Sous le fouet du vent, elle amoncelle ses lames en paquets monstrueux, les mêle, les embrouille en un inextricable réseau, puis, sans effort apparent, les dénoue, les sépare, les rompt, les agite en chevelures de furies, en lèches longues et minces, pareilles à des langues altérées, les secoue, avec une crinière d'écume. Ou bien elle les soude en un bloc énorme et les pousse à l'instar d'un bélier contre ces obstacles, ces barrières de pierre et de fer que l'homme, ce pygmée indocile, oppose à ses rages échevelées, à ses assauts de folie.

Ce baie d'Audierne est particulièrement redoutable dans les tempêtes. La barre est placée de côté, parallèlement à l'un des plans du rivage, masquant le port au-devant duquel s'avance la jetée à l'instar d'une main secourable.

Seulement, cette main offre un danger. Elle n'est pas active pour saisir les naufragés, et son contact est rude. Si les barques ne gouvernent pas bien au passage de l'étroit chenal, elles viennent infailliblement se heurter à la masse de pierre et de maçonnerie, et s'y brisent.

Le canot de sauvetage tient toujours à son poste de combat — et quel poste ! — il faut avoir l'âme chevillée au corps pour résister à de tels assauts, pour demeurer seulement un instant sous cette attaque furieuse de l'eau salée et du vent dont l'une couvre le corps de cristaux brûlants que le soufflé de l'autre glace, pendant que la pluie, se joignant aux violences des lames, aveugle les yeux et pénètre les vêtements, les collant aux membres et refoulant la sueur dans le sang.

Il y a encore sept bateaux de pêche au large. On les attend ici, au milieu des désolations qui crient et des angoisses muettes. C'est pour les aider à franchir la barre que le patron Kerdic a amené le canot là, en plein centre de la tourmente, et qu'il attend, stoïque, inébranlable, que l'occasion lui soit offerte de se porter au secours du premier qui viendra à passer.

Elle ne se fait pas longtemps attendre cette occasion.

Trois barques apparaissent en même temps.

Elles viennent rapides comme des flèches emportées par les battements d'aile de leur missine au bas ris. Elles portent toutes trois du même essor sur le goulet de la passe.

Du canot de sauvetage, on leur crie de se méfier, qu'un abordage est à craindre et qu'elles se broieront toutes ensemble au pied du môle, si elles ne ralentissent pas leur allure.

Une seule, le *Jean-Marie*, gouverne droit. Son patron est un héros — Balanic, qui a lui-même deux médailles de sauvetage en plus de la médaille militaire, sur sa poitrine d'athlète. D'un suprême effort, il renverse sa barre et fait dévier la barque de dix brasses.

Les deux autres arrivent de front sur le chenal. C'est le moment critique. Passeront-elles ?

La jetée fourmille de spectateurs. Et tous ces spectateurs ont leur part d'intérêt poignant dans le drame. Les femmes dominent dans le nombre. Elles sont accourues là, dévorées par l'anxiété, traînant leurs marmots à leurs jupes. Même celles dont les pères, les frères, les fils ou les maris sont rentrés, sont là pleines de sollicitude, haletantes à la pensée du danger commun. Car c'est là, dans ces populations des côtes, dans ces foyers pauvres et vaillants, que se retrouve la solidarité, l'esprit de la même grande famille sans cesse éprouvée par la perte de l'un des siens.

Elles sont là, agenouillées et priant, ou debout, incapables de maîtriser leurs émotions, de retenir leurs cris de stupeur ou de désespoir. Quelques hommes, la plupart des vieillards, les rudoient à dessein. C'est leur manière de consoler.

— Hé, là-bas, Gaid Le Marié, si vous croyez que vous miaulements vont faire revenir plus tôt votre homme, vous vous trompez. Allez donc coucher le petit. Il sera mieux au lit qu'ici pour le sûr.

Le fait est que la place n'est pas enviable.

A chaque seconde, la mer se fait plus grosse, plus furieuse. Maintenant, elle attaque la jetée des deux bords à la fois. Les vagues ne se gênent plus. Elles escaladent les murs de pierre et les colonnes de fer. Ce sont des paquets d'eau qui s'écroulent sur toute la longueur de l'étroite chaussée, fermant parfois le chemin à ceux qui voudraient revenir sur leurs pas.

Ceux du môle sont mieux partagés, mais ils n'évitent pas tout le choc. Il est manifeste que, dans un moment, les vagues les atteindront, eux aussi.

Parmi eux, le recteur est là, debout, en surplus et en étole, tenant à la main son bonnet carré, pendant que les remous du vent agitent ses cheveux blancs sur sa pauvre vieille tête d'apôtre. A ses côtés un enfant de chœur élève la croix d'argent des processions. Le vieillard jette aux flots les paroles de l'absolution. Elles trouveront leur chemin et leur placement. De pauvres âmes, se débattant encore dans les liens du corps en perdition, en profiteront pour s'envoler libres et heureuses dans le grand Paradis.

Cependant il s'est fait un silence dans cette foule haletante.

Les deux barques viennent de s'engager dans le chenal.

Ce qu'avait prévu le patron Kerdic se produit.

Poussées avec une force égale, les deux embarcations, au moment d'atteindre le port, s'abordent avec une violence inouïe.

On entend monter de toutes les poitrines des assistants un cri unique, déchirant. Le plus avancé des bateaux a reçu le choc sur l'arrière, le second dans la coque.

Il en résulte que le premier est lancé avec une force indicible dans la partie antérieure du chenal. Il est sauvé. Le second, au contraire, se couche à bâbord dans toute sa longueur. La mer le cueille au hasard, lui arrachant son mât avec deux hommes, dont l'un est pris entre la carène et les pierres du môle et écrasé avec un bruit mat. L'autre doit être noyé.

Une seconde chiquenaude de la vague aplatis la barque sur le cap de pierre. Les planches craquent en gémissant, et les paroles d'absolution du prêtre se mêlent à quatre cris désespérés :

— A moi ! A moi ! ...

Du canot de sauvetage, on vient déjà à leur secours.

Le patron avait trop bien prévu la catastrophe pour n'avoir pas préparé l'aide à porter. Et comme le *Jean-Marie*, maintenu par le bras hercule de Balanic, s'engage à son tour dans la passe, ceux du canot lui signalent les quatre infortunés accrochés à l'épave qui coule.

Balanic a déjà compris.

Lancer aux naufragés une ligne au bout de laquelle flotte une bouée et se laisser emporter ensuite par la poussée du courant est pour le *Jean-Marie* l'affaire de vingt secondes. L'instant d'après, le canot de sauvetage recueille la bouée.

Quelques minutes s'écoulaient avant que le va-et-vient soit établi.

La besogne est difficile, en effet, car les débris de la malheureuse barque s'enfoncent davantage sous chaque paquet de mer. Bientôt elle aura complètement disparu. Il n'y a pas une faute à commettre, pas une seconde à perdre.

L'un des hommes se suspend à l'amarre tendue. On l'embarque rapidement du canot. Un second se risque et se sauve de même. Le troisième n'atteint pas le milieu du parcours.

La mer l'arrache du câble.

L'homme s'efface dans l'abîme.

Il reste à bord le quatrième. C'est un enfant.

Il a déjà de l'eau jusqu'à la ceinture, et l'avant de la barque n'émerge des flots que par soubresauts, par saccades, en attendant que le vortex de sa disparition dévore le pauvre petit mouso qu'elle porte encore.

L'amarre suit le mouvement : elle s'enfonce avec l'épave et remonte avec elle. L'enfant, transi de froid, trempé d'eau de mer, est aux trois quarts paralysé. Il n'a qu'une vie machinale, instinctive, et déjà l'on pourrait lire dans ses pupilles prodigieusement dilatées l'horreur de la mort qui vient, sinistre et stupéfiante.

Le canot de sauvetage fait un recul dans la lame. Le câble se tend violemment.

Du môle on entend la voix de Kerdic qui crie :

— Tiens bon ! On y va, garçon. Tiens bon !

Et le héros, simplement, s'accroche lui-même au câble et se laisse glisser sur ce cordeau raïdi. Il atteint la barque, saisit l'enfant sous la ceinture, le jette sur son épau! et, tandis que le pauvre être se retient de ses mains cramponnées, des mains de noyé, à la robuste encolure du sauveteur, celui-ci reprend, à la force des poignets, le chemin périlleux du canot. Cette presque surhumaine, dans laquelle, à chaque seconde, la mort peut emporter deux proie au lieu d'une.

Tout à coup, l'amarre se détend et flotte ; la barque vient de couler, creusant sous elle un entonnoir monstrueux, Kerdic et son fardeau disparaissent.

Mais, la seconde d'après, ils émergent, hâlant sur la corde que, du bord, on ramène vigoureusement.

Et telle est la grandeur de ce tableau que, de la jetée, la foule entière applaudit.

— Bien fait, Kerdic ! Hardi, matelot ! Il n'y en a pas un autre comme toi. Tiens bon ! Hardi !

En ce moment même, des bras allongés par-dessus le bord hissent les deux naufragés dans le canot.

Il est cinq heures ; le soleil va se coucher. Malheur ! Où sont les quatre dernières barques qu'on attend ?

Le canot va reprendre son poste sur la barre. Entre temps, il a déposé l'enfant et les pêcheurs sauvés. Tous ces hommes de fer sont exténués. Mais il y a encore des vivants à secourir. Ils ne failliront pas à la sublime mission qu'ils se sont volontairement assignée.

La foule reflue sur la jetée. La nuit va venir. Et puis, il faut que les femmes donnent la soupe à leurs hommes. D'ailleurs, aucune barque n'est signalée.

Brusquement, une nouvelle clameur s'élève. En un clin d'œil, tout le monde revient au môle. Un spectacle unique, inoubliable, attire tous les spectateurs.

A dix brasses au plus de la masse de pierre, quelque chose flotte, quelque chose ou plutôt quelqu'un, pêcheur ou matelot, qui nage désespérément vers les crampons de fer baignés par la lame. Qu'il puisse seulement y poser une main, et il sera sauvé.

Gaid Le Marié jette un cri terrible, un de ces cris qui montent des entrailles.

— Mon homme ! C'est mon homme !

Eh oui ! ce matelot en perdition, c'est Po! Le Marié, d'Audierne, un libéré du service, qui vient d'épouser Gaid il y a un an à peine. C'est un rude, celui-là ; et ça se voit à la manière dont il dispute sa vie à la mer.

Mais, de ce duel, quel sera le vainqueur ?

La mer est toujours la plus forte. Que peut contre elle ce malheureux, cette épave vivante? Et encore, si on pouvait l'aider? Mais quoi! Le canot est déjà trop loin, et, sous la brame, il ne distingue plus les signaux. Le vent coupe et couvre les voix.

C'est Pol Le Marié qui, tout à l'heure, a été emporté de la barque dans les pli de la voile. Il s'en est dégagé pourtant. Il revient; si le ressac le laisse s'approcher, il peut s'en tirer.

Hommes et femmes l'appellent. Deux fois, Gaïd, folle, ne sachant plus ce qu'elle fait, a voulu enjamber la corniche de pierre. On l'a retenue à temps.

Quelques pé heurs se sont emparés des cordes qu'ils lancent au hasard, du mieux qu'ils peuvent. Poines perdu! le chanvre ne flotte pas. Il roule et le malheureux Pol n'arrive pas même à portée.

D'ailleurs, il n'y regarde pas. Son objectif, c'est le môle; ce sont ces pierres dur s sur le ventre rutilé de la maçonnerie, ces crampons de fer sur lesquels une simple chiquonaude de la lame peut le rompre vif, avant d'emporter au large son cadavre désarticulé, broyé.

Il lutte pourtant, il lutte toujours.

Ce n'est plus de l'eau qui l'enveloppe, c'est un nuage d'écume, un enlacement effrayant de blancheurs, comme si l'infortuné s'enlisait dans la neige. Avec des prodigieux efforts, il parvient à gagner quelques brasses. Une vague l'empoigne, le soulève, le lance furieusement sur le piédestal de pierre, par une épouvantable ironie. "Ah! c'est là que tu vas? Je t'y porte!"

Le choc est rude. Mais le matelot, étourdi, a eu le temps d'allonger le bras. Ses doigts désespérés se referment sur l'un des crocs de fer.

Là-haut, sur la jetée, la foule hurle et trépigne, l'encourageant.

—Encore un peu, encore un peu, matelot. Tu t'en tires!

Des hommes se jettent à plat ventre, avançant les bras pour l'aider à grimper.

Mais tous, les uns et les autres, ont compté sans la mer.

Voici que la terrible main qui a laissé échapper le malheureux le ressaisit. Elle n'entend pas le perdre. Pareil à un insecte qui s'acharne à prendre pied sur le bord d'une assiette de porcelaine, l'infortuné n'a pas plutôt lâché le premier crampon pour saisir le second, qu'un choc de la vague le détache de la paroi de pierre.

Elle s'est ravisée, la vague. Elle a une âme et des yeux féroces, une âme de démon. Elle ne veut pas faire grâce à ce condamné, et si elle le laissait là, sur cette muraille, il pourrait fuir.

Derechef, le malheureux retombe; derechef, il roule sous l'écume qui déferle.

Gaïd, elle, ne pleure plus.

Elle est debout, pâle, les yeux agrandis, le corsage soulevé par la fièvre. Elle parle à son mari, elle l'encourage, elle l'appelle.

—Pol, mon Pol, reviens! Elle se lassera, la gueuse! Elle te laissera alier! Reviens là! Encore un coup, mon homme! Plus à gauche! La pierre est usée, par là.

Et voi à quo Pol Le Marié revient à flot. Il est en sang. La lame de tout à l'heure l'a roulé sur les assis s du môle. Il a laissé des lambeaux de vêtements et de peau sur les roches dures. Mais l'énergie de cet homme est indomptable. Il ne veut pas mourir.

En quatre brassées il a gagné le mur. Il entend Gaïd qui répète:

—Plus à gauche! C'est usé par là. Il y a un trou.

La mer a-t-elle peur, ou est-elle prise de remords?

L'homme passe entre deux dos de vagues, dans un pli. Il arrive, et, pour la seconde fois, ses doigts saisissent le crampon, des deux mains.

L'eau, qui a hésité, accourt, plus furieuse. Une montagne d'eau s'écroule sur Le Marié, éclaboussant les spectateurs haletants.

Mais cette fois, le rude jouteur a deviné la perfidie de son adversaire. Il s'est laissé pendre à bout de bras. La trombe s'est brisée, s'est effondrée sur lui sans l'emporter.

Un élan prodigieux l'éleve jusqu'au second crampon. Au troisième, il est rejoint par la vague. Et quelle vague! Une colonne de six mètres de haut qui arrive en tournoyant.

Le matelot s'aplatit sur la pierre, collant sa face sanglante au mur. L'assaut de la lame l'enveloppe entièrement, le couvre et, envahissant la plate-forme, inonde les spectateurs inondés.

Mais c'est bien fini, cette fois. La mer est vaincue.

Au moment où Pol, épuisé, saisit la main courante de fonte, deux bras forts comme ceux d'un homme le recueillent et l'élèvent.

Pol s'affaisse. Un pâle sourire lui vient aux lèvres en défaillant.

—Gaïd! murmure-t-il.

—Oui, mon Pol. C'est moi! répond la jeune femme. Je t'ai; elle ne te reprendra pas.

Et la vaillante créature charge son mari sur son épaule et l'emporte à travers les vivats de la foule.

Au reste, la joie est revenue. Juste en ce moment, trois des barques rotardaises traversent le chenal sous le fouet de l'ouragan. Là bas, sous la première trame des ténèbres, on voit se mouvoir confusément deux grandes ombres.

C'est le canot de sauvotage qui rentre, remorquant le quatrième bateau.

PIERRE MAEL.

### ABSOLUMENT LOGIQUE

Les élèves d'une école ayant été requis de définir par écrit la différence existant entre un bipède et un quadrupède, un petit garçon donna la réponse suivante:

—Un bipède a deux jambes et un quadrupède en a quatre. Donc la différence entre un bipède et un quadrupède est de deux jambes.



## FEMMES

Faibles, Fatiguées et Epuisées.

Si vous éprouvez des douleurs dans le dos, le côté gauche et l'abdomen, si vous éprouvez des sensations de lourdeur fatigante au bas ventre suivies de maux de tête et d'accès subits de chaleur, si vous êtes devenues irritables, mal disposées et moroses, vous souffrez certainement du **Beau Mal** ou d'autres maladies particulières à votre sexe. Si vous désirez obtenir une guérison prompte et permanente, je vous conseille d'employer immédiatement mon **Composé Végétal** et mes **Tablettes Uterines** et vous ne serez pas désappointées.

... Livre Gratuit ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA RICHARD, Boite 996, Montréal.

## GRAPHOLOGIE

### Réponses aux Correspondants

**AVIS.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Rosa et Bonheur.**—Nature tout à fait charmante. Economie domestique, activité, ordre, discrétion et amabilité. Tous mes compliments à l'occasion de votre prochain mariage.

**Mangeur de Mouches.**—Sens littéraire. Goût peu délicat, cependant, et esprit quelque peu paradoxal. Audace, ambition et énergie.

**Quel bonheur.**—Amour du travail. Nature méthodique réfléchie, silencieuse. Caractère assez affectueux, quoique peu communicatif.

**Mannicette la Galette.**—Nature conciliante et peu impressionnable. Sens pratique et tempérament casanier. Amour de la musique.

**Do you love me.**—Tempérament vif et passionné. Caractère irrégulier, parfois mélancolique et toujours enthousiaste. Sensibilité.

**Thomas.**—Esprit observateur, subtil et très paradoxal. Originalité et ambition. Audace extrême. Je regrette beaucoup, cher St-Thomas, de ne pouvoir vous inviter à mettre le doigt; mais que voulez-vous?

**Marié 27 juin.**—Sens artistique. Caractère froid, mais très affable. Volonté assez énergique quoique très souple. Goût délicat.

**Rouge, Jaune et Noir.**—Nature extrêmement changeante et irrégulière. Grande fécondité de pensées et esprit aventureux.

**Thérèse R.**—Caractère fier, hautain, déterminé. Nature très délicate mais peu sensible. Orgueil immense et ambition.

**Graziella.**—Amour de la musique, du théâtre et de la littérature. Elevation exaltée et romantique.

**J'aime un agent No 1.**—Vous êtes bien un peu coquette, quoique parfaitement disposée à l'amour. Votre nature est ardente et peu énergique.

**Julia Marlon.**—Amour du travail et esprit d'ordre. Nature légèrement portée à la mélancolie. Très grande sensibilité.

**Navet à Carotte.**—Caractère vif, enclin à la colère. Esprit de progrès et d'initiative. Nature généreuse, mais orgueilleuse et fière. Grand amour du jeu et autres "Sports". Il me semble vous avoir déjà donné une ou deux consultations sous d'autres pseudonymes.

**Fleur des Neiges, A. W.**—Votre écriture révèle que vous avez peu d'empire sur vous-même, une grande intensité de sentiments et trop peu de défiance.

**Cornelle.**—Esprit délicat et cultivé. Nature discrète et très prudente. Ambition modérée. Bon talent pour la musique.

**Dur à Cuir.**—Nature un peu irrégulière et originale. Imagination vive, capricieuse et très peu contrôlable. Amour des voyages.

**La fée Gilberte de Longuevie.**—Votre caractère est ardent et impétueux. Vous êtes parfaitement disposée à l'amour et pouvez être très constante.

**Une délaissée, 22 A.**—Sens littéraire. Nature très impressionnable, fortement trempée, pourtant. Grande délicatesse de goût et intensité de sentiments.

**Claire la blonde.**—Nature pondérée réfléchie et prudente. Grand fonds de sensibilité. Caractère ascendant, persuasif et très sympathique.

**Rose Nouvelle.**—Timidité, douceur et indécision. Caractère plutôt porté à subir l'ascendant d'une volonté plus forte.

**Signard.**—Sens artistique et goût pour tous les plaisirs de l'intelligence. Imagination active et caractère entreprenant. Bienveillante.

**M. B. Michel Fét.**—Coquetterie, caprice et insouciance. Nature changeante et volenté très faible. Manque absolu d'énergie et de persévérance.

**Carolina-Bateau.**—Vous manquez de tact, de discernement et de bienveillance. Votre nature, quoique assez franche et loyale, n'est pas du tout délicate.

**Brise des Nuits No 1.**—Sens pratique. Tempérament calme et pacifique. Volonté assez tenace sans être inflexible. Bonnes dispositions amoureuses.

**Le Laurier.**—Esprit observateur. Nature assez conciliante quoique ferme et entreprenante. Entente des affaires et amour du travail.

**Consuela.**—Est-ce votre écriture ordinaire? Elle est singulière. Votre caractère sensible droit, franc et passablement audacieux. Manque absolu de persévérance.

**Jeune mais sérieux.**—Oui vous êtes si sérieux que vous ne donnez grande envie de rire. Votre tempérament est vif, un peu porté à la colère et très orgueilleux. Esprit sarcastique et très paradoxal.

**Paquerette.**—Vous manquez de prudence, de discrétion et de clairvoyance. Votre nature est très ardente, enthousiaste et passionnée.

**Rivadarcos M. L. T.**—Imagination romantique et aventureuse. Audace et bon courage physique. Nature ardente et inflammable. Exaltation.

**Tu l'as trouvé.**—Nature quelque peu ombreuse et déflante. Caractère franc et généreux mais en même temps très opiniâtre.

**Vieux parapluie.**—Amour du travail mais peu d'ambition. Activité, économie et méthode. Timidité et discrétion.

**Syha.**—Originalité, ambition et énergie. Amour des voyages et des aventures extraordinaires. Peu de dispositions à l'amour.

**Marie Reine.**—Votre nature est impressionnable, passionnée et ardente. Délicatesse des sentiments et tendance à la rêverie. Bonnes dispositions à l'amour. Talent musical.

**Joe Beef.**—Caractère entreprenant, esprit d'initiative et imagination ardente. Bienveillance, amabilité et jovialité. Bon voyage au Klondyke. Rapportez-moi donc quelques bons-bons dorés.

**Libre Penseur.**—Votre écriture révèle une nature passablement superficielle et légère, un peu d'égoïsme et de sensualité et une volonté assez tenace.

**Lorette.**—Franchise, désintéressement, bonté d'âme. Nature dévouée généreuse et forte dans l'adversité. Dispositions excellentes en un mot et tout-à-fait supérieures.

**Pain des Anges.**—Votre nature est coquette malicieuse et peu réfléchie. Très grande curiosité, sentimentalité et exaltation.

**Tapichiman.**—Economie domestique, activité et amour du travail. Nature légèrement acariâtre, bonno au fond et pas rancunière.

**Harpe Céleste.**—Sens artistique. Goût très délicat et sévère. Sentiments poétiques. Grande justesse d'appréciation. Aptitudes pour la musique.

**Rateller et si tu savais.**—Vous avez omis le coupon de prime et par conséquent, je ne puis vous satisfaire.

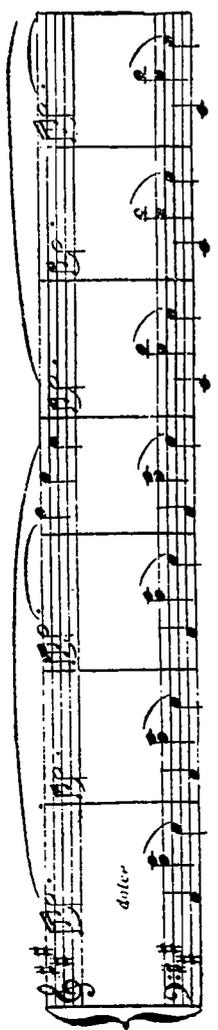
**Coffine.**—Votre nature est ardente et vous avez peu de contrôle sur vos propres sentiments, imagination vive, s'exaltant facilement.

(Suite à la page 30)

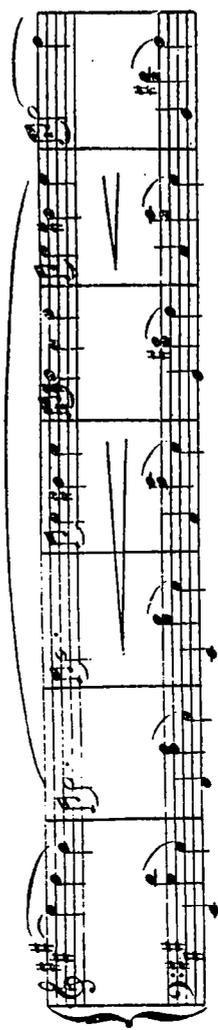
C'EST AGAÇANT

Quoi de plus agaçant qu'une toux opiniâtre? On s'épuise, on se fatigue et on fatigue les personnes qui vivent à nos côtés. Il est cependant si simple de prendre quelques doses de **Baume Rhumal** pour mettre fin à cette torture.

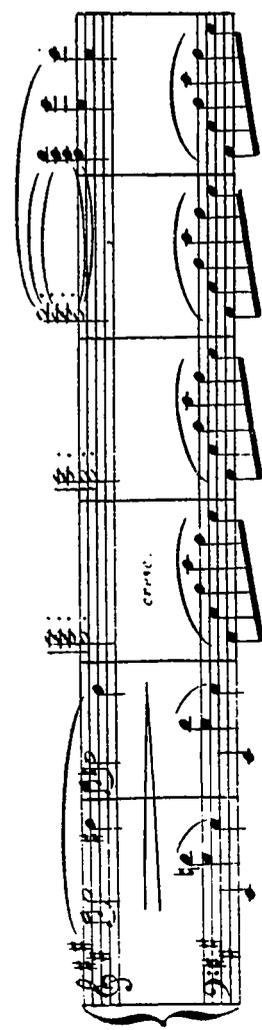
Valse Fin de Siecle — (Suite et fin.)



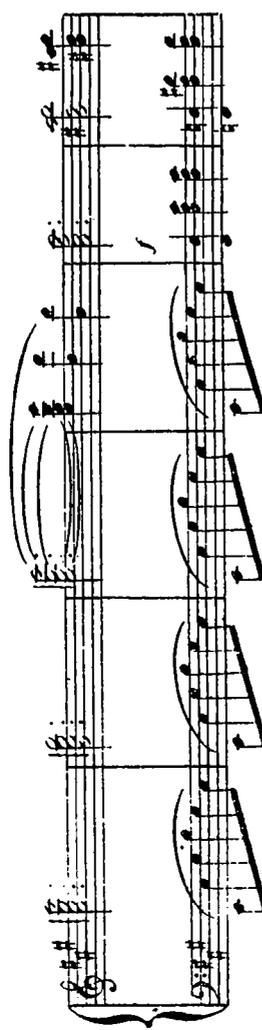
First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two sharps (F# and C#). The music includes a melodic line in the treble and a supporting bass line. A dynamic marking of *dolce* is present.



Second system of musical notation, continuing the piece with similar melodic and harmonic structures.



Third system of musical notation, featuring a dynamic marking of *cresc.* (crescendo).



Fourth system of musical notation, showing further development of the musical themes.



Fifth system of musical notation, concluding the section with a final melodic flourish.



Sixth system of musical notation, continuing the piece.



Seventh system of musical notation, featuring a melodic line with a long slur.



Eighth system of musical notation, showing a melodic line with a slur.



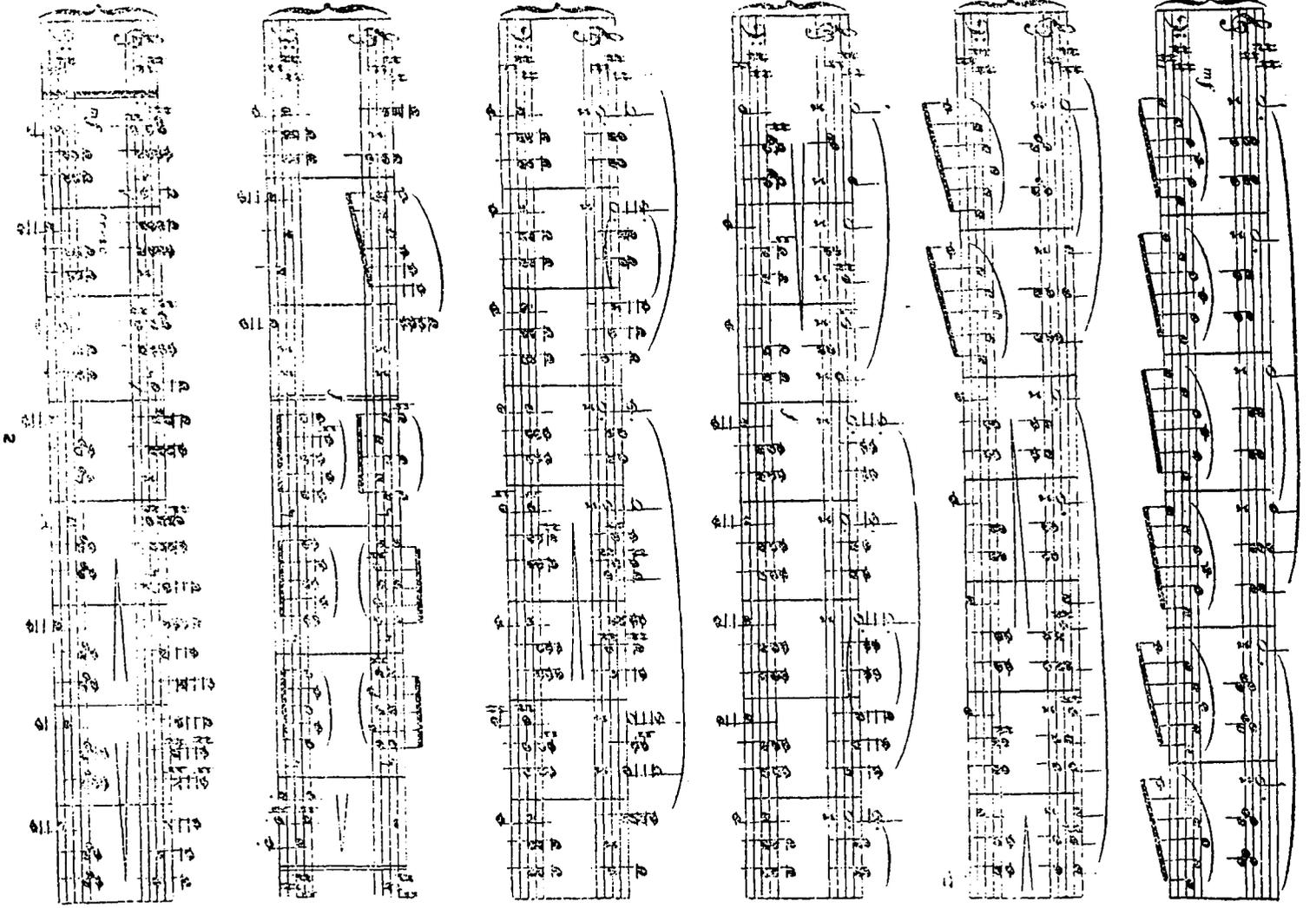
Ninth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *leggero* and *p* (piano).



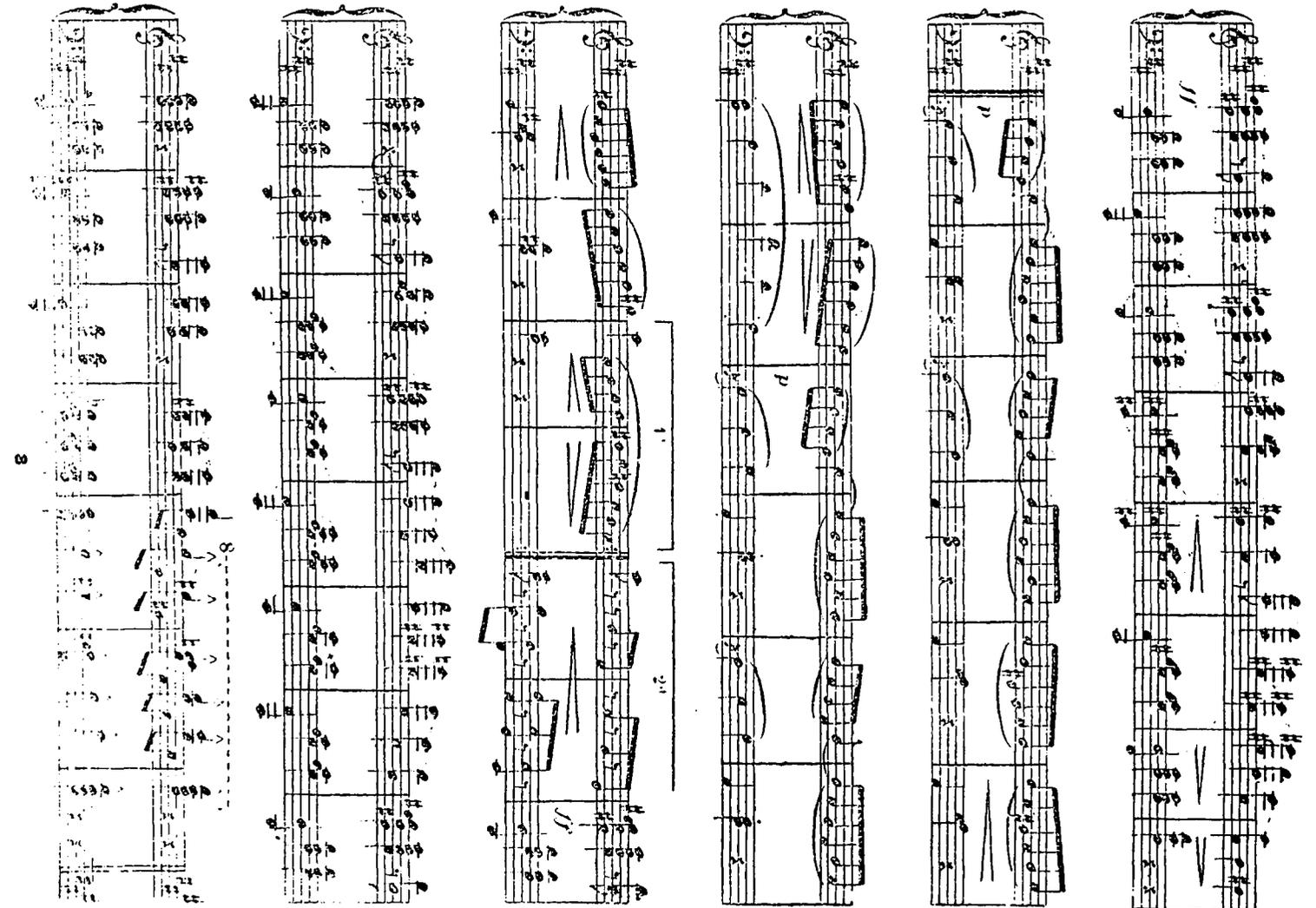
Tenth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *p* (piano).



Eleventh system of musical notation, concluding the piece with a final melodic flourish.



Musical score system 1, measures 1-8. It features a grand staff with piano accompaniment and vocal lines. The piano part includes chords and arpeggiated figures. The vocal lines consist of a soprano and a tenor part. Dynamics include *mf* and *f*. The system is marked with a '2' at the beginning.



Musical score system 2, measures 9-16. It continues the piano accompaniment and vocal lines from the first system. The piano part features more complex chordal textures. The vocal lines continue with melodic phrases. Dynamics include *mf*, *f*, and *ff*. The system is marked with an '8' at the beginning.

## AMOURS D'ENFANTS

Jean a quatre ans et Lucienne aussi. Jean est brun et fort pour son âge. Lucienne est plus frêle, rose, avec des yeux bleus pleins de mystère. Ils sont dans la chambre de la ferme et ils jouent près des chenets de fer, devant le feu qui pétille. La vieille Louise met la table ; son petit pas doucement trotte sur le plancher et, de temps en temps, elles va écumer la soupe qui bout dans le pot.

Jean a pris un serment et il le braudit héroïquement comme un glaive. Dans son âme confuse, c'est tour à tour une arme dont il se servira pour une victoire, ou une charrie qu'il conduit sur les durs labours. Car Jean est le fils des robustes paysans qui, tout à l'heure, vont rentrer, poseront leurs outils, s'assieront à la table où ils oublieront, pour tout le soir, les quotidiens labours.

Lucienne le regarde avec de grands yeux étonnés. Elle est une enfant de la ville, à la santé chétive, aux formes mièvres. Elle est chez sa nourrice, la mère de Jean, les médecins ayant ordonné à ses parents la vie simple et le grand air pur de la campagne, pour consolider en elle sa vie délicate. Bien qu'un sang si différent coule dans leurs veines, Jean et Lucienne sont deux amis unis par ces amitiés d'enfance, aux liens si fragiles et si gracieux. Ils ont ressenti ensemble les premières émotions des choses ; conduit, le soir, par Louise, la vieille grand'mère, ils ont éprouvé, au coucher du soleil, la frayeur des choses qui se voilent de brume, des peupliers qui deviennent des hommes, des meules qui sont des géants. Ils sont allés tous deux chercher de l'eau dans une cruche à la fontaine voisine, et leurs mains se sont jointes pour porter ce lourd fardeau. Ils ont joué et pleuré ensemble, on les a grondés pour de mêmes fautes et tout cela les a unis comme des frères.

— Lequel de vous deux a cassé l'assiette en porcelaine que j'avais laissée sur le buffet ? dit la vieille Louise avec sa plus grosse voix, car elle n'ose pas être sévère avec les tout petits.

C'est Lucienne, assurément, qui aura grimpé sur l'escabeau et qui aura fait tomber l'assiette, pour atteindre un morceau de galette qu'elle contenait. Elle est rouge et ne dit rien.

— C'est moi, grand'mère, dit Jean, le doigt au coin de sa bouche, comme honteux de sa faute. La vieille les regarde, et, comprenant, elle se contente de les embrasser à pleines lèvres, sur les deux joues.

\*\*\*

Les enfants grandissent. Le matin, quand le ciel est clair, ils accompagnent le père jusqu'au champ où il travaille. Assis sur les mottes retournées, ils regardent les grands bœufs cheminer le long des sillons et la force de la terre les pénètre doucement. Puis ils vont sous les pommiers. On leur a confié une corbeille et ils la remplissent avec des fruits qui sont tombés des arbres. Ils courent,

ils rient sur le gazon et ils mordent à belles dents les pommes vertes. A midi, la vieille Louise met dans un cabas le repas du père, et ce sont eux qui vont le porter, sous le soleil de la route, au père assis sous un arbre, à côté des bœufs qui ruminent, près du champ fraîchement remué.

Parfois la mère de Lucienne vient voir sa fille dans une voiture à grelots, qui fait sortir sur les portes les gens du village. Elle apporte aux enfants, des gâteaux, les embrasse longtemps et souvent, et repart, heureuse d'avoir vu sa fille avec des joues rouges, respirant la belle vigueur de la nature.

C'est que les enfants la connaissent cette nature. Se tenant par la main, ils vont sur les chemins pierreux qui montent les coteaux ; ils vont sous les treilles des vignes ; ils traversent des bois, cueillent des fleurs sauvages, s'étonnent des formes bizarres des champignons, examinent les insectes et les fleurs, se divertissent du spectacle infini des arbres et des verdure. Souvent, Jean ôtait ses sabots et prenait Lucienne sur ses épaules pour passer des ruisseaux trop larges.

Et une fois, ils avaient alors neuf ans, comme ils rentraient, le soir, vers la maison, ils s'arrêtèrent à un carrefour. Il y avait une croix : au loin, on entendait un bruit de voiture qui s'éloignait ; les chemins étaient tristes et déserts ; le vent semblait parler de séparations et d'adieux. Lucienne, le cœur serré d'une émotion qu'elle ne comprenait pas, montra du doigt l'horizon et dit :

— N'est ce pas Jean, que tu promets de ne jamais me quitter ?

Jean le promit, tout ému, et ils continuèrent à marcher en silence.

\*\*\*

Les enfants ont quelquefois des pressentiments qui leur font voir par avance les événements de leur vie. Peu de jours après cette promenade, dont ils devaient se souvenir l'un et l'autre, la mère de Lucienne, jugeant sa fille d'âge à recevoir l'éducation qui convenait à sa fortune, vint la chercher un beau jour pour l'emmener. Les grelots de la calèche sonnaient tristement, cette fois, pour les deux enfants, car il fallait se quitter et ils s'aimaient avec leur petit cœur ignorant du monde.

La vieille Louise pleurait dans son tablier ; le père tournait son bécot, tout embarrassé ; la mère disait :

— Voyez comme elle a bien profité chez nous.

Le petit Jean ne trouvait rien à dire pour faire voir son chagrin ; et il lui semblait qu'il ne savait plus pleurer, tant il était triste.

A la portière de la voiture, longtemps, longtemps, pendant que les chevaux galopèrent, Lucienne agita son mouchoir. Et tant qu'il eut des forces, Jean courut sur la route pour la voir. Quand il s'arrêta, n'en pouvant plus, il y avait un tourbillon de poussière et un très vague bruit de grelots qui décroissait.

Jean, alors, pleura de toutes ses forces. Il n'avait plus envie de rien : tous ses désirs étaient finis, car il ne désirait que par sa petite camarade et pour elle. A quoi bon revoir les lieux aimés, rentrer au logis, vivre. Il resta ainsi jusqu'au soir, assis dans le fossé de la route. Et pourtant, des blés, des bois et des vignes, une voix venait à lui qui disait :

— Lève-toi, petit paysan, et reprends courage. Que les chagrins de ton cœur ne t'arrêtent pas. Tu conduiras les bœufs sur les sillons comme ton père, tu sèmeras du grain, ramasseras des gerbes. Le travail te donnera la force qui te manque aujourd'hui. Tu travailleras, tu oublieras. Vois comme la terre est belle. Contente-toi d'y faire ta tâche à la place qui t'est fixée.

Le soir était venu et le petit Jean regagna la maison paternelle.

\*\*\*

L'enfant mit beaucoup de temps à se consoler. Il devint grand, il suivit son père dans les labours, il le remplaça dans les pénibles travaux. Mais il n'oublia pas la petite amie de son enfance. Les paysages familiers, témoins de leurs jeux enfantins, lui rappelaient trop les heures heureuses qu'ils avaient connues. Il souffrait de souvenir, mais le temps est le plus sûr des remèdes et peu à peu la blessure de son cœur s'était apaisée. Ne valait-il pas mieux du reste, qu'il ne songeât plus à Lucienne ! Quelle barrière, plus terrible encore que la distance, les séparait à jamais ! Il n'était qu'un pauvre paysan. Elle, là-bas, devait être une jeune fille aimée et fêtée ; elle devait porter des robes roses, aller au bal, être très belle. Le temps d'autrefois était bien fini : il ne fallait plus songer à le recommencer.

Or, quand il eut vingt et un ans, le service militaire l'arracha à son pays, et il s'en alla dans la grande ville où il savait

que Lucienne était. Il ne songea pas à la revoir. A quoi bon ? Le reconnaîtrait-elle, seulement ? S'il allait à son hôtel, on le ferait boire avec les domestiques pour le renvoyer ensuite avec quelque argent. Il valait mieux qu'il gardât intact son souvenir, qu'il ne s'informât même pas du lieu où s'écoulait sa nouvelle vie.

Il connut la discipline des régiments ; et comme il était d'un tempérament fort, il la supporta sans trop en souffrir. Chaque matin, il allait sur une avenue de la ville, apprendre l'exercice des armes, et il laissait s'écouler sans penser, ces heures dures. Pendant qu'il exécutait des mouvements, selon les commandements, avec la bonne volonté d'une âme simple, son regard errait autour de lui, dans le ciel gris, sur les maisons d'en face. Il y avait de belles habitations, avec de hauts portails, séparées de la rue par une grille et des jardins pleins de fascias et de rosiers. Une fois, à un carreau, il aperçut une figure mélancolique de jeune fille, avec de grands yeux bleus ; et la beauté de ce visage le frappa. Le lendemain, à la même heure, il la revit encore et sans savoir pourquoi il en éprouva comme de la joie. Et le y était aussi les jours suivants, et il s'habitua ainsi à contempler ses yeux, ils ne lui étaient pas inconnus, il lui semblait qu'il les avait vus autrefois, à une époque reculée de sa vie, quand il était tout petit. Il lui semblait que ces yeux étaient pareils aux yeux de Lucienne. Mais il ne songeait pas que Lucienne put être là, si près de lui et que le hasard fut si ciément. Il ne voyait dans cette similitude du regard, qu'une analogie lointaine et sans portée.

A force de regarder la jeune fille, la jeune fille l'avait remarqué :



Il était fils de paysan, elle était une enfant de la ville.

## EXTRAORDINAIRE



I  
Mr Lenfil. — Marie, je viens d'acheter une boîte d'une préparation extraordinaire. Tout ce que ça touche, ça le fait pousser avec la rapidité de l'éclair...

L'admiration naïve qu'elle sentait monter vers elle l'avait touchée, sans doute. Elle le regardait aussi avec bienveillance et avec douceur ; et de loin, le pauvre soldat, isolé, loin des êtres chers, et la jeune fille pensive, semblaient échanger un rêve commun.

Si c'était Lucienne, pourtant ? se disait-il. N'avait-il pas reconnu dans ses yeux bleus, la flamme des jours passés ? Serait-il possible, vraiment, qu'ils se soient retrouvés après tant d'années ?

Bien des inquiétudes tourmentèrent le cœur de Jean et le temps vint pourtant où il quitta le service. Mais il ne voulait pas reprendre la vie ancienne, retourner dans les champs familiers, avant de savoir.

Il revêtit son costume de paysan, et, pris d'un fol espoir, résolu à tenter il ne savait quoi, il se rendit vers l'avenue tranquille où était la maison. Il entrerait, il la verrait, elle le reconnaîtrait à cause de son costume des anciens jours, elle lèverait le doigt comme autrefois pour lui rappeler le serment d'un soir triste ; et il ne voulait pas songer à ce qui arriverait ensuite.

Au dehors, il l'aperçut dans le jardin. Elle marchait doucement et ses doigts distraits faisaient un bouquet. Elle était très pâle, d'une pâleur qu'accentuait encore sa robe claire. Jean était muet d'admiration et de joie.

Un instant, elle fut tout près de lui. Son corps s'inclina en une pose gracieuse pour atteindre une fleur d'un rosier qui grimpait à la grille. Elle vit le passant arrêté ; le regard de ses grands yeux bleus rencontra le regard de Jean ; mais sans doute elle ne se souvenait plus, car elle passa sans faire un signe. Et Jean s'enfuit en courant sur la route...

MAURICE MAGRE.

## CAUSERIE PARISIENNE

Vous êtes propres, chers lecteurs... moi aussi !...

Mais bien que nous soyons tous propres, nous avons l'habitude de lécher — avouons-le — la partie gommée des timbres-poste.

Savons-nous à quoi nous nous exposons, en promenant ainsi une langue imprudente sur le verso enduit de colle de la petite vignette — assez peu esthétique d'ailleurs — que l'administration des postes et télégraphes nous condamne à... allicher sur nos lettres ?

Nous nous exposons à contracter une maladie parasitaire auprès de laquelle la gale est un simple bobo...

Cette affection éminemment contagieuse et qui s'appelle la *pedra* nous vient de la Colombie dont les timbres-poste sont, comme vous le voyez, particulièrement malsains...

Avis aux philatélistes !...

Il n'y a qu'un remède, et il est tout bonnement prophylactique... C'est d'envoyer des lettres non affranchies.

Le destinataire paye double taxe, mais ça vaut toujours mieux — pour l'expéditeur — que d'attraper sur la langue une maladie infectieuse qui dure au minimum quatre bons mois...

Quand je dis *bons*, c'est une façon de parler.

Permettez-moi d'ajouter que si vous ne contractez pas cette maladie, vous risquez toujours, en léchant des timbres-poste, d'introduire dans

vos économies un certain nombre de microbes qui, pour être moins exotiques, n'en sont pas moins très virulents... le *pneumococcus*, le *staphylococcus*, le *streptococcus* et autres *coccus* d'une malfaisance notoire.

Si la science veut prouver qu'elle n'a pas fait faillite, il est temps qu'elle trouve le moyen de nous fournir des timbres-poste antiseptiques.

Voilà longtemps qu'on cherche une effigie adéquate à notre régime... Eh bien ! qu'on y mette Hippocrate, et qu'on enduise le verso d'une gomme hygienique, pectorale, sudorifique, diurétique ou tonique, voire laxative suivant les cas... pathologiques...

On les achètera, bien entendu, chez l'apothicaire...

— Monsieur, je voudrais un timbre-poste de quinze centimes ?

— Qu'est-ce que vous avez ?...

— Une bronchite !...

— Voici un timbre au baume de tou !... nous en avons à l'huile de ricin, au salicylate de soude et à l'iode de potassium

Comme il faut, dans une société bien organisée, contenter tout le monde, même les gens qui ne sont pas malades, on pourrait, pour les amateurs, agrémentez la gomme d'une légère dose d'absinthe.

\* \* \*

La mode est, en ce moment-ci, de l'autre côté de la Manche, aux corsets pour hommes.

« Cette industrie, dit un de nos confrères mondains, a pris depuis quelque temps, un développement extraordinaire... »

« Plusieurs fabricants se sont déjà installés à Londres et l'un d'eux, le plus habile, qui a ouvert récemment ses salons d'essayage dans une des rues élégantes du West End, a plus de clients qu'il n'en peut contenter. Le mois dernier, il a dû confectionner et livrer près de cent corsets d'hommes. D'autres magasins se chargent des réparations, et l'on estime que, rien qu'à Londres, le commerce de ces corsets dont le prix est, en général, assez élevé, atteint un million par an.

« Il y a quelques jours, un officier de l'armée des Indes s'est fait faire deux corsets de baleines — la voilà bien la guerre en baleines !... — dont l'un en satin rose broché et l'autre en soie vert Nil — à toi, Kitchener ! — ornés tous deux de lotus bleu pâle et de fleurs de lis... 350 francs pièce. »

Le fait est que l'Angleterre avait raison de vouloir nous faire la guerre !...

Quand nos soldats auraient vu ces officiers anglais et en corsets de satin rose brodés de lotus, ils auraient mordu la poussière... à force de rigoler comme des baleines — qu'on me passe cette trivialité mais... elle s'impose, en l'espèce de corsets dont s'agit !...

Et ils auraient chanté, nos troupiers, la complainte un peu modifiée de Marlborough :

Quittez vos corsets roses  
En beau satin broché  
Brochés de lotus bleus !... [laine !  
Chamberlon, Chamberlon, Chamber-

JULIEN MAUVRAÇ.

## UNE VRAIE OCCASION

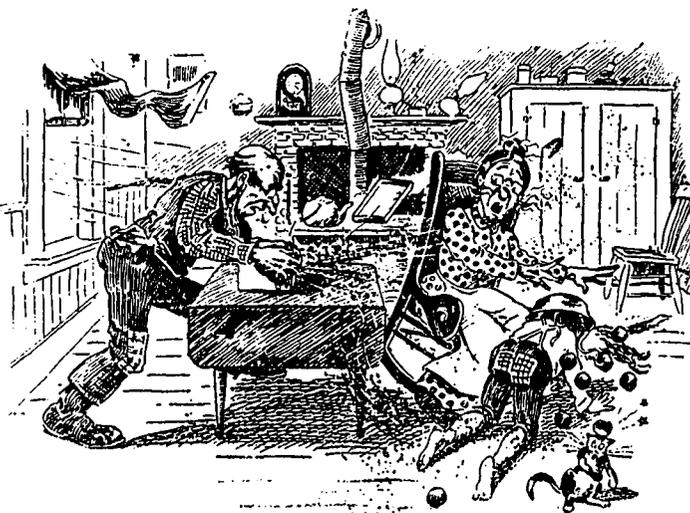
La maman. — Voyons, Marie, qu'apportes-tu dans ton tablier ?

La petite Marie (toute essouffée). — Oh ! maman, la chatte de Lucie Laconnais a eu six petits chats et sa maman veut qu'elle n'en garde qu'un seul, aussi elle m'a donné les cinq autres.

## POURQUOI

Le jeune dudu. — Je vous ai apporté deux livres de bonbons, chérie.

Mlle LaRose. — Oh, merci. Je suis bien contente que vous soyez venu.



II  
... Oh... aïe... ferme le chassis, Marie... »



III  
Le chat des Lenfil. — Ah... oh... hi... mia... aou... Houa...

## CHAMPIONNAT DU MONDE

OTTO RONALDO, *Champion Allemand,*

Vaincu par Louis Cyr au tournoi du Parc Sohmer, le 3 avril 1899.

Photographié pour le SAMEDI par J. A. Dumas, 112 rue Vitruve, coin St-Louis.

## Amusements et Sports

## HER MAJESTY'S THEATRE

Brillante semaine pour les amateurs de bonne musique à notre salle de la rue Guy et en compagnie de la troupe française d'opéra de M. Charley.

Lundi avaient lieu les débuts de quelques-uns des excellents artistes composant cette troupe : de Mme Fierens, une falcon à la voix puissante et bien timbrée, excellente surtout dans le médium ; de M. Gauthier, un superbe ténor d'opéra et de M. Bouxman, basse profonde, dans le rôle du cardinal Brogni ; Mlle Bergès, chanteuse légère, MM. Godefroy, baryton, et Barthe, 2<sup>e</sup> ténor, complétaient une interprétation magistrale.

L'orchestre de 42 musiciens, sous la direction de M. Nicosias, a eu vite fait de conquérir les suffrages du public.

Mardi "Miss Helyett" tenait l'affiche pour les débuts de la troupe dont Mlle Savine est la gracieuse étoile, bien soutenue par Mmes Pougot et Fremant, MM. Godefroy, Désiré, Juste et Bellet.

Mercredi c'était "L'Africaine", la dernière œuvre de Meyerbeer, avec le ténor Gibert, dans le rôle de Vasco de Gama, de Mme Fierens, dans celui de Séliska, de MM. Guidan, dans Nélusko et Bouxman, dans l'amiral Pedro.

M. Gibert possède belle prestance et superbe voix ; son jeu élégant, non moins que son sympathique organe, ont été acclamés comme ils le devaient.

Mme Fierens a tiré du rôle vraiment écrasant de Séliska tout ce que pouvait en être extrait. M. Guidan, le baryton, est un Nélusko auquel le public n'a pas ménagé les ovations et les rappels et qui les méritait en tous points.

M. Bouxman, dans le rôle de l'amiral Pedro, complète un quatuor de primo cartello et le public a prodigué à ces excellents artistes les bis, les rappels et les relovers de rideau. Mlle Bergès, une consciencieuse Inez, MM. Darnaud, 2<sup>e</sup> basse et Barthe, 2<sup>e</sup> ténor, secondaient bravement leurs chefs de file.

Un divertissement, réglé par M. d'Alessandri, le maître de ballet, nous a permis d'admirer les gracieuses ballerines qui sont Mlles Viola, Bartoletti, Eva Méry et les dames complétant le quatuor.

Judi, "La Fille de madame Angot" nous a ramenés la troupe d'opérette. Vendredi, c'est la "Reine de Saba" et sa splendide mise en scène.

Jamais Montréal n'a eu pareil déploiement scénique et tel luxe de costumes, véritable régal pour l'oreille et pour l'œil. Samedi matin et samedi soir, enfin, clôture de la première semaine d'opéra français avec "La Mascotte" et "Tannhäuser" opéra de Wagner.

x

## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Avec "Le Doigt de Dieu", le superbe drame du grand écrivain Adolphe d'Ennery, le théâtre des Variétés, le seul théâtre vraiment français de cette ville, va enregistrer un grand succès. Il faut reconnaître que rien n'est ménagé pour cela. Outre les jolis décors et les beaux costumes,

l'interprétation est parfaite. On trouvera à Montréal une troupe réunissant des artistes consacrés comme Mlle B. de la Sablonnière, Messieurs Labelle, Palmiéri, et surtout MM. Godeau et de Launay, ces deux comiques inimitables ! Il y a là une élite de comédiens jouant à l'instar de Paris et qui méritent d'être vus. N'y manquons pas.

x

## MONUMENT NATIONAL

La 19<sup>e</sup> Soirée de Famille a eu lieu jeudi dernier avec "La Lettre chargée", comédie en 1 acte de Labiche et, comme interprètes, Mlles E. Chapdelaine et Y. Jacques ; MM. Emmanuel et E. Roy.

La seconde pièce était "La Poudre aux yeux", comédie en 2 actes de Labiche, avec une interprétation très chargée comprenant : Mme Chapdelaine, Mlles Clara Reid, E. Chapdelaine, Y. Jacques, T. Lefrançois, E. Lirlat dais et MM. Duhemel, Bedard, Lemay, A. Denis, R. Bernard, E. Morin.

Su ces complet sur toute la ligne pour nos dévoués amateurs lesquels ont récolté des bravos bien mérités.

L'orchestre de M. T. N. Hebert a exécuté le programme musical suivant : L'ouverture de Nabuchodonosor de Verdi ; valso, sélection, marche et pot-pouri sur des airs canadiens.

Cette semaine, le "Roman d'un jeune homme pauvre", la célèbre comédie en 5 actes d'Octave Feuillet.

x

## ELDORADO

Fort joli programme, la semaine dernière, au populaire Café Concert de la rue Cadieux. Les spectateurs qui se pressent dans cet élégant établissement sont certains d'y trouver un plaisir toujours nouveau et d'en remporter une provision de gaieté et de bonne humeur.

Il est impossible d'être plus comiquement drôle — en plus comiquement drôle — qu'Harmant dans la "Fièvre Phylloxérique" ; chacun des incarnations de cet excellent artiste marque un succès de plus à son actif. Les autres artistes de la pièce, dans des rôles d'un effet moindre, ont recueilli également la part de bravos due à leur réel mérite. Mlle Jeanne Blouck, entre autres, a été grandement appréciée du public en déployant son habituel talent scénique qui s'affirme chaque jour.

Cette semaine, l'Eldorado donne le petit vaudeville : "On demande un Sujet", maintenu au programme à la demande générale d'un public enthousiasmé, et "Le Truc de M. Poulardin", très jolie opérette dans laquelle la troupe de l'Eldorado donne presque toute entière avec beaucoup d'ensemble.

Quant aux numéros de chant, ils sont également changés toutes les semaines et procurent sans cesse le même agrément à leurs auditeurs.

Ajoutons enfin, que l'orchestre dirigé par M. Milo avec l'autorité qui lui donne son talent reconnu, contribue pour beaucoup au magnifique succès de l'Eldorado.

x

## PARC SOHMER

Lundi, 3 avril, avait lieu au Parc Sohmer, devant une salle bourrée de public, le fameux assaut pour le championnat du monde entre Louis Cyr, notre Samson canadien, et Ronaldo, champion allemand.

Dès 8 heures la foule pressée remplissait la salle, et la scène elle-même était envahie. Après le 1<sup>er</sup> numéro du programme, lutte gréco-romaine, on attend avec impatience le concours du championnat des hommes forts. Cela ne marche pas tout seul et juges et combattants se font attendre. Enfin les voilà et leur arrivée soulève un murmure de plaisir.

Ronaldo est un superbe athlète et l'on prévoit que la lutte va être chaude.

Les poids sont pesés et Ronaldo soulève gracieusement l'haltère de 231 livres. Cyr échoue dans sa première tentative mais, après un instant de repos soulève à son tour le terrible poids.

Le tour No 2, 115 livres au-dessus de la tête, d'une main, est exécuté par Ronaldo avec la même facilité que le premier.

Cyr enlève, à son tour, un haltère de 117 livres, soit 2 livres de plus que Ronaldo.

Le 3<sup>e</sup> tour, 115 livres à l'épaule et l'élever doucement, est exécuté par Ronaldo, mais comme il a pris un point d'appui sur le genou, il est convenu que Cyr pourra l'exécuter à sa guise. Cyr enlève correctement les 117 livres de son haltère précédent.

Au 4<sup>e</sup> tour, 2 haltères de 119 et 103 livres devant être soulevés au-dessus de la tête, un de chaque main.

Ronaldo les lève à l'épaule mais les laisse retomber le long du corps, car il vient de se donner un effort dans le bras gauche. Le tour est perdu pour lui et Cyr l'exécute, ce qui compromet gravement la position du champion Allemand.

Le 5<sup>e</sup> tour consiste à soulever 119 livres à bras tendu au-dessus de la tête, se coucher et se relever en maintenant le poids.

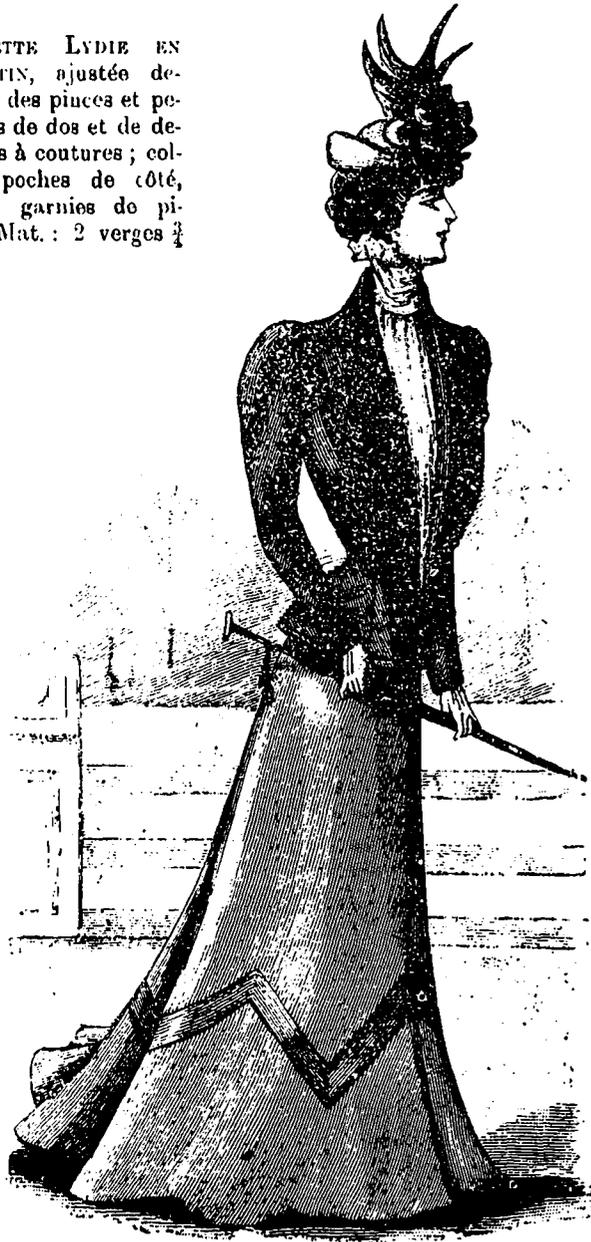
Ronaldo exécute le tour, mais assez péniblement, on craignait pour Cyr dont la corpulence est un obstacle à pareille gymnastique, mais il l'exécute avec le plus grand brio.

Ronaldo était perdu et il l'avoua franchement en venant serrer la main de Cyr que son Honneur le maire Préfent vint proclamer, devant le public, le champion de cette lutte et par conséquent du monde.

Une grande ovation a été faite à notre Samson Canadien et après quelques discours prononcés par Ronaldo, Cyr et le maire Renault, de Joliette, la foule se séparait en se félicitant vigoureusement de cette nouvelle victoire de son héros favori.

## MODES PARISIENNES

JAQUETTE LYDIE EN DRAPEAU SATIN, ajustée devant par des pinces et petits côtés de dos et de devant, dos à coutures; col-revers, poches de côté, manches garnies de piqués. Mat. : 2 verges  $\frac{1}{2}$  de drap.



### PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 537 — Ce costume peut être fait en flanelle couleur tan avec veste en soie; il y a une doublure ajustée; ce corsage se ferme derrière, l'ampleur est froncée haut et bas; deux arranges sur la doublure; sur le devant un joli boléro avec revers; au cou un col droit; les manches de deux coutures avec petits puffs. La jupe a un lé devant, côté et derrière, toute l'ampleur arrangée derrière, le tout cousu au corsage et pardessus une ceinture pointue. Notre illustration est garnie avec un biais de velours d'un pouce tout fini.

Il faut 3 verges  $\frac{1}{2}$  en 44 pouces pour une fillette de 8 ans.

No 537 est coupé de 6 à 12 ans.



No 537. — Costume pour jeune fille.



No 541. — Corsage pour jeune fille.

No 541. — Un empiècement à plis et broderie en soie ou satin aussi bien qu'en étoffe se lavant est tout ce qu'il y a de plus nouveau cette

saïson. Notre modèle est en taffetas bleu avec entre-deux en dentelle; la robe est en nouveauté grise; la doublure ajustée se ferme au milieu du devant; l'empieçement et le col s'attachent à l'épaule invisible, le devant croise légèrement sur la gauche, peut se fermer invisiblement ou se boutonner comme notre illustration. Le dos est droit avec quelques fronces à la taille; le devant forme légèrement blouse; les manches ont deux coutures, sont serrées du bas avec puffs à l'épaule si l'on veut; on porte une ceinture.

Il faut 1 verge  $\frac{1}{2}$  en 44 pouces pour une jeune fille de 14 ans.  $\frac{1}{2}$  verge de plis et entre-deux tout fait est suffisant.

No 541 est coupé de 12 à 16 ans.

#### COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la bulaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

#### IL FALLAIT S'EXPLIQUER

Un lieutenant de réservistes voyant un soldat qui passait, l'appela et lui dit :

— Le barbier ! le barbier ! Envoyez-moi le barbier !

— Oui, mon lieutenant, fit le soldat qui, saluant, s'éloigna en courant. Presqu'aussitôt un autre soldat arrive et salue le lieutenant.

— Le barbier, hein ? dit le lieutenant.

— Oui, lieutenant.

— Alors prends mon rasoir et les autres accessoires et rase moi vivement.

— Mais, lieutenant...

— Pas de mais ! Je te dis de me raser !

— Mais c'est que j'ai peur, lieutenant.

— Et pourquoi donc aurais-tu peur ? Je te dis de me raser tout de suite.

Le soldat saisit le rasoir et au premier mouvement fit au malheureux lieutenant une large entaille.

— Sapristi de sapristi ! hurla l'officier. Ne peux-tu pas me raser mieux que cela ?

— Mon lieutenant, je suis...

— Tu es quoi ? N'es-tu pas le barbier de la compagnie ?

— Mon lieutenant, je ne suis pas barbier du tout. Seulement mon nom est Barbier et je joue du fifre dans la bande !

#### RAISON PÉREMPTOIRE

La petite Alice. — Maman, je voudrais bien que vous laviez la figure de Georges !

La mère. — Quelle idée. C'est le petit garçon de la voisine. Je n'ai rien à y voir.

La petite Alice. — Mais, nous venons de nous fiancer et je voudrais l'embrasser.

#### PROJETS D'AVENIR

Le père. — Quand tu seras grand, Bébé, tu me remercieras de t'avoir giflé comme cela.

Bébé. — Peut-être. Mais cela ne m'empêchera pas de me rattraper à mon tour sur mon petit garçon.

#### ELLE NE PERDAIT PAS LA CARTE

Lui. — Chère madame, nous avons tous deux passé l'âge des chimères, mais je vous offre tout de même mon cœur et ma main.

Elle. — Cher monsieur, j'accepte votre cœur bien que nous ayons tous deux passé l'âge des chimères, mais permettez-moi cependant de m'enquérir de quel montant votre main peut disposer.

#### MARIVAUDAGES

Lui. — Vous êtes jolie à croquer ce matin, Mlle Alice.

Elle. — Vraiment ! Pourquoi ne me croquez-vous pas, alors ?

Lui. — Mon médecin me défend les sucreries.

#### ENFANTS TERRIBLES

M. Gauche (qui vient justement de casser une assiette). — Oh ! que je suis fâché !

Mme Bouton. — Ce n'est rien, monsieur, ne vous désolés pas !

Bouton junior (âgé de cinq ans). — Non, ce n'est rien, c'en est une de celles que nous avons empruntées à la voisine, n'est-ce pas, maman ?

#### IDYLLE

Lui. — Voyez donc, ma cousine, le beau chardon panaché !

Elle. — Magnifique ! On en mangerait... n'est-ce pas, mon cousin ?

#### LEUR SORT



Mme Larmée du Salut (entendant un jeune vaurien jurer abominablement). — Comment pouvez-vous employer un langage aussi grossier, mon enfant. Savez-vous ce que deviennent les petits garçons qui parlent ainsi ?

Le vaurien. — Oui, madame, ils deviennent tous charretiers !

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - SAMEDI, 29 AVRIL

## TRIO DE PROVERBES

Ami des mauvais jours, vieil ami.

x

L'eau qu'on laisse passer ne fait pas tourner le moulin.

x

Qui chôme jeûne.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

### HYGIÈNE DES OREILLES

Le conduit auditif laisse écouler une matière grasse qui s'accumule au fond de l'oreille. Il importe de ne pas l'y laisser séjourner, car on voit souvent des cas de surdités provoqués simplement par sa trop grande accumulation. Dans ce cas, il faut faire des injections d'eau boricuée chaude à l'aide d'une seringue appropriée. Puis, l'oreille étant bien séchée à l'aide d'un tampon de coton hydrophile, on y fait tomber une ou deux gouttes de la mixture suivante :

Glycérine..... 10  
Alcide phénique pur... 1

que l'on recouvre d'un petit tampon de coton. Le lendemain, les matières céroïdes se détachent facilement et peuvent être entraînées au dehors à l'aide de la curette qui sert en général à cet usage. Mais, pour éviter tous ces ennuis, il suffit de nettoyer tous les jours le conduit avec une petite éponge mouillée ou un coin de sa serviette, et

Toutes les femmes souffrantes savent par expérience qu'il n'y a pas de plus grand malheur que celles qui sont affligées de maladies particulières à leur sexe. Et combien y en a-t-il parmi ces femmes ou jeunes filles ainsi affligées qui souffrent en silence et vont de plus en plus mal jusqu'à ce que leur maladie devienne chronique et qu'elles-mêmes soient devenues complètement invalides ? D'autres après avoir pris à peu près de tous les remèdes sans aucun résultat et avoir dépensé beaucoup d'argent pour les médecins, s'en vont dans les hôpitaux pour se faire opérer sans succès.

Beaucoup de vies ont été ainsi sacrifiées et beaucoup de souffrances infligées par des médecins qui se servent trop facilement du couteau comme remède suprême pour les maladies des organes féminins. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont prouvé être le remède le plus sûr, le plus prompt et le plus efficace dans des cas déclarés désespérés et incurables par les médecins, elles ont sauvé de l'hôpital et du terrible couteau des milliers de vies, elles ont ramené à la santé et au bonheur des milliers de femmes et de jeunes filles qui souffraient depuis des années. Lisez ce qui suit : "Depuis l'âge de 12 ans, j'avais continuellement souffert, mais de-

puis mon mariage, il y a dix ans, ma vie n'avait été qu'un long supplice. J'étais malade, et mon état empira tellement que je croyais mourir. Je passai tout l'hiver dernier au lit, les douleurs que j'avais dans le bas du corps n'étaient pas endurables. J'avais des maux de tête si violents que je voyais à peine clair, tous les membres engourdis, surtout le côté gauche. Je n'avais pas d'appétit et je souffrais de dyspepsie. Le médecin qui me soignait voyant qu'il ne pouvait rien faire pour me soulager, me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. De suite, je m'en procurai et en même temps j'écrivis aux médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ils me répondirent immédiatement en m'expliquant parfaitement ma maladie, et me disant de quelle manière je devais prendre les Pilules Rouges. Ils m'écrivirent plusieurs fois, toujours prenant le plus grand intérêt et suivant toutes les phases de ma maladie. Ils me soignèrent si

# Mme PHILEAS NOLLET

## SON MEDECIN LUI SAUVE LA VIE EN LUI DISANT DE PRENDRE LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

En même temps, elle Consulte les Médecins Spécialistes des Pilules Rouges, et grâce à leur traitement efficace, elle est Rapidement Guérie



MME PHILEAS NOLLET

bien que trois mois après j'étais parfaitement guérie d'une maladie qui durait depuis plusieurs années. Je fais un appel aux femmes qui souffrent et je leur conseille de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et aussi de consulter en même temps les médecins spécialistes. Pour moi, je leur dois la vie et le bonheur." Mme Phileas Nollet, d'Irauli, Co. Wolfe, Québec.

Nous prions instamment toutes les femmes et les jeunes filles qui sont malades depuis longtemps de ne pas retarder, mais de consulter immédiatement nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à payer et vous pouvez leur écrire aussi souvent que vous le désirez. Toujours ils s'empresseront de vous répondre en vous donnant les meilleurs conseils appropriés à votre maladie. Vous n'avez rien à craindre en écrivant, car vos lettres sont strictement tenues confidentielles par les médecins. Adressez: Départ. Médical, Boite 2306, Montréal. Les femmes et les jeunes filles qui préfèrent consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 h a.m. 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont largement imitées. Ne demandez jamais à votre marchand pour des pilules rouges, car s'il est malhonnête il vous donnera une imitation. Demandez toujours pour des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les Femmes Faibles, il est alors obligé de vous donner les véritables, celles qui guérissent, sinon, il vole votre argent et aussi la chance de vous guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent à 50c la boîte, 3 boîtes pour \$1.25 ou six boîtes pour \$2.50. Nous les envoyons par la malle sur réception du prix, soit en timbres, mandat-poste ou express-order—pas de douane à payer. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'une préparation qui vous coûte une plus robe—et de plus elle guérit. Adressez: Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

jamais à l'aide d'une alouette ou d'une épingle comme on le fait parfois ; l'emploi de ces instruments est très dangereux.

Dans le cas où l'oreille, par suite du séjour prolongé de ces matières céroïdes, viendrait à sentir mauvais, il faudrait ajouter dans les injections chaudes quelques gouttes d'eau de toilette, et

si cela ne suffisait pas, consulter le plus tôt possible un spécialiste.

Bl. de S.

Baloiseau fait ses confidences à un ami.

—Mon cher, je n'ai pas de chance avec les femmes... J'avais épousé la mienne qui était blonde, bien que je n'eusse d'inclination que pour les brunes. A la longue, je finissais par m'habituer à sa nuance. Mais on dirait qu'elle le fait exprès, voilà qu'elle grisonne.

### UN DUEL ACHARNÉ

Perpétuel, se poursuit chaque jour entre le Baume Rhumal et l'innombrable légion des maladies de la gorge et des poumons.

### LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Puisse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal.

Entre bourgeois et militaire :  
—Comment... on ne parle jamais de "l'affaire" à la caserne ? mais qu'est-ce que vous pouvez bien faire, alors ?  
—L'exercice !

Gugusso et Polyto s'entretenaient mélancoliquement du projet de suppression de la publicité des exécutions capitales.

—Tiens ! Polyto, conclut Gugusso avec un dégoût bien senti, ne me parle plus d'un gouvernement qui veut faire guillotiner dans les prisons !

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE  
St-Louis dit SAUVÉ.  
de Gonzague.

# Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

- Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.
- Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.
- Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

# BOVRIL

# Canada Registry Co., Limited.

Bureau Principal : 20 rue St-Alexis, Montréal.

## DEPENSE ANNUELLE, \$1.00 SEULEMENT

Pas d'Examen Médical — Pas de Cotisation —  
Pas d'Autres Frais

### Quelques-uns des Avantages Offerts

Aide, Soins et Assistance En Cas d'Accidents, de Maladies, Evanouissements ou de Mort.

- Identification immédiate et notification aux amis, qui peuvent l'être par téléphone, télégraphe ou câble.
- Identification immédiate aux Banques, Hôtels, Bureaux d'Express, de Poste ou de Télégraphe, ou, dans le cas de fausse arrestation, au pays ou à l'étranger.
- Vu que notre agent ne peut voir tout le monde, remplissez ce coupon, envoyez-nous le avec Un Dollar et nous vous enverrons par le retour du courrier une carte et un calopin d'identification, une médaille que vous fixez à votre trousseau de clés, et une police d'assurance de cinq cents dollars contre les accidents de bicyclette, de voyages, soit en voiture, en tramway, en bateaux, en chemin de fer, élévateurs, etc., police émise par la Canada Accident Assurance Co., et une indemnité hebdomadaire de \$6 00.

Nom..... Age.....  
Occupation.....  
Ville.....  
Comté..... Province.....  
Nom et Adresse.....  
De la personne à avertir en cas d'accident.

### GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

**Mlle Emma C. Nouvelle Orleans.**—Vous avez du recevoir la lettre particulière que je vous ai adressée à ce sujet.

**R. M. T.**—Sens littéraire. Très grande fécondité de pensée et facilité d'expression. Caractère enjoué, sympathique et assez entreprenant.

**Un frère de la côte.**—Caractère très ardent et enthousiaste, bien disposé à l'amour mais malheureusement d'une inconstance déplorable.

**Virginia S.**—Vous êtes laborieuse, active et méthodique. Votre nature est calme, paisible, peu ambitieuse. Esprit assez judicieux.

**Laurie de Noris.**—Nature droite et franche, mais peu impressionnable. Dispositions à l'amour plutôt qu'à l'amour. Talent musical.

**Poligone.**—Intelligence mercantile. Originalité et ambition. Esprit sceptique, pas inflexible, cependant.

**Homme sans Cœur.**—Celui échantillon d'écriture montre un caractère peu communicatif et hautain; d'assez bonnes dispositions à l'amour, toutefois.

**Emilia Révuse.**—Tempérament vif et excitable. Délicatesse et ruse. Imagination ardente. Orgueil et présomption. Très grande ambition.

**Blanche R.**—Esprit subtil, observateur et doué de beaucoup de pénétration. Tendance au scepticisme et bon talent musical.

**Moi, j'ai aimé un musicien, E. C.**—Caractère conciliant, timide et manquant totalement d'initiative. Nature bienveillante et affable.

**Jean Pierre Ttu.**—Esprit d'entreprise et de progrès. Ambition, originalité et audace. Caractère très ambitieux, mais peu persévérant.

**Trompe l'œil.**—Sentiments poétiques, nature délicate, imagination ardente et romanesque. Tendance à l'exagération.

**Alberta Alice A.**—Amour de la flatterie, des fêtes mondaines, de la toilette et de l'amour. Caractère enjoué et très insouciant.

**Blanc.**—Tendances artistiques. Jugement assez droit et volonté très personnelle. Sensibilité peu apparente, pas de cruauté, cependant.

**Louisa No 2.**—Economie domestique, activité et habileté aux travaux manuels. Caractère doux et parfois mélancolique.

**Marie Oscar.**—Nature aimante, généreuse et sympathique, mais timide et peu expansive. Douceur, charité et humilité.

**Emilia R. P.**—Orgueil, ambition et bonne entente des affaires. Caractère actif, entreprenant quoique très irrégulier.

**Augustina.**—Votre écriture montre de la force de volonté, de la persévérance et un grand empire sur vos propres sentiments. Une imagination bien gouvernée.

**Daisy Pym.**—Prudence, défiance, jalousie et susceptibilité. Amour du travail. Caractère silencieux et peu expansif.

**Pila retardre L. J. A.**—Amour des voyages et des aventures extraordinaires. Bravours et courage physique. Volonté personnelle mais peu persévérante.

**Noirette.**—Sens littéraire. Imagination ardente et caractère entreprenant. Bonnes dispositions à l'amour. Talent musical.

**Bochon.**—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination ardente et romanesque. Bienveillance et sensibilité.

**Badreux.**—Manque d'ordre et d'insouciance. Esprit assez subtil. Nature tout à fait fantasque et non persévérante.

**Elisa.**—Sens pratique. Nature active, pondérée et douée d'un jugement exceptionnellement sain. Volonté puissante et persuasive.

**Common Bill.**—Originalité, ambition et intelligence mercantile. Imagination très active. Bonnes aptitudes pour la musique.

**Le petit X.**—Tempérament porté à la mélancolie. Assez bonnes dispositions à l'amour, caractère pourtant froid et peu expansif.

**Mobson Kiss.**—Nature vive, enjouée, insouciant, très prompt à la colère, bonne et généreuse au fond, cependant. Constance dans l'affection.

**Gros Nez.**—Vous êtes d'une nature conciliante, douce, timide, peu ambitieuse. Vous manquez quelque peu de discrétion et de prudence.

**Echelle Musicale.**—Coquetterie. Esprit subtil, observateur et quelque peu malicieux. Sens artistique. Caractère actif et entreprenant.

**Yvesse d'Oiscane.**—Imagination extrêmement active. Volonté puissante et tenace. Nature forte pour le commandement. Bon pouvoir de persuasion.

**Auriane D. R.**—Votre écriture dénote un tempérament ardent se contrôlant peu ou point, une imagination très vive et romanesque.

**La perle Jaune.**—Dispositions à l'amour, imagination ardente et tendance à l'exagération de ses propres sentiments.

**A Bicolot.**—Esprit actif, entreprenant et ingénieux. Audace et courage. Caractère indépendant et parfois quelque peu excentrique.

**Le Père La Ruine.**—Exaltation, ambition, amour des richesses. Nature extrêmement ardente, enthousiaste et impétueuse.

**Silvère, A. R.**—Indépendance de caractère, esprit observateur et jugement droit. Bonne entente des affaires et sens pratique.

**J'aime J. Martin.**—Caractère ombrageux, très confiant et expansif pourtant. Très grande sincérité en amour, mais peu de constance.

**Le tin.**—Esprit légèrement paradoxal. Disposition à la mélancolie. Sensibilité et générosité, assez bonne force morale.

**Roi d'Italie.**—Très grande insouciance, désintéressement et paresse. Amour du théâtre, du vin et des femmes.

**Orphélie.**—Caractère porté à la dissimulation. Nature à la fois timide et passionnée. Très grande prudence, défiance et ruse.

**Marianne Dondre P.**—Nature superficielle et légère. Économie domestique et amour du travail. Bonnes dispositions amoureuses.

**Jos le regrette.**—Sens littéraire, imagination active, bienveillance, sensibilité et générosité. Caractère entreprenant et actif.

**Faust.**—Tendances artistiques. Esprit analytique et bon pouvoir de persuasion. Nature très impressionnable et enthousiaste. Sens musical.

**Marie Miriam.**—Nature enjouée, vive, primesautière, amoureuse, bienveillante, sympathique, un peu exaltée, un peu volontaire et un peu capricieuse.

**Ricardo.**—Caractère très original, très audacieux et très indépendant. Sensibilité peu apparente et dispositions à l'amour plutôt qu'à l'amour. Talent pour la musique.

**Lyrus Inspirada.**—Très heureuses dispositions. Pensée féconde et active, esprit judicieux. Nature généreuse, franche, sympathique, seulement un peu volontaire et présomptueuse.

**Ne vous trompez pas.**—Caractère froid, concentré et original. Très grande ambition et volonté extrêmement tenace et personnelle. Sang froid.

**Cruelle Séparation.**—Amour de l'ordre et délicatesse de goût. Nature impressionnable et exaltée. Imagination romanesque.

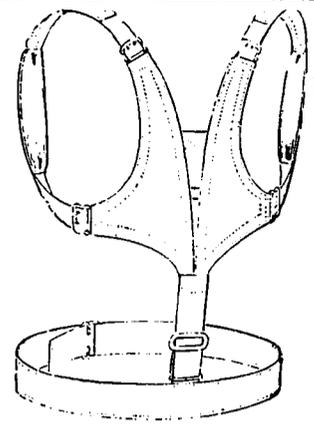
**Adolphe B. M. St.**—Insouciance, étourderie, manque de discrétion et de discernement. Amour du travail. Peu de dispositions à l'amour.

**Une Zélatrice du Sacré Cœur.**—Vous manquez de persévérance. Votre nature est conciliante, calme et peu curieuse. Ambition modérée.

**Mignonnette.**—Imagination ardente, esprit aventureux. Caractère quelque peu agressif, très franc et généreux, cependant.

**Berthe.**—Sensibilité et générosité. Esprit judicieux et observateur, avec une pointe de malice. Vous êtes passablement coquette. Quelques aptitudes pour la musique.

**Françoise L.**—Economie domestique, activité



**Gants réparés**  
A peu de frais.

**Gants d'Opéra**  
Nouvelles nuances : corail, bleu-ciel, rose, hélotrope, mauve, citron, etc. Brodés, noir ou blanc.

Spécialité des meilleures marques de Corsets de 3e en montant. Tous les articles sont faits, ce qui empêche de perdre l'étoffe et qui ne se trouve pas ailleurs.

Bretelle pour faire tenir Droit et empêcher de courber. Prix, \$1.25.

**J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent**

et énergie. Nature autoritaire et quelque peu vindicative. Volonté très puissante.

**Marie Antoinette.**—Tempérament calme et légitime. Nature conciliante. Sensibilité peu apparente. Constance en amour.

**Sans-pareil.**—Caractère irrégulier, quoique très actif et entreprenant. Bonne entente des affaires. Caractère quelque peu original.

**Zéphir.**—Intelligence mercantile, amour des voyages et des aventures du "sport", du théâtre et du vin. Bonnes dispositions amoureuses.

**Rosaire.**—Nature excessivement impressionnable et souvent portée à la mélancolie. Caractère timide quoique très ardent et passionné.

**Refrain de Printemps.**—Talent musical, délicatesse de goût et de sentiments. Nature poétique et imagination romanesque.

**J'aime ceux qui m'aiment.**—Caractère entreprenant et audacieux. Nature sympathique, ardente et optimiste. Volonté facilement contrôlable.

**La Moissonneuse.**—Droiture et franchise. Caractère très déterminé et ferme sans être obstiné. Très grande constance dans le ressentiment comme dans l'affection.

**Céline N.**—Nature enjouée, curieuse et peu discrète. Amour des fêtes, des promenades, et des louanges. Caractère assez généreux.

**J. Mathurine.**—Caractère porté à la jalousie. Nature peu communicative et très délicate et susceptible. Bonnes dispositions à l'amour.

(A Suivre.)

### Petite Correspondance

**Pomponne.**—Pomponne est mauvaise physionomiste, le No 8 du Concours de Bébés est une jolie petite fille de 23 mois que nous connaissons particulièrement. Elle aura 20 ans dans... 18 ans.

### Concours de Bébés du Samedi

**Coupon No 4**

NUMERO D'ORDRE.....

Inscrivez ci-dessus le numéro d'ordre du Bébé que vous voulez favoriser, détachez le coupon et conservez-le pour l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI.

Il est bien entendu que vous pouvez adresser autant de coupons que vous le désirez, et de n'importe quelle semaine, en faveur du bébé que vous choisissez.

### COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

**PATRON No.....**  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....

**CI-INCLUS, 10 CENTIMS**.....  
Prêtre d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

### PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

**Coupon No 46**

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à **MADAME T. D'ASTOUR**, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

# ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en ce genre à Montréal.

Semaine commençant le 10 AVRIL

Splendide partie de chant par une pléiade d'artistes des grands Concerts de Paris et St-Petersbourg.

**ON DEMANDE UN SUJET**

Vaudeville en un acte

**Le Truc de M. Poulardin**

Opérette en un acte

En matinée, la représentation ne comporte que l'une des pièces au programme.

**TOUS LES JOURS** (Matinée... à 2 1/2 heures Soirée... à 8 heures)

Entrée : 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entière, \$1.00

Retenez les loges par Téléphone Bell, Est 1621. Le meilleur orchestre de Montréal. Consommation de choix.

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. X. BLODEAU, Régisseur : S. DURANTEL

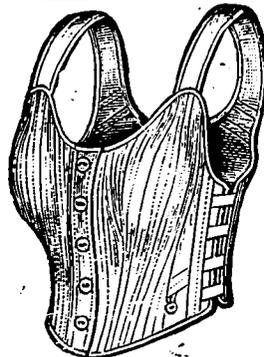
Calino voit son fils très occupé à débrouiller un peloton de ficelle.

—Que fais-tu donc ? lui dit-il.

—Je cherche le bout de la ficelle.

—Petit sot, tu sais bien que je l'ai coupé ce matin !

**LAPRÉS-LAVERNE**  
Photographes  
NO 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283  
RÉSIDENCE TEL. BELL EST 1745



Corset 'Négligé'

Très souple, avec élastique dans les côtés, sans acier ni baleine, en usage avant déjeuner et porté par les personnes n'aimant pas les corsets ordinaires. Tailles : 18 à 30. Prix : \$1.50  
J. B. A. LANCOT  
152 St Laurent  
MONTREAL

**J. A. DUMAS**

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

**CONCOURS DE BÉBÉS**

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes. Poses artistiques...

Prix unique, pour un portrait parfait,

**25 cents.**

**50c**  
Pour un excellent Bain Turc  
AU LAURENTIEN  
**TOUS LES SOIRS**  
OUVERT JOUR ET NUIT  
**BAINS LAURENTIENS**  
Angle des rues Craig et Beaudry  
W. G. Townsend, Gérant.

# Continuation des Affaires

... Je suis décidé à continuer, comme par le passé, mon commerce de Meubles. Cette décision, après avoir annoncé mon intention d'abandonner les affaires, m'oblige à donner au public quelques explications. . . . Le personnel de ma maison de commerce, qui a sa large part de mérite dans le succès que j'ai obtenu jusqu'ici ainsi que mes fournisseurs, ont fait de vives instances pour ne faire renoncer à l'idée que j'avais de me retirer, et j'ai la satisfaction de faire connaître au public la nouvelle organisation que j'ai préparée. . . . Je continuerai à occuper mon magasin actuel, No 1551 Rue Ste-Catherine, et, de plus, j'ouvrirai . . .

Un Nouveau Magasin aux Nos 1447 & 1449 Rue Ste-Catherine

Le premier de ces établissements sera dirigé par MM. N. P. Gosselin et L. Arel, et le second par MM. F. Gibbard et H. St-Jean. Ces deux magasins seront respectivement pour la vente au comptant seulement. . . . Il y aura un succursale pour les ventes à termes, à chacun de ces deux magasins. J'accorderai aux acheteurs les mêmes facilités et avantages que j'ai offerts jusqu'ici. . . . La première succursale sera ouverte aux Nos 261, 263, 265 Rue St-André, en arrière de la Banque de Québec. L'autre succursale sera ouverte aux Nos 187 & 189 Rue Montcalm. . . . En attendant, les acheteurs pourront s'adresser au magasin actuel, No 1551 Rue Ste-Catherine. . . . Ayant reçu la plus grande partie de mes importations du printemps, il me fait plaisir de vous inviter à visiter mes salles d'échantillons. . . . Magasins ouverts tous les jours jusqu'à 10 hrs du soir.

**F. LAPOINTE,**  
1551 Rue Ste-Catherine.

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 28c.

OFFICE DE MEDICINE HARVEY

484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

On demande à un jeune homme spirituel, mais chauve :

—Vous n'avez jamais essayé de combattre votre calvitie précoce ?

—Une seule fois. Je me suis enduit héroïquement la tête d'un onguent à base d'ail pilé, réputé infailible.

—Et vos cheveux n'ont pas repoussé ?

—Si, très longtemps... par leur odeur !

Boireau se trouvait l'autre soir dans un salon où l'on s'ennuie.

—A votre avis, lui fut-il demandé de quel côté se trouve la majorité dans l'affaire Droyfus ?

Boireau eut une inspiration.

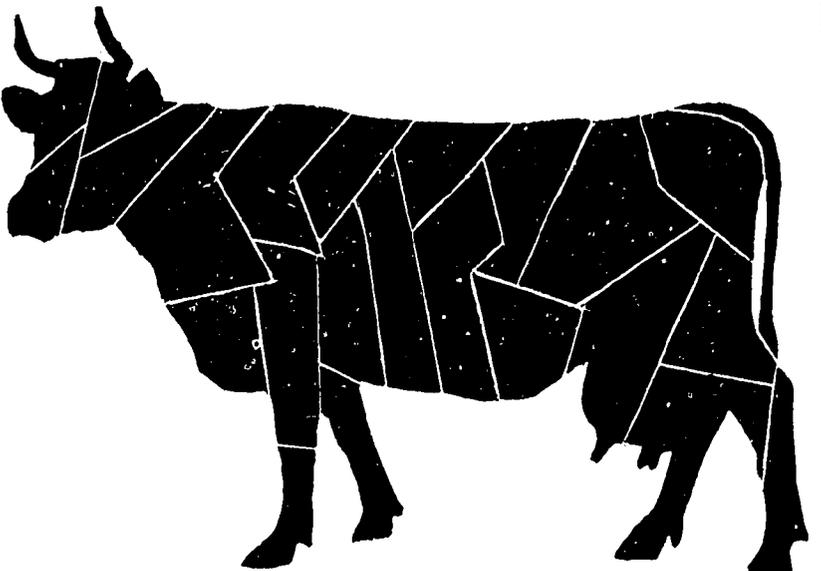
—Je manque de renseignements exacts, dit-il. Mais, si vous le permettez... je vais m'en informer tout de suite ?

Et, saluant à la ronde, il sortit précipitamment.

NE CRAIGNEZ PAS

Si vous avez la gorge sèche, la poitrine brûlante et que vous toussez, ne vous effrayez pas ; quelques doses de *Baume Rhumal* suffiront pour remettre tout en ordre. 48

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 176



Ont trouvé la solution juste : Mmes E Chalifoux, W Desjardins, Mlle M L Lacroix, MM A Asselin, P Asselin, A Bisailon, E Bois, E Brosseau, J Chalifoux, T R Crevier, M Dagenais, E Fortin, T Fortin, J B Gagné, W Laperle, J Lussier, A Payette, P O Richard, P E Rochon, Geo Seguin, O Warnault, Montréal ; Mme Alma Roux, Danville ; Mlle D Roux, Fraserville ; Mlle M L Grenon, Henryville ; Mme A Foucault, Hull ; A Contant, Magog ; E Boulay, J S J Routhier, Ottawa ; W Deschamps, Québec ; Mme M Fortin, Rivière Quelle Station ; R Daoust, Sainte Agathe des Mouts ; Mlle C Montpetit, Ste Cécile ; Mlle D Lassonde, J A R Morin, C E Routhier, G Sirois, St Hyacinthe ; Mlle E Lymburner, L E O Dumont, Trois Rivières ; D Descoleaux, Victoriaville ; E Desrosiers, Brunswick, Me ; J A Létourneau, J D Thibault, Fall River, Mass ; A Beaubien, G Raymond, Lawrence,

Mass ; Mme J S Aubin, A Tourangeau, Lowell, Mass ; J Derbès, J Dossat, Nouvelle Orléans, La.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : J Chalifoux, 57 Notre-Dame, Montréal ; Mlle D Roux, Fraserville, Q ; A Contant, Magog, Q ; J D Descoleaux, Victoriaville, Q ; A Tourangeau, 10 Gresham, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

A l'école. L'instituteur gronde un élève :

—Voyons, on n'est pas bête comme ça. D'où sortez-vous ? Que fait votre papa ?

—Il est instituteur !

**LA MINERVE**

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$4.00 par an Hors Montréal, \$3.00 "

27 A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

**LE MONDE CANADIEN**

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

**Poudre Dentifrice au Quinquina**

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centimes la boîte

Dépot à la pharmacie St-Denis, coin Craig et Bonaccours.

**Poirier, Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement

exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

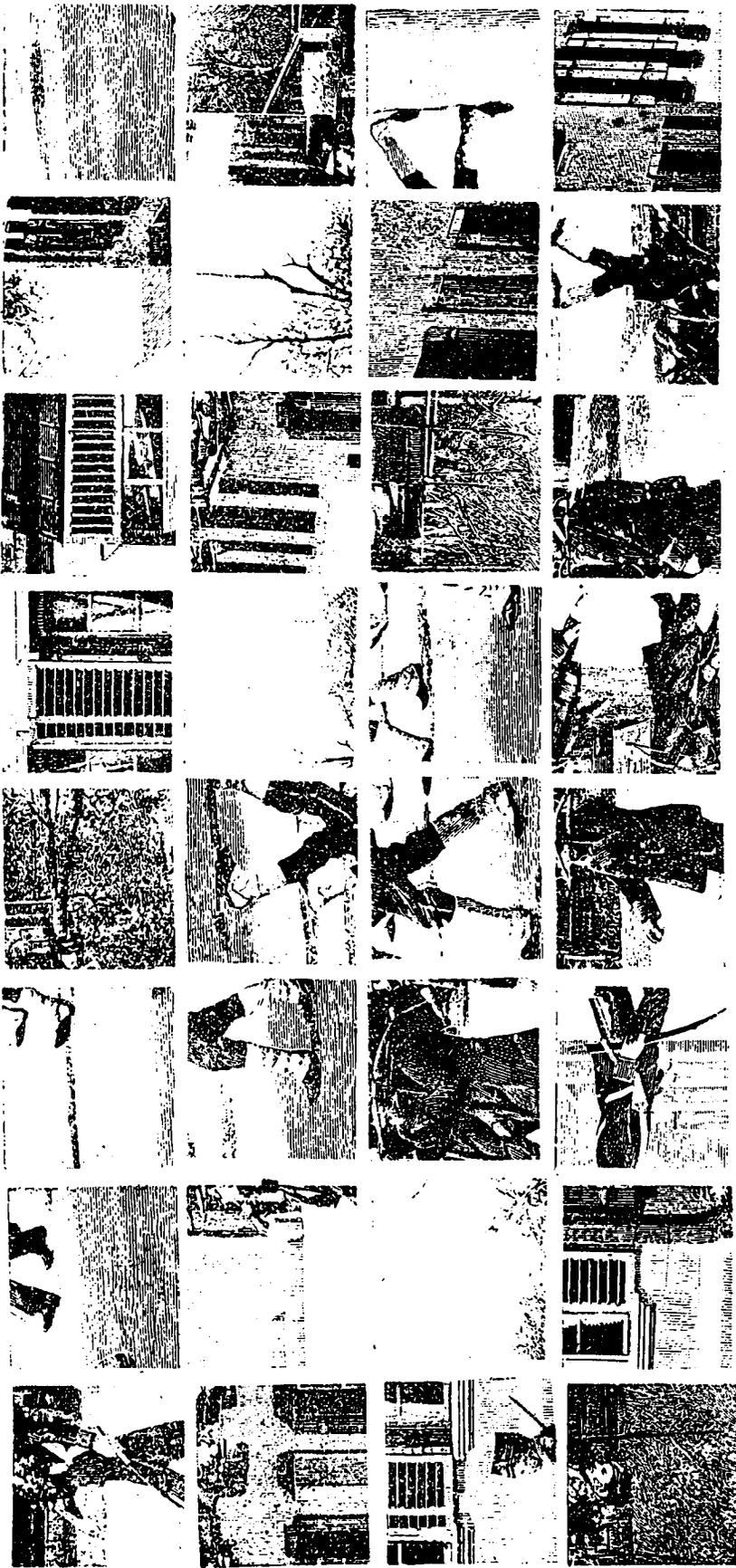
MONTREAL.

**HORACE PEPIN**  
**Dentiste**  
 162 RUE SAINT-LAURENT  
 Montréal.

**P**our Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Le monde est un escalier : les uns montent, les autres descendent.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 178**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, AERALLERIES ALLANT A LA CIBLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 19 avril, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

**60 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
 (Composées)  
**De MCGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur de Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Mme Z... n'est pas tendre pour ses amies. Elle disait de l'une d'elles : — Elle est tellement laide que lorsqu'elle fait une grimace ça l'embellit !

**VIN St-Lehon**

Naturel  
 Tonique  
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE**

Seuls Agents pour le Canada.



**PATINS! PATINS!**

De tous les patrons et de tous les prix.

**Les Rasoirs de Sureté "Star"**  
 Employés par mer et par terre.

**Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.**

**SECHOIRS A RIDEAUX**  
 Prix, \$2.50 à \$4.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

**L. J. A. SURVEYER, Quinoaillier**  
 Tel. Main 1914. 6 RUE ST-LAURENT

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818



**WE PAY \$100**

cash for a single stamp like cut. We pay \$5.00 to \$100.00 each for many postage stamps issued between 1840 and 1870. Look up your old letters and those of your neighbors, and you may find stamps worth thousands of dollars. Send for free illustrated lists. STANDARD STAMP CO., St. Louis, Mo.

**MALADIES DE LA PEAU**

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc. guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Ramment.

Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Ramment. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

**LA CHAMPAGNE CIGAR**



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.